



Le Monde Illustré

Album Universel

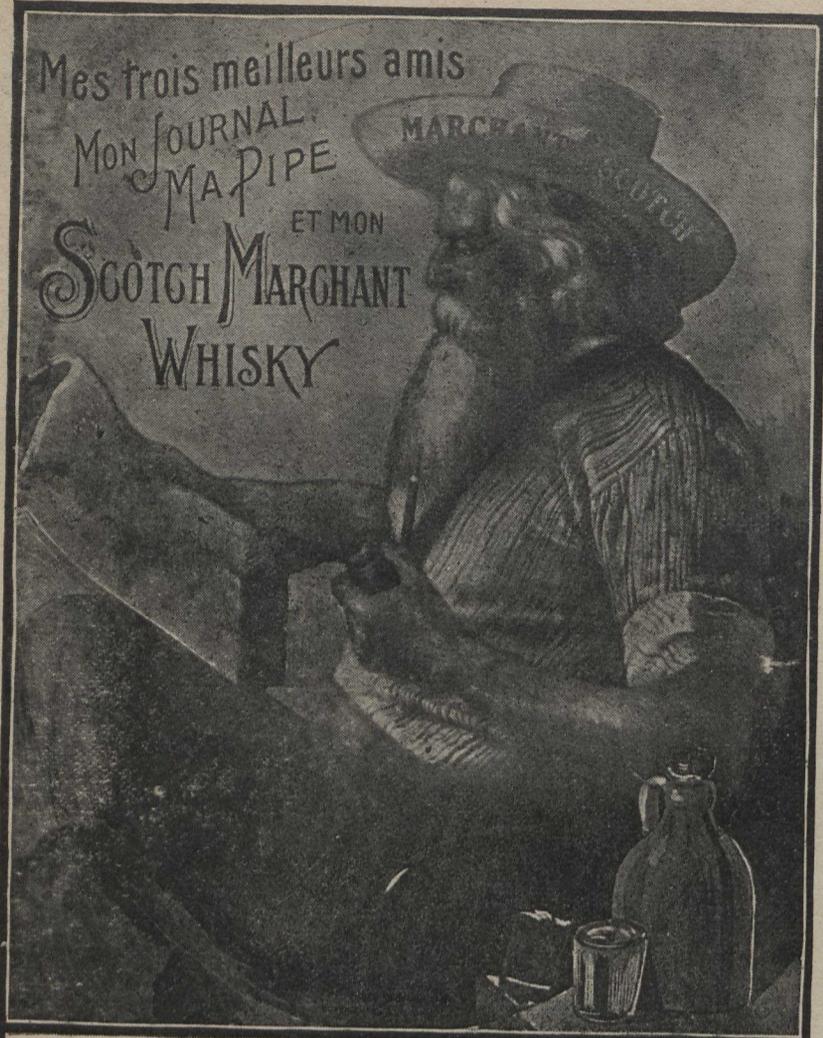


T. BERTHIAUME
& FILS
Éditeurs-Propriétaires

En vente partout

5¢
LE NUMERO

15 JUILLET 1905



Mes trois meilleurs amis
 MON JOURNAL
 MA PIPE
 ET MON
SCOTCH MERCHANT
WHISKY

**LE SCOTCH
 MERCHANT**

SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY

est absolument pur et très vieux : il possède un bouquet savoureux et délicat qui ne peut pas être égalé. Essayez-le : il vous donnera satisfaction.

AGENT POUR LE CANADA :
A. O. FISET, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LES CORSETS
Crompton



présentent l'ensemble de toutes les caractéristiques pratiques des meilleures marques de corsets parisiens. Ils atteignent le plus haut degré de perfection qui puisse être obtenu dans la confection d'un corset.

Modèles 480 et 483
 Nouvelles formes à buste haut

remplissent toutes les conditions requises par les couturières les plus fashionables.

Ces magnifiques et nouveaux corsets sont en vente dans tous les principaux magasins de nouveautés.

Demandez les "Crompton"

NOUVEAUX MODELES

Seuls agents au Canada pour les BOURRELETS DE HANCHES "SCOTT" brevetés.

234, rue McGill, MONTREAL



**LE PIANO
 RIVET**

"L'IDÉAL DES PIANOS"

N°5 Côte St Lambert,
 MONTREAL.

J. FRANCHÈRE

Catalogue et description des Pianos Rivet envoyés sur demande.
 On prend des commandes pour transports de pianos.
 Accords et réparations faits avec soin.

Téléphone
MAIN 4097



**LE VIN
 PHOSPHATÉ
 AU QUINQUINA
 DES RR.PP. TRAPPISTES D'OKA**

LE SEUL ET UNIQUE
 VIN RENFERMANT DES PHOSPHATES

Tonique merveilleux et qui guérit radicalement l'Anémie, les Pâtes Couleurs, la Débilité Générale, le Manque d'Appétit, la Digestion lente, les Douleurs dans l'estomac après le repas, la Migraine, la Faiblesse nerveuse et musculaire, la Bronchite, la Pneumonie, la Constipation et toutes les convalescences.

**SOUVERAIN POUR LES
 PERSONNES AGEES**

Le Vin Phosphaté au Quinquina est en vente dans toutes les bonnes pharmacies et épiceries, où on doit le réclamer avec insistance en refusant toutes préparations similaires.

VENTE DE GROS

**Motard, Fils
 & Sénécal**

5 Place Royale,
 MONTREAL

Tél. Bell Main 4495
 Tél. Marchands 962

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal
par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

Parmi les merveilles du monde, on a depuis longtemps classé le pont Victoria, et c'est avec raison. Mais voilà que le Canada aura deux merveilles au lieu d'une, et le "Pont de Québec" disputera bientôt à son aîné sa gloire déjà vieille de près d'un demi-siècle. Le pont de Québec ne sera pas achevé avant trois ans, et actuellement les chantiers de construction, établis sur les deux rives du Saint-Laurent, présentent le plus curieux comme le plus intéressant des spectacles que fournit l'activité industrielle moderne. Le public nous saura gré de lui donner une idée générale de cette vaste entreprise, qui, par sa hardiesse et ses proportions, dépasse sans comparaison possible toutes ses rivales du genre dans l'ancien et dans le nouveau monde.

Le pont de Québec sera, en effet, le pont "canti-lever" le plus considérable qui aura jamais été construit.

Une, deux, trois, quatre familles canadiennes-françaises, choisies parmi cent autres, comptant 16 et 19 enfants vivants, parfaitement sains de corps et d'esprit. Amis lecteurs, feuillotez l'Album Universel, et, comme nous, vous pousserez un cri d'admiration à la vue des vignettes illustrant notre page consacrée à nos grandes et patriarcales familles. Contemplez ces bataillons d'enfants s'échelonnant du plus petit au père et à la mère: gradins vivants d'un autel humain, le plus beau, le plus riche que l'homme puisse élever au Créateur. N'est-il pas vrai qu'en présence d'un tel spectacle, la race canadienne-française a le droit d'être fière et celui de croire que Dieu l'appelle à de hautes destinées.

Quelque chose de superbe, cette semaine, pour nos petites amies: un magnifique chariot portant un curieux berceau de poupée, et pour nos petits amis une merveilleuse tortue coureuse. On peut fabriquer le tout soi-même, très facilement et sans dépenses aucunes; il suffit d'un peu de patience et d'un peu d'adresse. Que nos petits amis lisent donc notre page intitulée "Récréation", ils y trouveront expliquée tout au long la manière de s'y prendre pour confectionner les jolis jouets dont nous donnons plus loin la description et la vignette.

Vous plairait-il d'apprendre, madame, un procédé très simple et peu coûteux pour nettoyer les carreaux de fenêtre et les glaces, une méthode pour polir vos meubles, une recette pour teindre en noir le bois blanc; aimeriez-vous à savoir comment on lave les dentelles de soie, comment on em-pèse le linge neuf... lisez notre page intitulée: "Ce qu'il faut savoir faire en ménage". C'est là aussi que nos correspondants trouveront réponse à leurs lettres. Rappelons que ces réponses peuvent être utiles à tous et que tous sont invités à nous écrire pour nous demander tel renseignement dont on pourrait avoir besoin. Cette colonne de correspondance est gracieusement mise par l'Album à la disposition des abonnés qui désirent se renseigner particulièrement et vivement sur toute espèce de sujets.

Toutes les femmes, et surtout celles qui, adroites fées, confectionnent elles-mêmes les jolis atours dont elles se parent, liront avec intérêt la leçon pratique de couture illustrée, que nous donnons dans l'une de nos pages, aujourd'hui. Combien leur tâche leur sera facilitée, lorsqu'elles mettront en pratique les conseils si simples et si utiles que leur donne, sur l'art de la coupe, notre collaboratrice, qui, soit dit en passant, est passée maîtresse en l'art de manier l'aiguille et les ciseaux.

Encore la Gaspésie! La description nouvelle, si précise, écrite en un style vigoureux et pittoresque, que notre collaborateur nous a adressée sur la Gaspésie, intéressera sûrement nos lecteurs aussi vivement que les croquis précédents. Voulez-vous connaître les scènes et les légendes de la grève; aimez-vous à parcourir, sans quitter votre demeure, de ravissants paysages, des sites enchanteurs, des plages poétiques, près desquelles "les flots, comme des enfants punis, sont mis au supplice sous la vague écumante, et tournent vers la rive, leur mère, un dos courbé et rancunier", lisez la page 333 de ce numéro de l'Album Universel.

Les drames de la mer. Voilà un titre qui convient bien à la nouvelle que nous publions aujourd'hui. On ne croit plus guère aux monstres marins, et on tient pour fantastiques les récits des voyageurs qui ont parcouru les mers et vu des choses extraordinaires, mais il n'est pas permis de douter de l'existence des baleines, et c'est un duel entre les deux monstres, auquel nous assistons dans la saisissante nouvelle qu'on va lire.

les indications précieuses qui y sont données à nos lectrices, ne sauraient manquer de leur plaire grandement. Les deux charmants chapeaux sont des plus faciles à copier, et l'on n'en saurait rêver de plus seyant pour les promenades à la campagne et même les sorties journalières à la ville. Quant à la gracieuse toilette en mousseline brodée qui forme notre page de garde, c'est une merveille d'élégance et de bon goût.

Une scie, un dé à coudre, une faux, une

Un conte de reine. C'est bien réellement une reine qui est l'auteur et une reine aussi qui est l'héroïne de la nouvelle que nous publions aujourd'hui sous ce titre. Et combien touchante est cette histoire, combien édifiante aussi! C'est la légende du sacrifice, du dévouement sans borne offert comme rançon de la grandeur et de la puissance. Et l'on se dit à la lecture de ce récit: "Si toutes les femmes ressemblaient à celle-ci, toutes seraient dignes d'être reines."

Au chapitre des notes scientifiques, nous trouvons un procédé très simple et très nouveau pour faire chauffer les fers à friser de ces dames, quand elles sont en voyage; nous trouvons en outre le moyen de construire un abat-jour de lampe électrique pratique; et voyons que l'on se propose de construire un chemin de fer mû par un ballon captif. Des considérations d'actualité sur les communications télégraphiques en mer, et comment on s'y prend pour remettre sur la bonne voie un wagon qui a déraillé, voilà les sujets qui complètent cette page.

Ce sera bientôt le temps de la moisson, et tout doit être prêt sur la ferme pour mener la besogne aussi rapidement que possible, dès que le moment favorable sera arrivé. Le premier soin est de vérifier et réparer les machines, les outils, les véhicules, etc. Ceci nous amène à parler du développement du moissonnage mécanique au Canada, et particulièrement dans l'Ouest, et on lira avec intérêt les considérations que nous donnons sur ce sujet d'actualité, dans une page intérieure.

A cette époque de chaleur, le problème de l'approvisionnement d'eau d'une grande ville comme Montréal, mérite l'attention d'un chacun de nous et l'étude fort documentée que nous publions aujourd'hui sur l'aqueduc de Montréal, est donc d'un intérêt immédiat. L'installation de l'aqueduc actuel est-elle suffisante, et Montréal est-il protégé contre le danger d'une conflagration? C'est là autant de questions auxquelles notre collaborateur essaye de répondre, et avec succès. Qu'on en juge.

Quelle délicieuse vallée! Tel est le cri que pousse le voyageur qui, emporté par le chemin de fer de l'Intercolonial, n'a pas assez d'yeux pour admirer les rives superbes du Saint-Laurent, ainsi que les multiples panoramas qui se déroulent à ses regards.

Peu de régions peuvent être comparées à la vallée de la Métapédia, au point de vue des avantages de toute espèce qu'elle offre à ceux qui aiment à se livrer à la culture du sol. Inconnue, ou à peu près, il y a trente ans, la Métapédia, avec ses lacs, ses rivières et ses forêts immenses, est un paradis pour les pêcheurs et les chasseurs.

Veut-on vivre un instant de l'intensité de la vie de nos débardeurs dans le port, lisons la nouvelle de notre collaborateur sur ce sujet. Il a vu ces gens à l'oeuvre; il connaît leurs misères et les dangers de leur travail incessant. C'est une page bien véceue, qu'on lira avec plaisir, comme tout ce qui vient de la même source.

C'est tout un art que de savoir dormir et se reposer! Le saviez-vous? Sinon, vous l'apprendrez en lisant l'étude illustrée que nous publions sur ce sujet dans une de nos pages intérieures. Et vous saurez aussi que de cet art — parfaitement expliqué dans notre article — dépend la santé, la longévité et la conservation presque indéfinie du charme de la jeunesse. Ces avantages valent bien un essai, après tout, et l'on y verra que la chose n'est pas aussi difficile qu'on serait porté tout d'abord à se l'imaginer. Lisez et jugez!

La prospérité, le développement de nos magnifiques paroisses canadiennes, devrait être suivi pas à pas par tous nos concitoyens. Nos lecteurs, dans ce numéro de l'Album Universel, seront vivement intéressés par les notes nombreuses et suffisamment détaillées que nous leur donnons sur la coquette ville de Saint-Hyacinthe, qui se fait un point d'honneur de suivre au premier rang les mouvements du progrès, surtout au point de vue agricole. Qu'on lise donc l'Album Universel, si l'on veut passer un moment agréable et instructif tout à la fois.

Jacques Cartier à St-Malo



Le monument de Jacques Cartier à Saint-Malo.
Œuvre du sculpteur Bareau.

A l'occasion des fêtes d'inauguration du monument de Jacques Cartier à St Malo, nous publierons dans notre prochain numéro de nombreuses illustrations se rattachant à l'oeuvre grandiose du célèbre navigateur malouin.

Le nom de Jacques Cartier est universellement connu et l'idée de perpétuer sa mémoire par un monument qui serait érigé dans sa ville natale a autant enthousiasmé les Français de France que les Franco-canadiens.

C'est au sculpteur Bareau que nous devons l'oeuvre qui doit être inaugurée le 23 courant.

C'est le barde Botrel qui a la gloire d'avoir recueilli les fonds qui ont permis aux malouins de faire l'oeuvre aussi belle, aussi grandiose.

C'est aux Canadiens-français que revient l'honneur d'avoir, par leurs souscriptions libérales, résolu le problème matériel de l'exécution de l'oeuvre.

Nous dirons dans notre prochain numéro tout l'effort généreux et patriotique qui a été accompli, tout en rappelant ce que le nom de Cartier a fait de beau dans l'histoire de notre vaste pays.

Un coup d'oeil sur la politique mondiale fournit à notre chroniqueur, cette semaine, des considérations du plus haut intérêt sur l'abolition du Concordat, la guerre entre la Suède et la Norvège, la révolution russe, etc.; voilà plus qu'il n'en faut pour faire de cette étude une lecture de tout premier choix.

Les jolies illustrations qui ornent notre page de mode, cette semaine, de même que

tête de veau dans un plat, un bon, une dizaine de nez tous plus typiques les uns que les autres, avec quelques syllabes par-ci par-là, sont aujourd'hui matière à concours. Cinq secondes de réflexion, et la solution exacte vous apparaîtra évidente comme le soleil en plein midi. Que si vous rencontrez quelque difficulté, n'oubliez pas "Qu'à vaincre sans effort, on triomphe [sans gloire.]"



LA MODE ELEGANTE. — Robe en mousseline brodée, toute blanche, garnie de bouillons de ruban. (D'après une photographie prise spécialement pour l'Album Universel).



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



Il manquait quelque chose aux préparatifs que faisait la France pour donner cette année à la fête du 14 juillet un éclat inaccoutumé. Comme les gens qui viennent d'affronter un grand danger et qui, pour se donner de l'apploomb sentent le besoin de dire à tout le monde qu'ils n'ont pas eu peur, le gouvernement Rouvier déclare qu'il n'y a pas eu de danger de guerre, que l'Allemagne n'oserait pas attaquer la France, etc., et il ordonne pendant ce temps que la fête nationale soit l'occasion de réjouissances extraordinaires, auxquelles seront conviés l'Angleterre, l'Espagne et les Etats-Unis. Vaut en effet mieux plus que moins et la bonne compagnie empêche de voir l'imminence du péril. Pour que la fête fût complète cependant le gouvernement de ces braves gens a décidé d'en finir au préalable avec l'Eglise, comme pour proclamer que le gouvernement qui avait sauvé la France des horreurs de la guerre par une humiliation nationale, n'était pas un gouvernement catholique! Enfin, l'oeuvre est achevée!

Plus d'églises en France, plus de prêtres, plus de sceurs, plus de Dieu, telle est la volonté du gouvernement. La France retourne à la religion de la Nature, au paganisme et la nation a consacré par l'éclat de la manifestation d'hier la victoire de la raison sur la superstition. On a dénoncé, déchiré le Concordat dont on a jeté au vent les feuillets.

"La France est un pays catholique", dit le Concordat. "C'est faux" disent en chœur les Rousseau, les Combe, les Rouvier et le bloc, "à telle preuve que nous qui sommes la majorité, nous sommes franc-maçons".

En donnant à l'Etat les biens du clergé Napoléon assurait à l'Eglise une indemnité inscrite au budget des cultes, la loi Rouvier confisquera les biens du clergé, supprimera l'Eglise et fermera l'école catholique. Le procédé est plus expéditif. Sans doute elle "assurera" aux français la liberté de conscience... il n'y a que ça qu'elle ne pourra leur enlever!

La grande bataille parlementaire qui a précédé l'accomplissement de cette oeuvre d'iniquité passera dans l'histoire. Elle est digne des jours les plus tristes de la convention et met en relief l'esprit sectaire, qui a dominé tous ces forcenés, comme il a dominé les révolutionnaires de 1793. Des scènes de désordre inouïes à la chambre des députés, qui en a pourtant vu bien d'autres, ont souligné les débats et l'opposition, sans se laisser jamais à fait une lutte d'arrache-pied, ne faisant aucune admission ni concession et accumulant amendements sur amendements. Tous ces derniers ont été jetés dans la fosse commune. Ennuyée des lenteurs, irritée des assauts répétés, la majorité s'est montrée féroce et insolente, se vengeant sur les intéressés, des ennuis qu'elle éprouvait. Elle a fini par l'emporter et par un vote de 341 contre 233 la chambre française a, le 3 juillet 1905, légalisé une honteuse profanation.

* * *

C'est complet!

Le peuple russe est définitivement entraîné dans le mouvement révolutionnaire, qui a pris naissance au lendemain des premiers revers de la nation et qui s'est propagé avec une force irrésistible depuis les désastres de Liao-Yang, Moukden, Port-Arthur et de la mer du Japon. L'assassinat de von Plehve, du Grand duc Serge, les tumultes de St Pétersbourg, de Moscou et de Varsovie n'étaient que le prélude du drame, qui allait se jouer. Comme une avalanche la révolution, armée de la bombe homicide et de la torche incendiaire, s'est répandue au quatre coins de ce vaste empire, semant partout la terreur; la Pologne, depuis longtemps asservie, a levé l'étendard de la révolte et l'esprit révolutionnaire a enfin gagné les rangs des armées de terre et de mer. Les derniers événements d'Odessa et de Sébastopol ont marqué l'heure du dénouement. Aucune concession ne saurait désormais arrêter le torrent dévastateur, qui ne

respecte rien et dépassera sûrement le but, comme toutes les révolutions qui ont ensanglanté l'histoire du monde, renversant et détruisant les hommes et les choses, les lois et les institutions. Le rideau est levé sur la transformation finale, qui suivra inévitablement l'évolution actuelle du peuple russe et l'établissement d'un gouvernement constitutionnel, avec un empereur ou un président, est désormais le seul objectif du parti socialiste, qui a organisé dans le secret son plan d'action et qui vient de donner le signal convenu. A ce signal des milliers ont répondu et le gouvernement impérial se voit aujourd'hui sans ressource, n'ayant plus de soldats pour faire respecter ses édits. Le Tsar, faible et irrésolu, déserté par les grands ducs, qui faisaient jadis sa garde du corps, terrorisé par de continuelles menaces, est lui-même prisonnier à Tsarkoe-Selo et l'anarchie n'aurait qu'à allonger le bras si la disparition du souverain devenait nécessaire ou simplement utile.

* * *

Encore la guerre!

Le conflit suédo-norvégien continue d'agiter le nord de l'Europe et le divorce n'est pas encore un fait accompli. La Norvège tient bon et jusqu'ici la diplomatie et la conciliation ont été impuissantes à créer des déflections dans les rangs des révolutionnaires, le Storting ayant enregistré à la protestation du Roi Oscar une réponse, bien digne, mais très catégorique, approuvant la rupture de l'union. En Suède les esprits s'échauffent. Le parti de la guerre s'affirme tous les jours davantage et dans les rues de Stockholm, dans les théâtres, au parlement, on crie: à la frontière!

Des ordres ont été donnés de part et d'autre de mobiliser les troupes, et la flotte suédoise, forte de 35 navires, est en route pour Christiania, tandis que le gouvernement se vote une bagatelle de 25,000,000 couronnes pour faire face aux premières dépenses.

Dans ces conditions le conflit est-il susceptible de recevoir une solution pacifique? Et la Suède pourra-t-elle sans s'humilier, avaler l'injure? Les chances sont pour la négative. Au désappointement qu'avait causé la faiblesse du Roi a succédé une vive irritation, en face de l'attitude du gouvernement, qui consentait à se faire dicter des conditions par des rebelles. C'est l'opinion de la majorité de la députation suédoise qu'un compromis serait plus qu'une bassesse, ce serait pour la Suède l'aveu de son impuissance à soutenir ses prétentions par la force des armes, en même temps qu'un tel compromis, basé sur un arbitrage, que rien ne justifie en face de la violation actuelle du traité d'alliance, mettrait en suspicion l'efficacité de la défense nationale.

La situation, en outre, ne peut qu'être exploitée par les ennemis de la Norvège en Europe et il est certain qu'un conflit armé entre la Suède et la Norvège ferait l'affaire de l'Allemagne, qui aimerait à se faire une alliée de la Suède, en se faisant concéder une petite base navale sur les côtes de la Norvège.

La Norvège veut-elle la guerre? Nous avons vu que si elle ne la désire pas, elle ne la craint pas non plus et que c'est à la Suède de tirer l'épée la première.

En tout cas il serait téméraire de prédire quel sera le résultat ultime de cette amputation. Les Suédois et les Norvégiens sont unis par d'intimes liens de famille, de race et de religion. Ils ont les mêmes aspirations. Ils descendent tous de cette fameuse race de découvreurs, qui ont exploré les solitudes sauvages de l'Amérique, avant que Christophe Colomb plantât la bannière du Roi Ferdinand sur la terre du nouveau monde.

En attendant les Norvégiens se sont donné un gouvernement constitutionnel. La Norvège deviendra probablement une république, — à regret sans doute, car elle est habituée, comme toute les nations scandinaves au régime de la monarchie, — mais il ne lui reste pas d'autre parti à prendre, de-

puis qu'elle a employé les moyens républicains pour faire valoir ses droits.

* * *

Il est à peu près admis aujourd'hui que l'Angleterre a désarmé vis-à-vis des Etats-Unis. Est-ce dans le but d'un rapprochement sincères de races anglo-saxonnes? C'est possible, mais ce qui est certain c'est qu'une guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis est désormais impossible, en vertu de l'entente qui existe entre les deux pays.

L'affaire du Vénézuéla a été résolue d'une manière très pacifique et pourtant le conflit était grave. Sur les deux continents l'opinion publique était très soulevée et l'on se rappelle de la crise financière qui se produisit à la nouvelle que les hostilités étaient inévitables. Survint ensuite la question des frontières de l'Alaska, alors que le Canada était immédiatement intéressé. Là encore l'arbitrage fut vainqueur et cimentait définitivement les relations amicales, qui existent entre l'Angleterre et les Etats-Unis. L'Angleterre n'a-t-elle pas en outre retiré ses garnisons des forts d'Esquimaux et de Halifax, qui avaient été jusque-là d'importantes stations navales britanniques au Canada? Ces changements veulent dire quelque chose et à coup sûr ils ne sont pas faits pour déplaire aux américains. Pas un homme d'état américain n'a plus contribué à cette alliance anglo-saxonne que le secrétaire John Hay qui vient de disparaître si prématurément de la scène diplomatique universelle. Ambassadeur américain à la cour de St James, puis secrétaire d'Etat sous les deux dernières administrations à Washington, M. John Hay a toujours été l'âme dirigeante de cette politique faite d'exigence d'une part et d'autre part de concessions, qui n'ont pas manqué de faire naître de vives critiques de ce côté-ci de la frontière. Il n'en demeure pas moins que le règlement de ces diverses difficultés diplomatiques reste au crédit de l'homme d'Etat qui l'a effectué, mais espérons que cette belle entente puisse se maintenir et se conserver sans que le Canada soit encore une fois appelé à payer les pots cassés.

* * *

En voulez-vous des scandales?

En voici un qui pointe à l'horizon et qui n'est pas de minime importance. Au reste les américains — car ce sont les coupables en cause — quand ils s'en mêlent, n'y vont pas de main morte. A preuve le scandale encore tout chaud de l'Equitable. Mais voilà qui va jeter l'Equitable aux oubliettes.

Les américains vont en effet faire revivre le scandale de Panama, mais pour leur compte cette fois, et considérablement augmenté: de quoi contenter les plus difficiles. Ce n'est pas, en effet, un canal que le gouvernement de Washington a entrepris de construire dans l'isthme, c'est un gouffre sans fond. Déjà l'on y a jeté à pleines mains les millions, et ça n'y paraît goutte et du train dont vont les choses ce fameux canal, où ont sombré tant de fortunes et d'honneurs, ne sera jamais construit. Les français avaient réussi à creuser un ruisseau, les américains en font un lac, qu'il faudra creuser si jamais les travaux sont complétés et nos voisins en sont réduits à admettre que leurs méthodes sont encore plus mauvaises que les méthodes françaises, qui elles étaient déjà si pourries. Il perce donc que les choses se gâtent horriblement dans l'isthme. Les ingénieurs, trompés sur la nature des travaux commandés, quittent le pays. C'est ainsi que l'ingénieur en chef Wallace vient de rentrer à Washington, dégoûté et demandant son congé.

Naturellement il n'a pas été sans révéler son secret à qui de droit. On a tenté d'étouffer l'affaire. Les journaux américains sont muets mais il faut compter avec la presse française, qui n'a pas les mêmes raisons de se taire.

En voulez-vous des scandales?

A. BEAUCHAMP.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

26 juin — ETRANGER — Le soulèvement de la Pologne est devenu général. Lodz est en état de siège.

—A Varsovie on a élevé des barricades dans les rues.

—On rapporte des troubles sérieux entre musulmans et arméniens à Erivan.

—La situation s'améliore entre la France et l'Allemagne. La réponse de l'Allemagne sera connue demain.

—Une grande partie de l'escadre anglaise dans les mers de Chine a été rappelée en Europe.

—Le général russe Linévitch fait rapport que les hostilités continuent en Mandchourie et qu'il n'est pas question de négociations de paix sur le champ de bataille.

—D'après le "Temps" de Paris la couronne de Norvège sera offerte au mari de la princesse Stéphanie l'Autriche.

—Un cyclone a ravagé la ville de New-York aujourd'hui. Un grand édifice en construction s'est effondré et un ouvrier a été tué et plusieurs autres blessés.

—Au cours d'une excursion sur le lac Como, en Italie, treize enfants ont été noyés.

—On mentionne les noms de M. Nelidoff, l'ambassadeur russe à Paris et le baron Rosen, le nouvel ambassadeur russe à Washington, comme les ministres plénipotentiaires russes à la conférence de la paix.

—Il est rumeur que lord Curzon a donné sa démission comme vice-roi des Indes.

INTERIEUR — Le gouvernement fédéral décide d'en appeler au Conseil Privé de la décision du juge Anglin, qui a déclaré ultra vires la loi des Aubains au Canada.

—Une jeune fille de Roberval est enlevé par les employés d'un cirque. Les misérables sont pincés.

—St Henri fera partie de Montréal, ainsi l'a décidé le conseil de ville aujourd'hui.

—Deux employés de la Dominion Bridge se sont noyés dans les eaux du St Laurent. Un troisième camarade des deux premiers, est recueilli mourant en face de la ville.

—Quinze cents membres de l'union des Charpentiers-menuisiers de Montréal se mettent en grève.

—On mande de New-York que le capitaine Salmon, ci-devant du gouvernement d'Ottawa, est prisonnier à New-York, sous accusation de substitution de personne.

27 juin — ETRANGER — Une grève générale vient d'éclater à Odessa, en Russie, et grévistes et soldats sont aux prises.

—Le parlement suédois discute l'opportunité d'une guerre contre la Norvège.

—Trois régiments de tirailleurs russes quittent Vladivostock.

—Il est rumeur que le général Kouropatkine a été tué dans un engagement.

—Un ouragan terrible a dévasté l'Italie Centrale. Florence a été inondée. Les dommages s'élèvent à des millions de francs.

—L'anxiété est complètement disparue en Europe au sujet de la difficulté marocaine.

—La possibilité de la retraite de lord Curzon cause une profonde sensation aux Indes.

—On annonce que le général Nogi a fait 70,000 prisonniers russes.

INTERIEUR — L'hon. Jules Allard, ministre des travaux publics à Québec, a été victime d'un accident grave à Fraserville aujourd'hui, au cours de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste. Il a eu une jambe cassée.

—Le feu détruit l'établissement de M. Joseph Wilson, marchand de bois, rue Mullins.

—Les ingénieurs du G. T. P. font la découverte d'un riche puits d'huile de pétrole près du lac Abitibi.

—M. H. J. Wilkinson, l'architecte du Grand Tronc, s'est suicidé à midi dans un restaurant de la rue Notre-Dame. On ignore le motif de cet acte désespéré.

28 juin — ETRANGER — Les marins du croiseur russe "Kniaz Potemkine", dans le port d'Odes-

sa, se sont révoltés et ont hissé le drapeau rouge, après avoir égorgé les officiers.

—On rapporte que les équipages de quatre autres croiseurs de la flotte de la Mer Noire se sont mutinés.

—La ville d'Odessa est mise à feu et à sang.

—Neuf personnes sont tuées et quinze blessées par suite d'une explosion de dynamite à Emporium, aux Etats-Unis.

—Des vaisseaux de guerre japonais sont arrivés en vue des côtes à Vladivostock.

—La France est satisfaite de la réponse de l'Allemagne et une conférence internationale aura lieu.

INTERIEUR — Des nouvelles d'Ottawa disent que l'exposition canadienne à Liège, en Belgique, a eu un succès éclatant.

—Le Board of Trade de Toronto adopte une résolution regrettant que la province de Québec ait imposé une taxe sur les voyageurs de commerce ne résidant pas au Canada.

—Le gouvernement américain poursuit les prisonniers Gaynor et Greene en recouvrement des frais encourus dans les divers appels faits devant les tribunaux.

—Un bouvier employé à bord du "Cervoña" se jette à l'eau pour échapper aux mauvais traitements des officiers du bord.

—L'Académie Française vient de décerner le prix Théroutane à "la vie de Jean Talon" par l'hon. M. Thomas Chapais.

—Un enfant de cinq ans, fils de M. Alfred Gau-

30 juin — ETRANGER — Les marins révoltés à Odessa se soumettent et le "Kniaz Potemkine" se rend sans tirer un coup de canon.

—M. J. Allen Baker, un canadien, est élu aux Communes anglaises.

—Le Président Roosevelt accepte la démission de l'ingénieur Wallace. On affirme que cette démission recouvre un scandale colossal à Panama.

—La mobilisation de l'armée norvégienne est complétée depuis hier.

—L'express Cleveland-Pittsburg, un des trains les plus rapides des Etats-Unis, a déraillé près d'Atwater. Deux hommes ont été tués et douze blessés.

—Une dépêche d'Odessa dément la nouvelle de la reddition du "Kniaz Potemkine".

—La flotte de la Mer Noire est arrivée à Odessa.

INTERIEUR — Une jeune fille bien connue à Québec s'est suicidée ce matin, par suite de désespoir d'amour.

—M. C. E. Rouleau, chef des Zouaves de Québec a été créé chevalier de Pie IX.

—Une collision s'est produite dans le port de Montréal hier entre le vapeur "Berthier" et le "Chambly". Le "Berthier" revenait d'une excursion au clair de la lune. Il n'y a pas eu de panique.

—On retrouve les cadavres de A. A. Blanchard et de Kingsley Walton, qui se sont noyés lundi dernier, près de l'île aux Hérons.

—Un grave accident s'est produit au moment de la procession d'un cirque défilant par les rues de Montréal ce matin. Les chevaux de l'une des lourdes voitures se précipitèrent dans la foule et il s'en suivit une terrible panique, au cours de laquelle un grand nombre de femmes et d'enfants furent blessés.

1er juillet — ETRANGER — M. John Hay, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, meurt subitement à Washington.

—Les marins de l'amiral Kruger refusent d'obéir à ses ordres. Toute la flotte est en révolte.

—La ville de Guanajuato, au Mexique, est détruite par une inondation.

—La fête de la Confédération est célébrée à Londres par un banquet, auquel assistent cinq cents personnalités distinguées de la politique anglaise et canadienne.

—M. Mouravieff, ancien ministre de la justice, et M. de Rosen, ambassadeur russe à Washington, sont officiellement nommés ministres plénipotentiaires russes; le baron Komura, ministre des affaires étrangères, et M. Takahira, ambassadeur du Mikado près le gouvernement américain, seront les ministres plénipotent-

naires japonais.

INTERIEUR — Une enfant de neuf ans, Regina Dupré, de Montréal, est écrasée sous les roues d'un lourd camion.

—Valleyfield célèbre avec pompe la fête de la Saint-Jean-Baptiste.

—Au cour d'une excursion à Sorel à bord du "Trois-Rivières" un enfant de 10 ans se noie sous les yeux de sa mère et de tous les passagers.

—La municipalité de Villerai décide de s'annexer à Montréal.

2 juillet — ETRANGER — On estime à \$25,000,000 les pertes causées par le feu à Odessa.

—Le "Kniaz Potemkine" a quitté Odessa et reste au pouvoir des révoltés.

—Le ministre de la guerre russe, le général Sarkaroff, a donné sa démission.

INTERIEUR — Henri Lalonde, âgé de 45 ans, propriétaire d'une barge, s'est noyé sous les yeux de sa femme ce matin au quai de la rue McGill.

—Un rapport du coroner McMahon indique qu'il y a eu 98 cas de mort violente à Montréal pendant les derniers six mois.

—M. J. Buchanan, qui fut le gérant générale de la Banque de Montréal pendant plusieurs années, est mort aujourd'hui à l'âge de 73 ans.

—La ligne Donaldson faisant le service de Montréal à Glasgow vient de réduire ses taux de voyage d'entrepont de \$26.50 à \$17.50, pour faire concurrence à la ligne Allan.



M. Olsson (Guerre.) M. Michelson (Président) M. Lovland (Affaires étrangères.) M. Vinje.
M. Arctander.
M. Bathner. M. Lehmkielt.
M. C. Knudsen (Justice.) M. Hagerup (Instruction publique.)
G. Knudsen.

UNE RÉVOLUTION EN NORVÈGE.—Les membres du gouvernement provisoire

thier, rue Dufresne à Montréal, est brûlé vif, à la suite de l'explosion d'une lampe.

29 juin — ETRANGER — Des milliers de personnes ont été victimes de la grève à Odessa.

—L'amiral Kruger, commandant de l'escadre de la Mer Noire, reçoit l'ordre de couler le "Kniaz Potemkine". Les révoltés sont encore maîtres du port.

—La révolte se propage parmi les marins de la flotte à Libau.

—Le Tsar publie un ukase déclarant la loi martiale à Odessa.

—Les Zemstvos de St Pétersbourg et de Moscou présentent au Tsar une pétition demandant un gouvernement constitutionnel.

—Huit forçats détenus dans les prisons de Watkinstville, Georgie, ont été lynchés par une foule de bandits.

INTERIEUR — Deux ingénieurs du G. T. R. se noient dans les rapides de l'Ottawa.

—Charles King, d'Edmonton, trouvé coupable de meurtre, est condamné à être pendu dans les derniers jours d'août.

—On a repêché aujourd'hui, en face de la Longue-Pointe, le cadavre de Thomas Hackett, un émigré irlandais, récemment arrivé au Canada.

—Les échevins de Montréal intentent un procès de \$50,000 au "Toronto World", pour diffamation.

—Les patrons refusent de reconnaître l'union des charpentiers-menuisiers et décident de résister à la grève.

Familles patriarcales au Canada



M. Joseph Beaudette, cultivateur du rang 9 Normandin, a dix-sept enfants vivants, mais il y en a quatre qui sont absents du foyer.

Crescant et multiplicans sicut arenas maris.

Il est peu de pays au monde où ce précepte de l'Écriture - Sainte soit observé avec plus de ferveur et aussi avec plus de succès dans les provinces françaises du Canada.

« La merveilleuse multiplication de la population canadienne - française, écrit M. Gailly de Taurines, est devenue presque proverbiale. Tout le monde a entendu parler de ces familles de quinze ou vingt enfants qui fleurissent sur les bords du Saint-Laurent. Ces faits sont dans toutes les bouches, ont été relatés dans tous les récits de voyages et reproduits par tous les journaux.

« En 1890, continue le même auteur, l'Assemblée législative de Québec vota une loi accordant une terre de cent arpents à tout chef de famille père de douze enfants vivants. L'année suivante, plus de 1,300 demandes étaient déjà enregistrées. Dix-sept avaient pu être émises dans une seule paroisse. »

Quinze ans se sont écoulés depuis l'époque où l'auteur de la « Nation Canadienne » écrivait ces lignes, et loin de s'affaiblir, le tempérament prolifique des Canadiens-français semble redoubler d'énergie.

L'on compte actuellement plus de 3,490 familles qui ont au moins douze enfants vivants et qui ont réclamé le bénéfice de la loi de 1890. Ce chiffre est celui qui nous est communiqué par le département de l'Agriculture. Mais, d'après le statisticien officiel lui-même, « ce nombre devrait être beaucoup plus élevé s'il n'y avait pas, pour les bénéficiaires, certaines difficultés à surmonter. »

« Beaucoup de ces familles, résidant dans les villages, ou dans les vieilles paroisses des seigneuries, loin des terres vacantes de la Couronne, ne sont guère désireuses d'aller choisir des lots pour les défricher et les occuper à une distance de 50 à 200 milles de leur résidence, ou même à y envoyer quelqu'un de leurs membres. Cela deviendrait pour ces familles une charge onéreuse, au lieu d'une récompense ou d'une marque de considération. »

Ces considérations ont été prises en sérieuse attention par le Parlement de Québec, qui, ne voulant annuler ce principe bienfaisant dans son essence de la loi de 1890, en a fort heureusement modifié l'application au cours de la dernière session de 1905.

D'après le nouveau décret, les chefs de familles comptant plus de douze enfants vivants auront droit à une prime consistant, non plus en terres à faire valoir, mais en une indemnité en espèces de quatre-vingts dollars.

Cette solution a le double avantage d'encourager les agriculteurs à la procréation de familles nombreuses, tout en leur permettant d'affecter la récompense acquise à l'amélioration de leur patrimoine territorial.

L'on sait que le problème de la repopulation ne préoccupe pas seulement le gouvernement canadien,

mais aussi et bien davantage les Etats de la vieille Europe, particulièrement la France. Tout le monde a encore présente à la mémoire la proposition de l'honorable sénateur, M. Piot, au sujet des exemptions d'impôts à accorder aux chefs de familles nombreuses. L'on a beaucoup ergoté, discuté, disputé même sur la question, puis tout s'est terminé dans l'oubli, sans résultat pratique. Soyons heureux et fiers de constater que si au Canada, l'on se passionne même bruyamment pour ces questions, on fait de bonnes et solides réformes qui portent leurs fruits.

Quoi qu'il en soit, il demeure comme fait certain qu'à l'encontre de ce qui se passe pour l'ou-

re, qui assainit les âmes comme elle fortifie les corps.

« O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agricolos !..... »

Oui, cent fois heureux les laboureurs qui savent apprécier leur bonheur, mais cent fois plus heureux encore leurs enfants, s'ils comprennent ce qu'ils doivent à leur sol nourricier, et s'ils lui conservent toute leur vie l'attachement et l'affection de fils reconnaissants et dévoués.

* * *

Nous ignorons quels sentiments agiteront l'âme de nos lecteurs à la vue de ces bataillons de familles canadiennes qui s'échelonnent en gradins allant de la terre vers le ciel; pour nous, nous les contemplons avec admiration, et il nous semble voir la main toute-puissante du Créateur s'étendre tout spécialement sur ces familles pour les protéger et les bénir.

Examinez nos gravures les unes après les autres, contemplez ces nobles figures des parents, respirant la sérénité, la paix, la joie, la santé, le bien-être, ainsi que ces traits d'enfants, du plus grand au plus petit, et comme nous, vous vous écrierez : C'est l'image du bonheur !

Quelle ne doit pas être, en effet, la jouissance, le bonheur de ces braves cultivateurs canadiens, de se voir revivre un si grand nombre de fois dans ces chers petits êtres que Dieu créa pour eux, à son image moralement, et à leur propre image physiquement. Sans doute, ils ne sont point millionnaires ni les uns ni les autres; mais qu'importent les millions! ne vivent-ils pas à l'aise sur la terre qu'ils cultivent avec amour et avec intelligence, et chaque enfant n'est-il pas à leurs yeux un joyau d'un prix inestimable, qui surpasse en valeur tous les bijoux, toutes les perles, tous les diamants de l'univers?

Milliardaires et millionnaires sans héritier, vous donneriez volontiers une portion de votre fortune pour vous voir à la tête d'une partie des membres d'une de ces quatre familles canadiennes-françaises; mais ces familles ne vous donneraient, certes, pas même leur dernier né pour les millions et les milliards de vos fortunes tout entières.

Si l'on considère avec raison le grand nombre de citoyens comme l'indice le plus sûr de la prospérité d'une ville, d'un pays, ne doit-on pas regarder également le grand nombre d'enfants comme la preuve la plus évidente de la prospérité d'une famille; car qu'est-ce que la famille, après tout, sinon une petite société dans une grande société. Un peuple qui peut offrir au monde le spectacle de familles semblables n'a-t-il pas le droit de s'attendre aux plus hautes destinées? — Vive le Canada!

CH. BOUTET.



Cette brave mère de famille tient son seizième enfant dans ses bras et sa santé n'est nullement ébranlée.



M. Lavallée, tient un magasin général au Lac St-Jean, où il élève facilement ses seize héritiers et héritières.

vrier, l'artisan ou l'employé des villes, une famille nombreuse, loin d'être une charge pour le cultivateur ou pour le colon, est au contraire une source inappréciable de richesse et l'une des plus sûres garanties de succès dans l'avenir. C'est l'économie de la main-d'oeuvre, la force que donne le travail collectif exécuté par des individus unis non seulement par un intérêt commun, mais par les liens les plus sacrés et les plus indissolubles, ceux de la famille; c'est la joie, enfin, d'une existence calme et pure, loin des tracasseries et des petites misères de la ville, dans le milieu vivifiant de la grande natu-



M. et Mme Joseph Levesque et leurs quinze enfants vivant sous le même toit au Lac St-Jean.

Chronique de l'élégance



Plateau garni d'ailes et d'un noeud de satin.



Canotier garni d'une ruche bleu-pastel.

Le foulard a un joli succès de saison dû à ses délicieux coloris et à ses dispositions variées. On en voit beaucoup de pastillés, simples mouchetures ou pois de dimensions larges. Généralement, la garniture est en drap uni de la couleur du fond. Par exemple sur un tailleur de foulard rouge à pois blancs, une pélerine de drap rouge est d'un effet ravissant. Si l'on désire encore plus de fantaisie, la pélerine sera en drap blanc. La première combinaison a plus de chic.

Les mille raies, les croisillons minuscules et les grands quadrillés rivalisent. Les taffetas glacés ont une très grande et légitime vogue. A noter parmi les plus appréciés, les tons opales, lézard, le vert et marron, le gris glacé de rose ou de blanc.

On fait avec les soies légères des robes dont la jupe est très molle. On l'orne, à hauteur du volant, de rubans fronçonnés dessinant des médaillons. D'autres sont à volants; la tête forme des écailles et l'ourlet s'agrément de plissés très fins; parfois aussi, au lieu d'écailles, la tête du ou des volants est arrafagée en évantail avec liseré Pompadour.

Même, sur les robes de lainage, on emploie en bordure des volants, les très fins plissés de taffetas. Le taffetas pekiné bleu toile et blanc est extrêmement jeune et frais, très seyant pour les carnations de fleur des toutes jeunes personnes. Il est bien moins sérieux que le pékiné noir et blanc. Les âges divers sauront choisir.

Il est clair que les arrangements indiqués pour les robes de soie légère conviennent aux lainages souples et aux tissus de coton. Ce que nous avons dit à propos du tailleur de foulard s'applique à merveille au tailleur de toile. Sur une robe de toile rouge à pois blancs le collet-pélerine sera en toile rouge ou blanche.

Voici quelques ravissants modèles dont s'inspireront les lectrices de l'Album Universel, pour le choix et la confection de leurs toilettes de vacances. Ils ont été choisis à leur intention, par une après-midi de fête dans le quartier le plus élégant de Montréal, à l'heure où les belles mondaines déploient toutes leurs grâces et le charme de leurs plus jolis atours: C'est d'abord, en page de garde, une robe en mousseline brodée toute blanche et garnie de petits bouillonnés de ruban posés de manière à donner un mouvement d'ondulation sur la jupe et sur le corsage. Le corsage s'ouvre sur une chemisette claire; aux manches des volants de dentelle. La jupe est cerclée d'entre-

deux et une ceinture à longs pans en ruban à fleurs peintes achève de donner à la toilette un aspect des plus enchanteur.

Avec des toilettes aussi gracieuses on porte des chapeaux très simples mais tout de même infiniment élégants. Voyez ce canotier blanc simplement garni d'une ruche de satin bleu pastel. La bande intérieure de la calotte est ornée de petites coques de ruban multicolore ce qui donne à l'ensemble un aspect des plus original.

L'autre modèle est en paille bleu pâle. Trois ailes noires étendues sur la calotte lui donne un cachet à la fois sévère et piquant. Un noeud alsacien en satin blanc est posé sur le retroussé du chapeau et forme la principale garniture.

Avec les robes les plus élégantes, on porte le gilet de toile brodée, très distingué, très nouveau et très fantaisiste. Le gilet de peau de gant lui dispute la palme, et rien n'est plus joli que la matité de la peau à côté du brillant du tissu qui compose la toilette.

Les robes de drap léger s'ornent surtout de galons qui serpentent avec d'amusants caprices.

Beaucoup de macarons et de motifs de broderie parsemés sur les robes. Sur les voiles de soie, ces broderies sont arachnéennes; elles sont moins fines et moins délicates sur la laine. Le corsage-habit semble avoir conquis les préférences dès son apparition. La petite basque se voit partout; elle ajoute même une note amusante au charmant petit mantelet à la mode.

Un grand nombre de robes d'été sont plissées soleil. Cette façon est si ravissante que sa survivance s'explique. C'est à la fois simple et coquet et cela dispense, si l'on veut, de toute recherche de garniture.

Les robes d'intérieur se font beaucoup ainsi. On les choisit de préférence en mousseline de laine ou en mousseline de l'Inde, de tons clairs, unis ou ornés de grands ramages. Elles se montent autour d'un ample empiècement de dentelle, cerné d'un volant, lui-même souligné de dentelle. Les manches très larges dégagent le bras depuis le coude.

Aucune façon n'est plus facile à réaliser que celle-là, aucune n'est plus jolie, plus pratique et plus seyante.

Je signale deux manteaux élégants pour les soirées d'été où la brise, fraîchissant soudain, oblige à couvrir la toilette très légère. C'est d'abord le manteau Directoire, en drap mousseline, de nuance claire ou foncée, selon le goût personnel. L'am-

pleur part d'une espèce de petit boléro très court, liseré au bord, de pattes qui boutonnent de chaque côté. Les devants sont écartés sur un gilet brodé en soie de tons vifs. Par exemple, si l'on choisit pour le manteau un drap prune, le gilet sera en soie rose ibis ou saumon. Ce sont les couleurs qui ont remplacé le mandarine tant et tant porté. La manche assez ample se termine au-dessus du coude par un revers dans le même style que le manteau, et duquel s'échappe un grand volant de dentelle.

Ce manteau qui tombe très bas, laissant voir à peine sept ou huit pouces de la jupe devant, est très pratique.

Encore plus élégante de forme est la redingote Louis XV. Les coquettes qui veulent être tout à fait dans la note de l'époque la font en drap jaune serin. La redingote Louis XV est d'une forme très spéciale, absolument différente de la jaquette. Elle est peu ajustée dans le dos, tombe tout droit devant, forme de nombreux godets, s'écarte largement sans gilet et se complète par un bouffant à revers. La dernière touche est donnée par les manches vastes et découpées. Les détails sont exquis. Un des plus jolis arrangements, c'est la broderie ton sur ton et les contours cernés de galon riche avec un peu d'or.

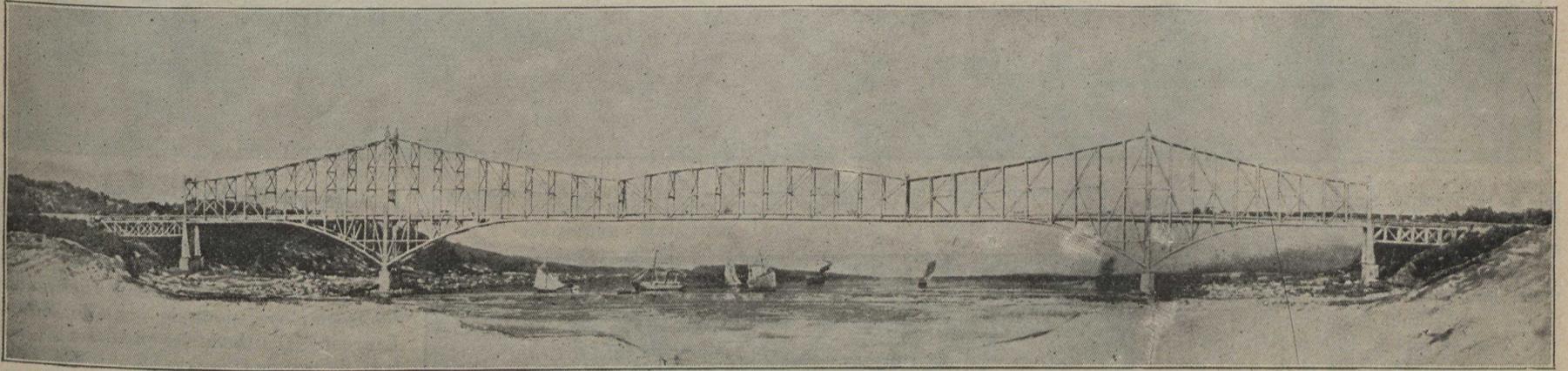
Je cite ce modèle qui m'a paru charmant. Il ne perdra rien de son cachet exécuté en couleur moins "tire l'oeil". Les femmes de goûts modestes, ce qui n'enlève rien au bon goût, préféreront évidemment une autre nuance au jaune serin. Ces vêtements ne sont pas d'usage journalier; par les chaudes températures d'été on désirera autre chose qu'un manteau de drap, fut-il le plus coquet du monde. Ce sera le rôle des accessoires que chaque belle saison multiplie avec les plus gracieux raffinements de détail, les plus heureuses trouvailles.

Ainsi, tant qu'il fait frais, on porte avec plaisir le boa ou l'écharpe de plumes dans les tons blanc, beige, noir, gris, etc., mais vient le moment où l'écharpe de plumes est trop chaude. Pour ce temps-là, il se fait des écharpes de tulle assorti à la robe. Ce tulle est le grec à large réseau ou le point d'esprit. On le trouve en toutes nuances, de façon à s'harmoniser à toutes les toilettes.

L'harmonie dans la toilette est d'ailleurs la préoccupation constante des véritables élégantes. C'est elle qui les guide dans la recherche des moindres choses qui constituent l'ensemble distingué. Ainsi elles assortissent les souliers à la robe, les bas aux souliers, etc.

JACQUELINE.

Le grand pont de Québec



Une fois construit, le pont de Québec aura cette apparence, ce sera le pont "Cantilever" le plus grand du monde.

VOICI déjà longtemps qu'on en parle, longtemps que l'on discute et que l'on se passionne pour cette oeuvre colossale.

C'est qu'en effet sa conception est d'une envolée prodigieuse et sa réalisation doit la classer au premier rang dans la glorieuse phalange des merveilles de l'industrie humaine. Aussi les quelques notes qui suivent ont-elles pour but principal de donner au grand public que les exigences de la vie courante tiennent parfois éloigné des études techniques approfondies une idée générale de cette entreprise vraiment titanésque qui, par sa hardiesse et ses proportions, dépasse sans comparaison possible toutes ses rivales du genre dans l'ancien et dans le nouveau monde.

Le pont de Québec sera le plus long qui aura jamais été construit.

D'après les clauses contenues dans le contrat passé entre la compagnie et les entrepreneurs, il doit être terminé au plus tard le 31 décembre 1908 et son prix de revient s'élève à environ trois millions huit cent mille dollars.

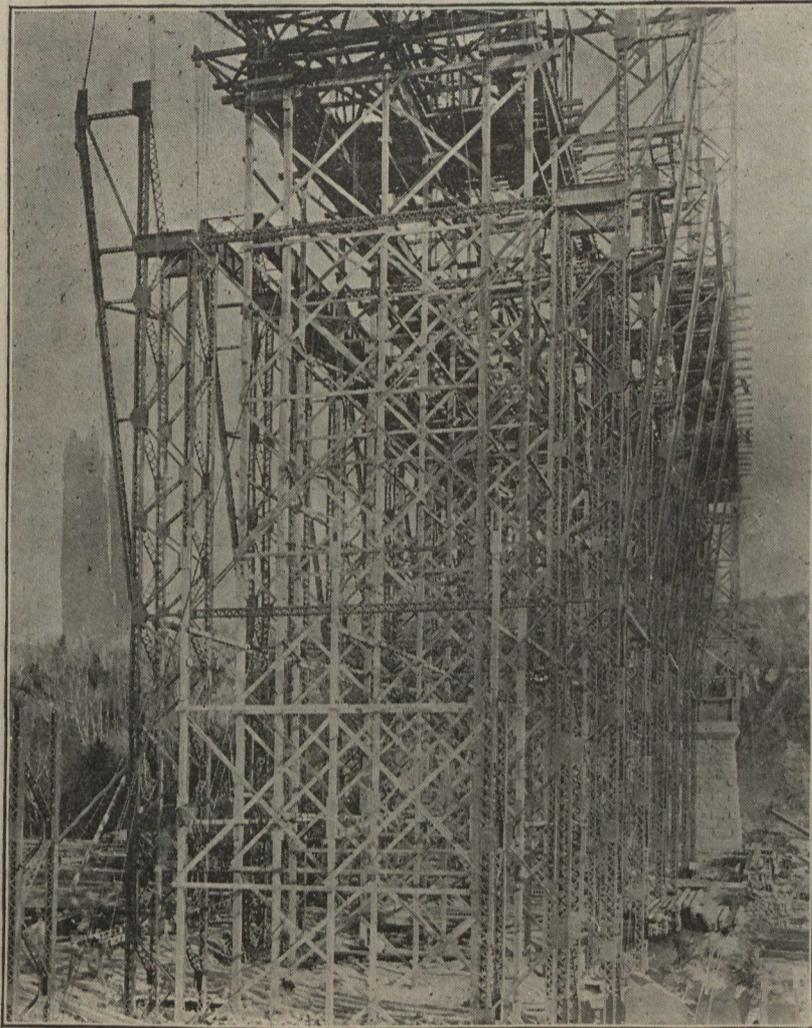
Bien qu'il porte le nom de "Pont de Québec" il n'est pas situé aux environs immédiats de la ville, mais à quelque huit milles en amont de la capitale, sur les rives du Saint-Laurent. Les matériaux ont été progressivement amenés au fur et à mesure des besoins de la construction. A l'heure actuelle la plupart des pièces sont terminées et tous les détails, même les moindres ont été prévus avec un soin méticuleux.

A l'endroit qui a été choisi pour l'érection du pont, le fleuve est bordé par des bancs de sable d'environ 200 pieds de haut. Sa largeur varie de 1,800 à 2,000 pieds selon les marées, et son courant possède une vitesse de 8 milles à l'heure. Il n'est pas sujet à des débordements mais d'énormes banquises de glace très résistante s'y forment chaque année.

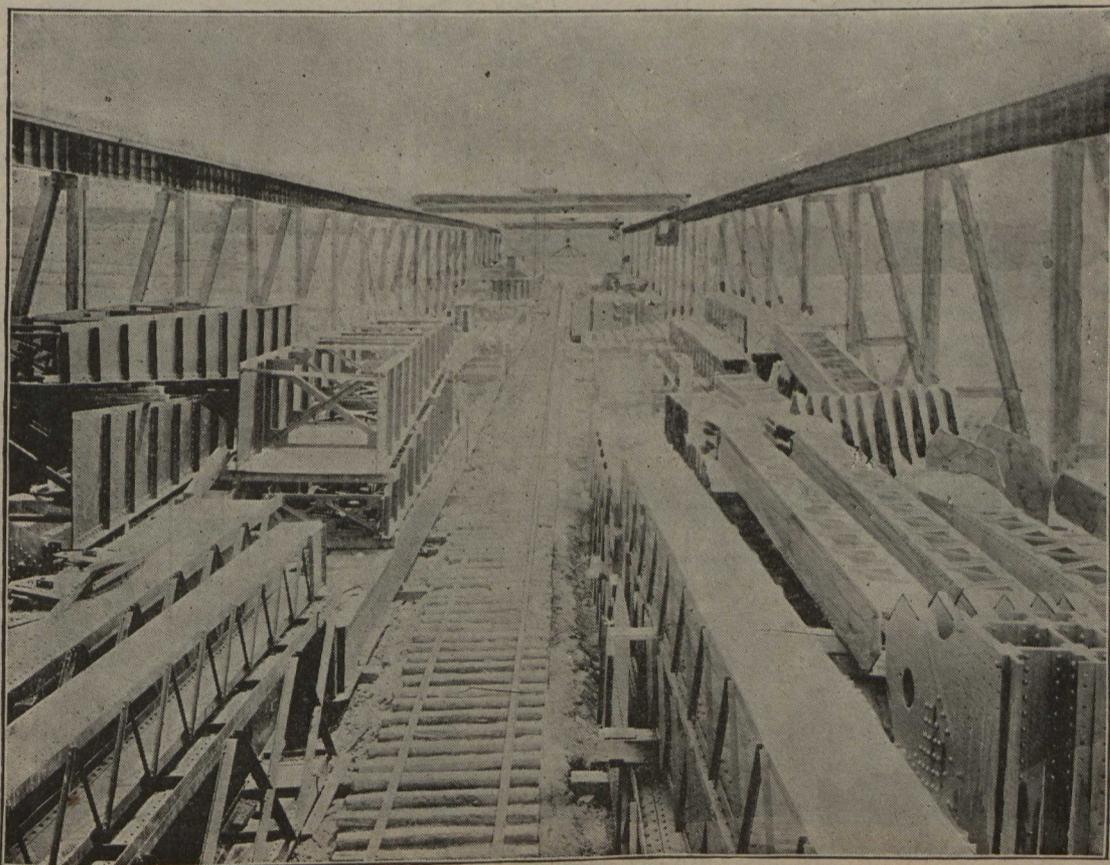
Dans le but d'avoir des fondations d'une solidité à toute épreuve, on a élevé deux piles sur les bords du chenal, à 1,800 pieds environ du centre, et deux autres piles sur la côte même distantes de 2,800 pieds. Tous ces travaux ont été exécutés au moyen de caissons vides d'air coulés à une profondeur de 60 pieds au-dessous du niveau du fleuve.

Le pont de Québec est destiné à supporter deux lignes de chemin de fer, deux voies supérieures et deux tramways électriques. Il aura 2,800 pieds de long entre les piles d'ancrage et sa superstructure pèsera environ 40,000 tonnes.

Les diverses sections sont :



On ne saurait imaginer un plus parfait entrelacement de pièces d'acier à travers des échafaudages temporaires, mais indispensables.



Les approches du pont servent de chantiers pour l'assemblage des énormes poutres métalliques.

2 travées d'approche de 240 pieds chacune; 2 travées d'ancrage de 500 pieds chacune; 2 bras de "cantilever" de 562 1/2 chacun; 1 travée centrale suspendue de 675 pieds.

Les détails concernant le pont ainsi que les méthodes employées pour son érection sont l'oeuvre des ingénieurs au service de l'entreprise. Leurs rapports sont approuvés par l'ingénieur-conseil.

Contrairement à ce qui se fait d'ordinaire en Europe, mais suivant l'habitude des constructeurs de ponts en Amérique, aucune des principales parties n'est assemblée et nul morceau de la structure n'est mis en place sans avoir été vérifié individuellement au préalable et reconnu comme parfaitement conforme au plan.

Quant au mode de construction en lui-même, il consiste dans l'emploi du système connu sous le nom de méthode du "cantilever", méthode généralement adoptée en Amérique pour le lancement des travées de grandes dimensions. Voici en quelques mots comment elle procède :

Une fois les culées, c'est-à-dire les points d'appui du pont solidement établis (et l'on conçoit que pour supporter de pareilles masses on doit recourir à des fondations d'une dimension inusitée et d'une résistance à toute épreuve), on construit les travées d'ancrage des deux parties nord et sud.

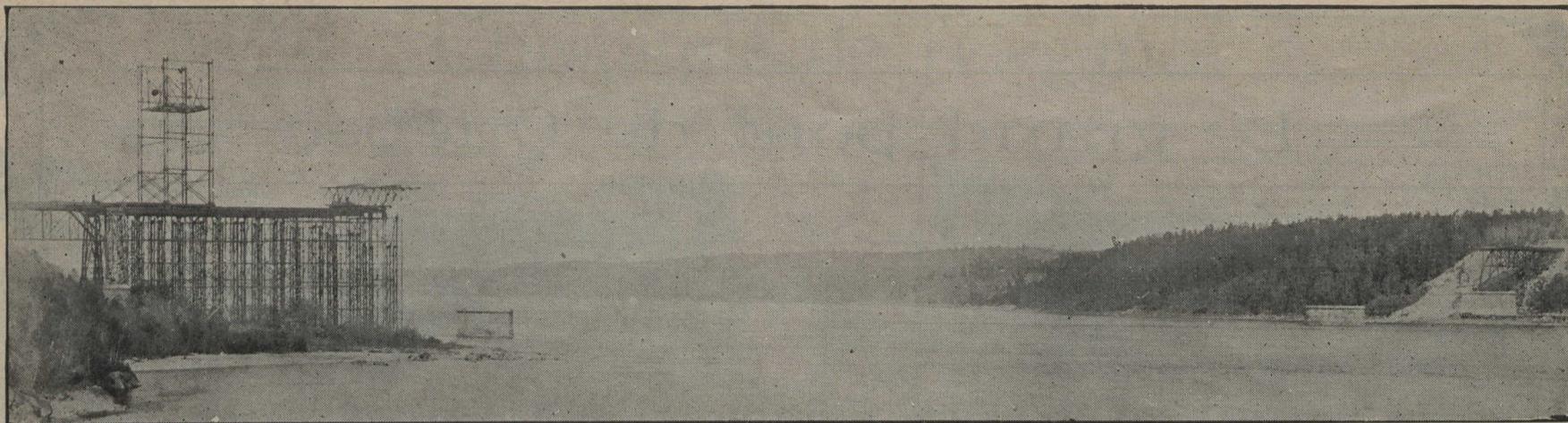
"Ce travail ne présente pas de difficultés extraordinaires", dit M. Ulric Barthe, le distingué secrétaire de la compagnie du Pont de Québec, "attendu que ces travées sont construites sur échafaudages en acier et en bois, solidement appuyés sur le roc.

"Mais voici le moment intéressant. Une fois la travée d'ancrage établie, il s'agit de pousser au large, à vide; c'est-à-dire de lancer en l'air, sans appui visible, le premier bras de "cantilever" qui mesure 562 pieds et demi, plus la moitié de la travée centrale, soit 337 pieds et demi de structure métallique, en tout 900 pieds de travée qui se maintiendront tout seuls en l'air, comme par miracle, à 150 pieds au-dessus du fleuve, jusqu'à ce qu'on en ait fait autant à partir de la rive opposée et que les deux énormes tronçons se soient rejoints".

On ne saurait plus clairement résumer le principe de la construction tel qu'il est appliqué en ce moment au grand pont de Québec.

Ajoutons que dans une année la première partie de ce travail sera déjà complètement terminée.

Inutile d'ajouter que pour mettre en pratique sur une aussi gigantesque échelle les



Vue générale des travaux du pont de Québec sur le Saint-Laurent, photographie prise le 7 juin 1905.

lois de la pesanteur et le fameux principe d'Archimède, il est nécessaire de posséder un outillage de dimensions appropriées.

Sans entrer dans une foule de détails, nous donnerons une idée approximative de son importance en disant que "l'outil" seul dont se sert la Phoenix Bridge Co., composé d'échafaudages et de deux grues roulantes, l'un en fer, l'autre en bois, coûte déjà la somme de 250,000 dollars.

L'échafaudage sur lequel sont construits et assemblés les 10 panneaux de la travée d'ancrage a nécessité l'emploi de 1,200 tonnes d'acier pour sa fabrication. Il comprend 18 tours de 9 x 9 pieds et sert spécialement à supporter les rails de la grue chariot.

4 treuils électriques, d'une capacité de 20 tonnes chacun sont mûs par 4 moteurs de 115 chevaux. Ajoutez à ces principaux éléments d'énormes câbles métalliques de plus d'un mille de longueur, des béliers hydrauliques pour enfoncer les goujons d'assemblage, goujons qui ne mesurent pas moins de 14 pouces de diamètre et 10 pieds de longueur, des marteaux et des outils pneumatiques de tous genres, etc... et vous aurez une idée de l'imposant matériel qui en ce moment fonctionne avec une fiévreuse activité sur les bords du Saint-Laurent.

Disons en terminant quelques mots au sujet des comparaisons que l'on peut établir entre le pont de Québec et les divers ouvrages du même genre que l'on rencontre en Amérique ou en Europe.

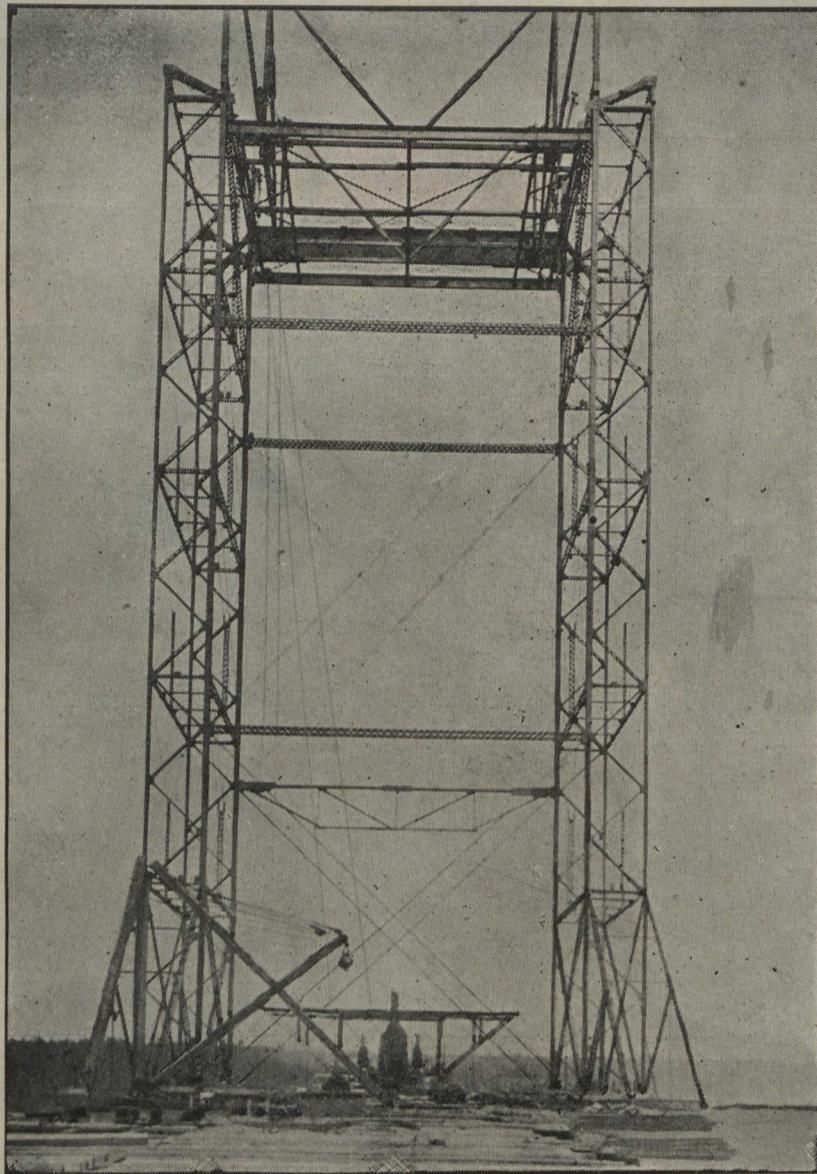
A part les ponts suspendus, dont la plus longue travée est seulement de 1,600 pieds, les plus longs ponts à piles terminés actuellement sont le pont à double voie ferrée du Forth, près d'Edinburgh, en Ecosse, qui a deux travées de 1710 pieds, pesant chacune 11,575 tonnes et qui a coûté environ 16,000,000 de dollars; la travée de 820 pieds du pont de Lansdowne, Inde, celle de 812 pieds du pont de la rivière Monongahéla, à Pittsburg, et le pont à double voie sur le Mississippi à Memphis.

Tous ces ponts sont à "cantilevers" avec leurs centres suspendus reliant les travées, mais aucun d'entre eux n'est comparable au pont de Québec, attendu que, exception faite pour le pont du Forth, la longueur de leurs travées n'atteint même pas la moitié de celle du pont de Québec.

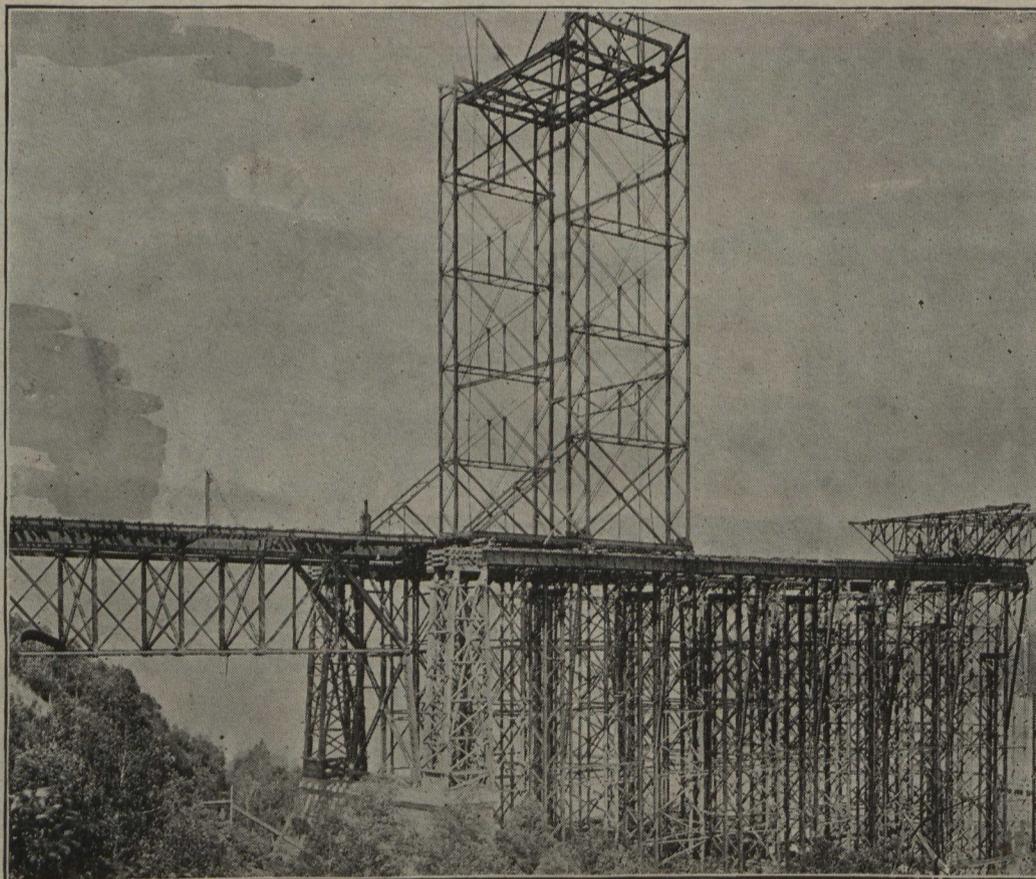
La seule ressemblance que l'on peut trouver entre le pont de Forth et celui de Québec est dans leurs dimensions à peu près égales, mais ils diffèrent totalement quant à leur mode de construction.

Le pont du Forth a été élevé au moyen de pièces de métal tubulaires tandis que celui de Québec emploie la nouvelle méthode qui préconise l'emploi de fers plats à l'exclusion de tous autres.

A ce point de vue on pourrait seulement le mettre en parallèle avec la travée de 1,182 pieds du pont de Blackwell's Island, N. Y., mais ce dernier est destiné à un trafic beaucoup moins important et n'est appelé à supporter que des charges bien inférieures à celles du



Au moyen de poulies énormes et de grues, la superstructure du pont s'échafaude dans les airs.



Les travaux sur la première travée avancent rapidement. Cette photographie a été prise spécialement pour l'Album Universel, le 7 juin dernier.

pont de Québec. Cela n'a pas empêché cependant qu'on a jugé utile de lui donner des pièces de résistance égale et que dans sa construction on a suivi les mêmes procédés que nous voyons à l'heure actuelle employés pour le pont du Saint-Laurent. D'ailleurs les plans et les calculs de ces deux ouvrages ont été faits simultanément par des groupes d'ingénieurs complètement distincts en sorte qu'il n'est pas possible d'accuser les uns ou les autres d'avoir servilement imité leurs devanciers.

Disons ici que Montréal a songé et songe encore à doubler ses moyens de communication commode et rapide avec la rive sud. Le plan projeté comporte la construction d'un pont suspendu ou d'un pont transbordeur. Ce dernier type de pont se compose d'une travée métallique dont le tablier se trouve à une hauteur suffisante pour donner libre passage aux navires avec leur mâture. Sur ce tablier, qui franchit toute la largeur de la passe maritime, repose un cadre de roulement au-dessous duquel est suspendue une nacelle, qui se trouve au niveau des quais. C'est cette nacelle qui, en se mouvant d'une rive à l'autre, transporte les piétons et les véhicules.

Il existe plusieurs de ces ponts en Europe et aux Etats-Unis. Les plus longs n'ont guère plus de 1000 pieds et le plus important construit jusqu'à ce jour est celui de Runcorn, en Angleterre. On compte encore les ponts de Nantes, Rouen et Marseille en France, et de Détroit, aux Etats-Unis.

L'application du principe du pont transbordeur était impossible à Québec, à cause de la grande élévation des terres sur les deux rives et l'on a dû avoir recours au pont "cantilever".

Il serait injuste de terminer cette étude sans mentionner les noms des hommes qui furent les promoteurs de cette oeuvre gigantesque et qui en sont encore à l'heure présente l'âme et l'énergie.

Le pont de Québec est la propriété de la Compagnie de ce nom dont l'honorable S. N. Parent est président, M. E. A. Hoare, ingénieur en chef, et M. Th. Cooper, de New-York, ingénieur consultant. Le contrat de la superstructure a été passé avec le "Dominion Bridge Co." dont M. David Reeves est le président, M. T. Sterling Deans, ingénieur en chef, M. P. L. Szlapka, ingénieur des tracés, et M. A. B. Milliken, surintendant de la construction.

A cette liste, nous devons ajouter M. Ulric Barthe, secrétaire et M. Paquet, trésorier de la compagnie, qui, par leur courtoise complaisance, ont permis au représentant de l'"Album Universel" d'obtenir les intéressants renseignements contenus dans cet article ainsi que les photographies spécialement exécutées pour notre publication.

GEO. BOURDON.



Conte de reine

PAR
Carmen Sylva

bonheur. Peu à peu, sa patience devint inépuisable, et le monde commença à oublier qu'il avait médité d'elle autrefois. Une douce sérénité descendit dans son cœur et dans ses pensées. Un seul de ses regards fit l'oubli chez tous.

Elle connut d'étranges choses. Quand elle avait ramené dans le droit chemin une créature en proie aux mauvais désirs, elle souffrait dans sa conscience, elle avait des remords comme si elle eût péché elle-même. Et malgré sa sagesse, cette charge d'un autre lui semblait lourde à porter, à elle, innocente. Et nuit et jour, l'angoisse faisait palpiter son pauvre cœur. Parfois la pensée que cette souffrance finirait par disparaître, la ranimait, lui donnait des forces. Mais non. Dans l'attente d'aujourd'hui les espoirs d'hier se noyaient.

* * *

A quel triste retour... le soir où, revenant d'un de ces pieux pèlerinages parmi les mendiants de joie, elle avait pris au cœur d'une pauvre fille, pour le mettre dans le sien, ce remords d'un mensonge!

Un mensonge! Elle n'en avait jamais fait, elle-même, quand elle était toute petite. Elle avait toujours eu une horreur angélique de ce vice qui abîme tant la beauté d'une âme... Et voilà que, sans avoir menti, elle était coupable d'avoir menti, voilà qu'elle portait effectivement, d'une façon lourde, vivante et cruelle, le poids du péché sur ses épaules, et que sa blanche morale, à laquelle elle avait tant veillé, en était toute tachée!...

Est-il pire désolation, pire misère, plus méchant martyre? Elle n'osait point regarder, et encore moins, elle avait peur d'être regardée...



Tous les hommes et les femmes qu'elle croisait en chemin en revenant au palais, car elle était seule, seule dans son deuil et sa détresse, narraient dans ses yeux le mal qu'elle y avait mis — ce mal qui lui paraît si mal!

Et, bien des fois elle prit ainsi dans ses mains la douleur des péchés d'autrui. Elle souffrit mille fois plus ces souffrances-là, qui paraient à sa conscience des plaies, que de celles qui torturaient sa chair en place de celle de ses frères, les hommes, et de ses sœurs les femmes. Si délicatement fine et sensible que fut la fraîche splendeur de sa personne, sa pureté qui se meurtrissait pour sauver toutes les puretés, était encore plus délicate, plus fragile, tout en étant plus splendide encore.

Et les jours passaient; les soirs, bien plus lourds et tristes que les matins, à cause de tous les chagrins dont elle soulageait les autres dans l'intervalle.

* * *

Un jour, une pauvre mère vint trouver la reine et la supplier en pleurant :

—Ma bonne maîtresse, mon enfant va mourir d'ici demain. Eloigne le mal. C'est mon fils unique, sauve-le! Sauve-le! Tu possèdes, je le sais, des plantes guérissuses que personne n'a, des herbes sacrées qui font des miracles.

Sans hésiter, la reine se rendit sur-le-champ au chevet du lit, où déjà agonisait l'enfant. Le petit être eut encore la force d'ouvrir ses yeux, qu'il tint fixés sur le regard immobile de la reine. Son sang glacé se réchauffa; comme par miracle il revint à la vie. Il respira plus à l'aise, ses lèvres pâlies devinrent vermeilles, et la mère, pleine de gratitude, tour à tour embrassait tendrement son petit, et tombait à genoux devant la reine, dont elle touchait les pieds de son front.

Rentrée en hâte au palais, la reine se sentit plus

faible encore que de coutume, et elle se vit menacée d'un mal cruel, peut-être même de la mort.

Quels ne furent son étonnement, sa terreur, son désespoir, quand le lendemain son enfant à elle — son unique joie — tomba malade! Sous ses yeux, il s'acheminait à grands pas vers la mort!

—Seigneur! s'écria-t-elle, demandez-moi n'importe quel sacrifice; mon cœur, déjà tant éprouvé, ne murmurer pas. Exigez de moi tout ce que vous voudrez, mais pas cela, Seigneur; c'est au-dessus de mes forces.

Plainte inutile! Vaines larmes! Soins, douces paroles, souffrances, désespoir, tout fut sans effet. Le regard de l'enfant s'éteignait; comme en rêve, il parlait de fleurs, d'anges, de contes entendus. La mort glaça son innocent visage, il demeura sans vie dans les bras de sa mère. Et la pauvre reine, brisé de douleur, ne pouvait même plus gémir. Elle se sentait engloutie par une immense vague; tout devenait noir autour d'elle; elle maudissait sa prière de jadis.

Maintenant, elle se croyait plus coupable encore, car le malheur qui l'atteignait frappait aussi le roi, son mari bien-aimé. La terre lui semblait couverte de nuées, plongée dans une nuit sans fin. Pour elle, plus de printemps, plus de verts taillis, d'oiseaux aux chants mélodieux, plus rien d'animé,—plus rien!

Et la reine qui jusqu'alors n'avait songé qu'à apaiser les souffrances d'autrui sans jamais se plaindre des siennes à qui que ce fût, saisie cette fois d'un invincible désespoir, se plaignit de la cruauté du ciel. Elle ne se rendait pas compte que c'était toujours le ciel qui avait allégé de sa douleur une autre mère, dans le bonheur de qui elle aurait pu trouver quelque consolation.

Après avoir ainsi longtemps erré dans la nuit du doute, la reine s'endormit. Tout à coup elle crut voir apparaître son enfant bien-aimé. Gai, heureux, il s'asseyait doucement sur son lit; de ses doigts frêles, il enlevait le poids qui oppressait son sein; de sa chaude haleine de violette il lui soufflait de la joie. Et il murmurait:

—Ne pleure pas, mère chérie, ne t'attriste pas, car je suis heureux comme je n'aurais jamais pu l'être auprès de toi, si grand que fût ton amour. Ne m'as-tu pas ouvert le ciel?

—J'y suis rentré ainsi que le voulait le sort, sans avoir connu le péché ni les larmes, par la vertu même de ton sacrifice. Ne pleure pas. Je n'ai jamais cessé d'être auprès de toi; j'y serai toujours.

—Tu as commis une faute d'âme chrétienne en te croyant capable d'apaiser toutes les douleurs de ce monde. Tu l'expies maintenant. Les choses de la terre, mère, ne sont pas selon le souhait de chacun, mais bien selon la volonté de Dieu. La terre est un foyer de perdition, la vie terrestre un pénible trajet par un étroit sentier entre une vie ancienne et une vie nouvelle. Notre élan vers le ciel est d'autant plus grand que nos aspirations terrestres sont plus hautes.

—Patience, mère, l'heure de ta délivrance sonnera. Croyant en la vie future, tu peux encore consoler, car tu sais que chacun est attendu par elle, et que la mort n'est pas la mort.

—Il y aura une résurrection, ô mère, et si tu savais comme elle est belle, tu l'attendrais dans le calme, sans te plaindre. La douleur, la pauvreté, la maladie, la lutte pour la vie sont nécessaires, car c'est par quoi l'on apprend le chemin du paradis.

—Heureux ceux qui tendent aux pauvres une main secourable; plus heureux encore ceux qui font

taire leur propre douleur pour se sacrifier aux autres. Mais leur rôle n'est pas de transformer la terre en paradis... ”

La reine s'éveilla.

Depuis lors, un calme profond règne dans son cœur; elle a le pouvoir de dominer sa souffrance et de faire du bien. De désirs, elle n'en a plus pour elle-même; elle vit, semant autour d'elle le bonheur et la paix.



C. SYLVA.

Il était une fois... Quand? Il y a longtemps. Il était... Quoi? Une reine, toute douceur et bonté. Elle avait un cœur compatissant, un de ces cœurs qui calment et soulagent, et qui semblent dire aux malheureux:

—Parlez-moi, je vous écoute.

Enfin, c'était une reine sans pareille, tendre comme on ne saurait le dire. Elle voulait éteindre la pauvreté, bannir du monde la douleur, et être la mère de tous les orphelins.

Vains désirs, hélas! Plus la reine s'efforçait de protéger l'humanité contre tous les maux, plus le mal croissait chaque jour, comme s'il eût voulu repeupler la terre. Il croissait et faisait des ravages, tel un torrent gonflé par les pluies, qui se précipite en rompant ses rives.

La reine ne pouvait ouvrir à tous le paradis. Ni ses biens, ni sa pitié, ni la douceur de ses regards, ni ses bonnes paroles, ni sa noblesse d'âme, ne parvenaient à supprimer toutes les douleurs. Pour bien des gens que frappait un sort cruel, ses consolations n'étaient d'aucun secours.

Hé quoi! Dieu se réjouissait-il donc de voir souffrir? Était-ce dans ce but qu'il avait créé le monde? Vers quoi le dirigeait-il, de son sceptre? Vers le mal? Non. La bonté divine est immense, absolue. Et si les hommes vivent malheureux, c'est qu'ils le veulent. Eux seuls en sont responsables.

La reine entra dans l'église. Semblable à beaucoup d'autres femmes qui supplient sans savoir ce qui résultera de l'accomplissement de leurs vœux, elle s'agenouilla devant l'icône de Jésus, et dit :

—Seigneur, c'est un miracle que je te demande. Fais qu'il me suffise de regarder les déshérités que tu mettras sur ma route, pour les rendre heureux, même si c'est ta volonté que je sois accablée en retour de leurs chagrins et de leurs maux.

Et elle sortit de la sainte demeure, le cœur très troublé.

Or, le Seigneur, "qui, croit-on souvent, n'écoute pas ceux qui lui parlent", exauça son vœu.

* * *

Il mit sur son chemin un petit garçon qui, de sa vie, n'avait pu faire un pas, et que l'on traînait dans un lit à roulettes. Depuis longtemps la reine le connaissait, et lui, il aimait la reine de toute son âme, comme un aveugle aime la lumière, un poète une étoile.

La reine s'approcha de l'enfant, prit sa main dans les siennes, et d'une voix douce, tendre, mélodieuse, lui parla de sa guérison prochaine... Par quel miracle les yeux limpides du petit malade étincelèrent-ils soudain, pleins d'ardeur et de vie? Et pourquoi, en même temps, la reine sentit-elle décroître son énergie?

Et quand l'enfant la regarda fixement, voulant absorber ses forces, pourquoi n'opposa-t-elle aucune résistance? Pourquoi d'obscures sensations pesèrent-elles sur son âme, lorsque, guéri, il se leva en souriant?

—Je crois que je peux marcher, dit-il comme éveillé d'un rêve.

Et en effet, quittant son lit, il se mit aussitôt à marcher, comme s'il eût toujours été bien portant.

La reine prit part à sa joie avec un pâle sourire, puis elle rentra à son palais. Comme étourdie, elle tomba sur son lit, et longtemps elle resta immobile, accablée de maux, mais gardant toujours l'espoir que Dieu finirait par venir à son secours. Et en effet, il la sauva.

Dès lors, de son plein gré, elle subit une longue série de souffrances. Elle perdit l'ouïe, la vue, la parole, et elle fut aussi très blessée dans son cœur.

Mais jamais la reine ne se plaignait. De chaque épreuve elle sortait plus heureuse, plus belle, plus forte.

Bientôt, le pouvoir miraculeux dont le Seigneur l'avait dotée, fut connu du monde entier. Tous accouraient vers elle, implorant d'être guéris ou consolés; personne ne s'en retournait malheureux de ceux qui venaient mendier auprès d'elle un peu de

Les drames de la mer

DANS le siècle de scepticisme où nous vivons, les légendes de la mer, les récits des navigateurs, ont perdu de leur charme, et tel serpent de mer que l'on vient de trouver mort quelque part sur une rive quelconque, apparaît à plusieurs incroyables comme une vulgaire anguille. En général on ne croit pas à l'existence de ces monstres géants qui peuplent l'océan, et nombreux sont ceux qui ne voient dans le poulpe qu'un être enfanté par l'imagination d'un voyageur. Pourtant, l'on ne peut nier l'existence de la baleine, et il n'y a pas de raison de croire que la baleine serait le dernier survivant d'une faune marine préhistorique, de même que les fossiles de dinosaur mesurant soixante et sept pieds de long, attestent de l'existence, il y a quelques années, d'une race de lézards un peu plus gros que ceux d'aujourd'hui.

Pour nous, nous croyons à l'existence du poulpe, ce terrible chancre des mers, pieuvre énorme et séculaire qui habite le fond de l'océan. Depuis la plus haute antiquité, on cite des poulpes géants. Plin, le premier, cita un poulpe près de Costria; il pesait, en poids de notre époque, 700 livres, avait des tentacules de 30 pieds de long, une tête comme un tonneau, et il y a dans les récits d'autres historiens plus que de la légende. Une de nos gravures illustre un duel entre monstres marins: une baleine et un poulpe. L'équipage du "Michael Sars", navire envoyé en mission par le gouvernement danois dans les régions septentrionales de l'Atlantique, a été témoin de ce drame peu banal.

Au mois de juillet de l'année dernière, le "Michael-Sars" croisait dans le Danengatt, entre l'Is-



Deux antennes monstrueuses énormes enlaçaient un malheureux chinois.

lande et le Groënland, quand le quart de service à bord distingua une gigantesque baleine. Le capitaine ordonna immédiatement de préparer les canons lance-harpons, qui commencèrent le feu contre ce magnifique exemplaire de monstre marin.

Mais en même temps on vit avec une profonde surprise que le monstre se livrait à des évolutions vraiment extraordinaires dans la circonstance, se tournant et se retournant sans cesse comme un dauphin, se couchant tantôt sur un côté, tantôt sur un autre, se submergeant pour quelques instants pour revenir à la surface, semblant se jouer ou se débattre au milieu d'un énorme paquet d'algues marines, qui paraissait l'envelopper par instant, faisant jaillir et lançant à une grande hauteur deux jets d'eau pulvérisée rougie de sang. Pendant ce temps, le navire s'était approché un peu plus du cétacé, auquel l'équipage envoyait une décharge de ses carabines Fayndt. Il se produisit alors un résultat que personne n'attendait aussi rapide: c'est que le monstre, faisant un dernier bond, retombait sur le dos, restant mort sur place.

Peu après, en l'examinant de plus près, on vit que ces évolutions, que tout d'abord l'on avait prises pour un jeu, peut-être extraordinaire en vérité, n'étaient pas autre chose que les dernières phases d'un combat acharné, que, à l'arrivée du navire, soutenait le monstre contre un adversaire inconnu. La tête gigantesque de l'animal, qui, dans cette espèce (catalon macroce-

phalus) représente le tiers de la masse totale du corps, ne mesurait pas moins de neuf verges, et portait une profonde blessure de près de trois verges



...le poulpe allait disparaître quand une violente détonation retentit.

de longueur. Près de la gorge, on voyait d'autres blessures rondes et profondes, évidemment produites par les tentacules d'un poulpe gigantesque.

En ouvrant la gorge de la baleine, on trouva un tentacule de quatre verges de longueur, que dans la lutte l'agresseur y avait introduit, et qui avait été coupé par le cétacé.

En plus des blessures faites par les harpons, le corps de cette baleine monstrueuse était froissé et meurtri en grande partie, démontrant que son adversaire ne l'avait abandonné qu'après avoir soutenu un terrible combat.

Pour être moins vraisemblable, le récit suivant ne manque pas d'intérêt. C'est l'histoire d'un Français, passager à bord d'un navire américain allant de San Francisco à Shanghai, avec une cinquantaine de Chinois, qui retournaient dans leur pays. Alors qu'ils étaient en plein océan Pacifique, la chaleur était torride, et les passagers couchaient sur le pont. Un matin, grande agitation parmi les passagers chinois: un des leurs était disparu, et personne ne pouvait expliquer sa disparition. Le lendemain, au réveil, un nouveau Céleste avait disparu. La quatrième nuit, notre héros déploya son hamac sur le pont et s'endormit. Il fut soudain tiré de son sommeil par un cri et un râle étouffé. Au-dessus du bastingage disparaissaient deux antennes monstrueuses, énormes, enlaçant un malheureux Chinois à moitié étouffé, râlant. Le témoin resta glacé d'horreur. Ayant confié sa découverte



Un duel de monstres marins

au capitaine, celui-ci décida qu'on ferait le guet la nuit suivante, et fit installer un petit canon Hotchkiss à l'endroit où l'enlèvement précédent s'était produit. Laissons la parole au témoin:

"La nuit vint. Une brume s'était élevée qui rendait l'obscurité plus épaisse; pourtant on pouvait encore distinguer assez nettement les objets; une légère brise faisait quelque peu tanguer le navire. Couchés derrière les mâts, ou derrière des ballots, hors de la portée probable des atteintes du monstre, les hommes étaient étendus comme à l'ordinaire, mais nul ne dormait: la plupart avaient au poing leur coupe-coupe, dont parfois la lame étincelait.

"Immobile, le commandant Raggy se tenait derrière le canon minuscule; j'étais près de lui. Lentement les heures s'égrenèrent; peu à peu les conversations s'étaient éteintes, le bruit égal des respirations indiquait que, malgré la peur, les petits hommes jaunes s'étaient endormis. Seul, le capitaine et moi restions à notre poste, scrutant l'ombre. Soudain, je crus entendre un frôlement, et il me sembla que quelque chose se mouvait au long du bastingage. Au même moment, le capitaine me serra le bras. Puis tout disparut. Angoissé, le cou tendu, nous regardions. De nouveau nous perçumes un frôlement mou et quelque chose s'agitait. Puis, brusques, dans l'ombre, deux lueurs phosphorescentes s'allumèrent. Par quel bizarre phénomène, murmurai-je à demi-voix cette phrase que j'avais lue dans une "Histoire naturelle":

—Les pieuvres ont les yeux latéraux, énormes, fixes, glauques, l'iris est doré, phosphorescent, la nuit. Elles sont ovipares. Mais le capitaine me broya



Le malheureux était brandi dans les airs...

le bras. Je me tus. A ce moment, une éclaircie se fit dans le ciel, à travers le brouillard moins dense un rayon de lune passa comme tamisé, et une brume lumineuse enveloppe le navire. Sur le bastingage, une masse horrible était dressée; quelque chose d'énorme, de monstrueux et d'informe. Je distinguai comme un sac épais, ovoïde, visqueux, d'où saillait une grosse tête arrondie, armée d'un bec tranchant et semblable à celui du perroquet. Sur les côtés, des yeux énormes, arrondis, luisaient phosphorescents. Tout autour du bec, étaient huit énormes bras.

Je demeurai pétrifié d'horreur. Tournant les yeux, j'aperçus le capitaine, livide mais résolu, qui, lentement, sans bruit, faisait mouvoir le hotchkiss. A ce moment, le bateau s'inclina légèrement, et un dormeur, accoté à un ballot, roula sur le pont. Rapides comme la foudre, les bras de l'horrible bête s'abattirent sur l'homme, qui poussa un cri effroyable. En un clin d'oeil, tous étaient debout sur le pont, avec des armes à la main. Le malheureux était brandi dans les airs, et le poulpe allait disparaître, quand une violente détonation retentit. Raggy avait tiré. Comme des épis fauchés, les tentacules s'abattirent sur le pont, et la victime, délivrée de leur étreinte, s'enfuit comme un fou hurlant. Nous nous précipitâmes au long du bastingage. Nous vîmes quelques secondes un grouillement monstrueux s'agiter dans l'écume.

Puis une énorme tache noire où l'on devinait du sang, et des matières innombrables, grandit, s'élargit. Et tout disparut.

Le port de Montréal et ses débardeurs

L'ACTIVITE la plus grande règne en ce moment dans le port de Montréal. La saison de la navigation transocéanique bat son plein. Chaque jour, des milliers de nos concitoyens, qu'il pleuve, qu'il vente, ou que, ainsi qu'aujourd'hui, nous ayons à subir une chaleur torride; ces hommes,



Au moyen de cables tirés par des cable-tans mécaniques les navires sont amenés au quai

et sous le meilleur jour, la classe d'individus dont je vais vous entretenir. Je crois avoir nommé les débardeurs.

Mais d'abord, permettez-moi de vous esquisser le rôle du pointeur.

Généralement, c'est un jeune homme qui, ayant besoin de vivre, et ne manquant pas d'énergie, se résout à accepter cet humble emploi d'une compagnie de navigation quelconque.

Pour être pointeur, il faut avoir des qualités, cependant, je m'empresse d'ajouter qu'elles ne sont nullement d'ordre transcendantal. Par exemple, le pointeur doit être tempérant. Un ivrogne ne ferait pas du tout l'affaire. Il doit être sérieux et savoir compter, au moins jusqu'à mille. Naturellement, celui qui aspire à cette sorte d'emploi de contrôleur, doit savoir écrire, et parler les langues du port où il gagne sa vie. En plus, il doit être fort en gymnastique.

—Vous riez? Il n'y a pas de quoi.

Où, le pointeur doit être un peu acrobate. Ainsi, il lui faut, de toute nécessité, pouvoir se hisser à force de bras le long d'un câble, parfois d'une colonnette, de plusieurs colonnettes d'entrepont. Ce n'est pas aussi facile que de l'écrire, je vous l'affirme, par expérience. Puis le pointeur doit être très honnête, et tant soit peu muet... vous comprenez?

Lorsque notre jeune homme possède toutes ces qualités, il fait l'affaire des gros armateurs. A Montréal, alors, il gagnera indéfiniment de \$2 à \$3 par jour, s'il fait un peu de service de nuit.

Quant aux agréments que peut lui procurer son métier, ils sont variés. Jugez-en plutôt: Si notre pointeur aime la musique, à fond de cale il entendra les débardeurs hurler à tue-tête, et des heures durant, tout leur répertoire. S'il a l'odorat développé, il pourra à son aise renifler des senteurs de morue, de suture, ou de peaux vertes, dont les rebuts n'auront qu'un tort, celui de lui laisser supposer qu'il a le mal de mer, bien que le paquebot soit solidement amarré à quai. Que, si le brave pointeur a mauvaise vue, il aura aussi des chances de se rompre le cou parmi les marchandises entassées

dres reçus, se divisent entre eux la cargaison. Les grues à vapeur, grinçant et geignant, faisant un bruit d'enfer, sont mises en mouvement. Alors, avec un rythme énervant, de grosses chaînes ou câbles, munis d'un anneau, d'un crochet, ou d'une petite plate-forme, sont amenés à fond de cale.

On attache la marchandise à ce système. Un cri



Des élévateurs flottants servent à décharger les barges et à charger les paquebots

dis-je, travaillent d'arrache-pied sur les quais. Si nous nous occupons un peu de leur besogne? Elle en vaut la peine, puisque ce pays doit sa richesse à l'industrie et au commerce, ces deux éléments primordiaux de la raison d'être de la marine marchande.

Outre que cette étude aura pour les lecteurs de l'Album un intérêt économique direct; en la considérant sous un autre point de vue, peut-être y verront-ils un problème social digne de leur sollicitude.

Mais, vous entendez-je dire, pour parler de cette classe de manoeuvres, il faut avoir vécu à leur côté, il faut les avoir étudiés. N'ayez crainte, mes amis, je me suis renseigné sur ce genre d'existence à part, et pour cause.

Bref, sans cachoterie, je vous conterai que j'ai été, jadis, pendant quelques semaines, ce qu'on appelle un pointeur maritime. N'allez pas croire, maintenant, que j'ai mitraillé l'humanité. Non, mille fois non, je n'ai jamais servi dans l'artillerie.

Si pointeur j'ai été, cela n'a rien d'homicide, puisque ma mission, assez bien rémunérée, du reste, consistait à inscrire dans un livre les qualités et les quantités des marchandises qu'on débarquait des paquebots de la compagnie pour laquelle je travaillais. Et voilà comment, tout naturellement,

au jour le jour, je me suis initié aux mystères de la vie des humbles et robustes individus qui ont charge de la manutention des marchandises, sur les quais, aux docks, ou dans les hangars maritimes.

Car il faut que vous sachiez qu'un pointeur, de par ses fonctions, est très à même d'étudier de près,



La manutention des billots est difficile et dangereuse.

dans les troisièmes dessous du navire, etc., etc. C'est assez beau, comme vous voyez.

Mais, je reviens aux débardeurs montréalais, puisque c'est d'eux que j'entends vous entretenir. Vous savez que leur rôle consiste à décharger les marchandises arrivées dans les paquebots, sous d'autres cieux. C'est, prenez-en ma parole, un travail fort pénible. Aussi, pour la plupart, ces hommes sont-ils de rudes gaillards, très solidement bâtis.

A Montréal, on en compte quelques centaines. Par trente ou quarante à la fois, ils travaillent (ce sont des équipes) sous les ordres d'un contre-maître. Voici, en peu de mots, comment ils s'acquittent de leur ouvrage.

Dès qu'un navire est amarré à quai, que les passerelles volantes ont été mises en place, nos hommes, selon des or-

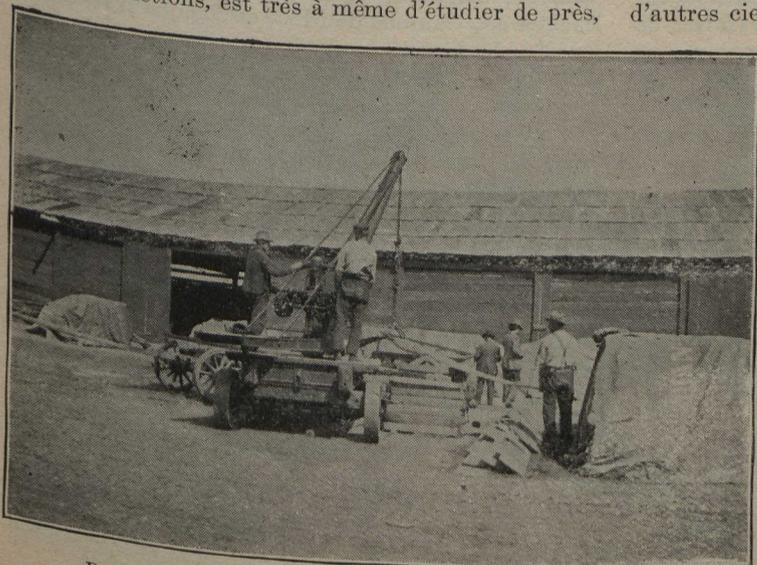
se fait entendre, la grue trépide abominablement, et le pesant ballot monte vers le ciel bleu, que, d'en bas, le pointeur voit au travers des écoutilles à l'ouverture béante et dangereuse.

La même manoeuvre recommence, identique, des milliers de fois, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à fond de cale, ou dans le compartiment qu'on décharge. Rien de plus monotone, de plus fatigant que ce travail, dans un atmosphère confiné, en des locaux qui n'ont pas vu le jour de toute une longue traversée. Et les débardeurs peinent fébrilement, car le temps est compté, le paquebot doit repartir à jour et heure fixes. Aussi, ces braves gens se surmènent-ils; parfois, par amour du lucre, (ils sont à Montréal assez bien payés, pouvant gagner jusqu'à \$5.00 par 24 heures), les débardeurs, dis-je, restent deux ou trois jours sans dormir.

A un moment donné, ces pauvres gens sont absolument vannés de fatigue, ils chancellent, dorment presque debout, se meuvent comme des automates. C'est ma foi malheureux, et l'autorité devrait empêcher ce surmenage. Car, je l'ai déjà dit ailleurs, c'est à ces moments et de par cette somnolence naturelle chez les hommes ainsi épuisés de travail, que se produisent des accidents trop souvent mortels. Tantôt, le

débardeur endormi ne prend plus garde à lui, et se laisse écraser par un lot de marchandises mal attachées qui retombent au fond du navire; d'autres fois, le pauvre homme, tel un somnambule, inconscient du danger, tombe au travers d'une écoutille et se tue.

(A suivre en dernière page)



Des grues mobiles servent pratiquement à déplacer les cargaisons.

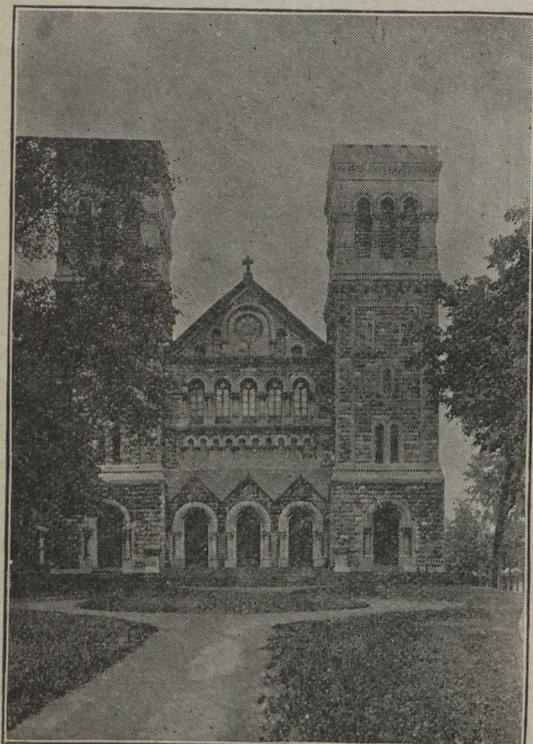


Les barges de grain sont des maisons flottantes qui font l'agrément des marins.

Une ville prospère sur la Yamaska



SAINT-HYACINTHE, Sorel, Saint-Jean, trois villes bijoux dans les vallées du Richelieu et du Yamaska, Saint-Hyacinthe marche à grands pas dans la voie du progrès, et ses hommes d'affaires voient avec plaisir les développements considérables qui s'opèrent d'une année à l'autre. Admirablement située sur la rivière Yamaska, Saint-Hyacinthe, avec ses rues larges et bien entretenues,



Cathédrale de Saint-Hyacinthe.

ses manufactures, sa cathédrale, son collège d'agriculture, ses diverses industries, et principalement son industrie laitière, qui est pour le pays une source de revenus considérables, rivalise au point de vue commercial avec nos grandes villes du Canada. Avant l'an 1852, les neuf comtés de Bagot, Iberville, Missisquoi, Richelieu, Rouville, Saint-Hyacinthe, Shefford et Verchères, qui comprennent aujourd'hui 73 paroisses très florissantes, faisaient partie du diocèse de Montréal.

Mgr Jean-Charles Prince, né à Saint-Grégoire le 13 février 1804, et coadjuteur de Montréal sous le titre d'évêque de Martyropolis, fut nommé premier évêque de Saint-Hyacinthe, le 8 juin 1852. Quatre évêques lui ont succédé jusqu'à ce jour : Mgr Joseph LaRocque, natif de Chambly; Mgr Charles LaRocque, également de Chambly; Mgr Louis-Zéphirin Moreau, né à Bécancourt (Nicolet), décédé en 1901, et enfin, l'évêque actuel, S. G. Mgr Maxime Decelles, né à Saint-Damase le 30 avril 1849, ordonné prêtre le 21 juillet 1872, élu le 14 janvier 1893 évêque de Druzipara et coadjuteur de Saint-Hyacinthe, et sacré, le 9 mars suivant; évêque de Saint-Hyacinthe, le 24 mai 1901.

L'église cathédrale de Saint-Hyacinthe-le-Confesseur, dont la façade rappelle l'église Notre-Dame de Montréal, fut construite en 1853 par les soins du

premier évêque, Mgr Jean-Charles Prince. C'est un superbe monument, richement décoré à l'intérieur, mais déjà trop étroit pour contenir les fidèles. La ville de Saint-Hyacinthe compte aujourd'hui plus de dix mille habitants, et tout fait prévoir que la population aura doublé d'ici à vingt ans. L'antique chapelle de Notre-Dame de Saint-Hyacinthe, qui remonte en l'an 1777, est desservie par les PP. Dominicains.

Collège de Saint - Hyacinthe. — Le collège de Saint-Hyacinthe fut béni en 1816, mais le premier cours régulièrement suivi ne commença qu'en 1818. Le premier directeur prêtre fut nommé en 1819. Quelque vingt ans plus tard, le collège fut érigé en séminaire, et le directeur prit alors le nom de supérieur.

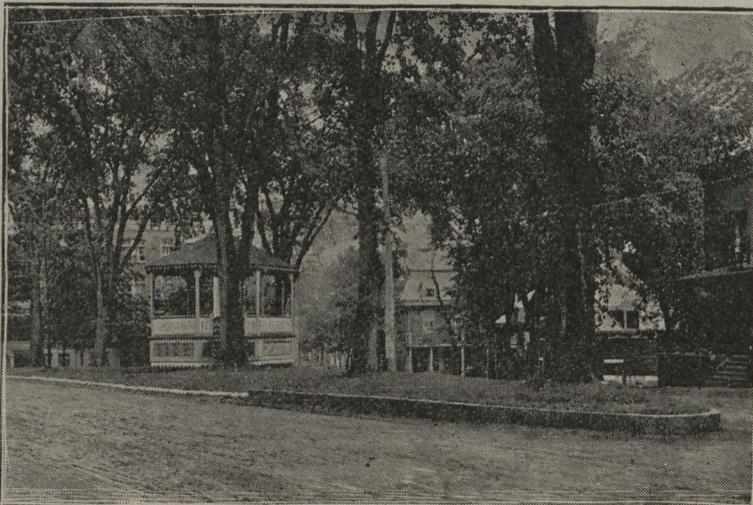
Monastère des dominicains. — La maison des Dominicains — ordre des Frères Prêcheurs, fondé en 1213 par saint Dominique — fut élevée à Saint-Hyacinthe en 1873 par les RR. PP. Bourgeois, Mothon et Bernard. Le premier prieur a été le T. R. P. Maricourt.

Les Pères Dominicains de Saint-Hyacinthe publient deux revues mensuelles: "Le Rosaire" et "Le Rosaire pour tous".

Couvent des frères maristes. — C'est la maison générale de l'ordre en Canada, la maison-mère étant à Saint-Genis-Laval, Rhône, France. L'ordre doit sa fondation à l'abbé Joseph-Benoit Marcellin Champagnat. L'institut a des succursales à Iberville, Roxton Falls, Saint-Ephrem d'Upton, Waterloo, Saint-Georges, Henryville, Montréal, Saint-Vincent de Paul, Québec, Lévis, Saint-François, Beauce, Saint-Romuald, Charlesbourg, Sainte-Martine, Chicoutimi, La Malbaie, et aux Etats-Unis. L'instruction donnée aux enfants par ces bons frères, est de premier ordre.

Institut des frères du Sacré - Cœur. — Fondé par l'abbé André Coindre, en 1821, à Lyon, France, cet institut possède de nombreux établissements aux Etats-Unis et au Canada.

C'est en 1872 que les Frères du Sacré-Coeur, au nombre de quatre, fondèrent à Arthabaskaville leur première maison en Canada.



Rue principale et parc.

A Saint-Hyacinthe, les Frères du Sacré-Coeur ont ouvert dernièrement à la jeunesse un superbe et vaste collège commercial, où sont enseignées toutes les sciences utiles et nécessaires à ceux qui se destinent à l'industrie, au commerce, aux affaires de banques, comme à la tenue des livres. Le collège est fréquenté actuellement par près de 800 élèves.

Hotel-Dieu. — Fondé en 1840, par M. Edouard Crevier, vicaire général, alors curé de Saint-Hyacinthe, et qui confia le soin de cet hospice à quatre religieuses de l'hôpital Général de Montréal, Sr Michel-Archange Thuot, Sr Tharsile Guyon, Sr Honorine Pinsonneault, Sr Emélie Jauron.

Couvent de Lorette. — Ce magnifique couvent est sous la di-

rection des Soeurs de la Présentation, communauté fondée le 21 novembre 1796, par le vénérable Mère Marie Rivier (1768-1838).

La communauté compte aujourd'hui 28 établissements et plus de 500 religieuses.

Précieux-sang. — Fondée sous le pontificat de Mgr Jos. LaRocque, par le Révérend Mère Catherine-Aurélien du Précieux-Sang, la maison de Saint-Hyacinthe compte déjà dix succursales, dont une à Notre-Dame de Grâce, dont le magnifique établis-



Le couvent de Lorette à Saint-Hyacinthe.

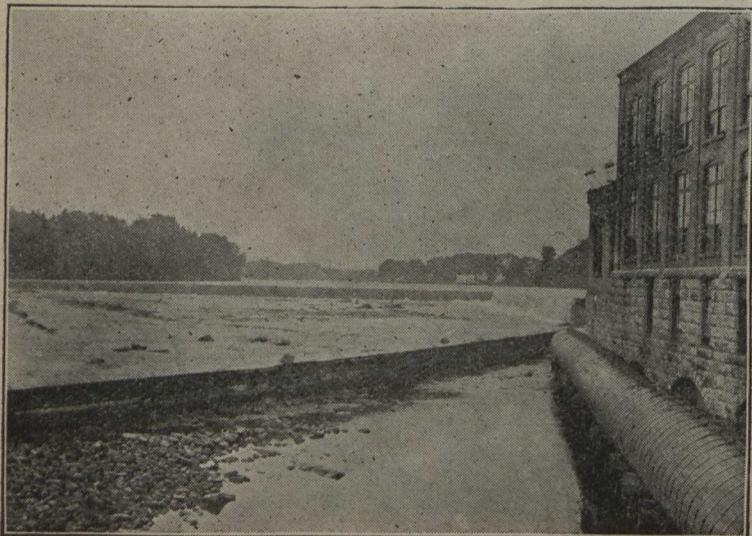
sement sert actuellement d'hospice pour les incurables, oeuvre admirable de charité fondée il y a quelques années par une simple ouvrière canadienne, Mlle Laberge. St Hyacinthe possède en outre les couvents des Soeurs de St Joseph et de Ste Marthe.

Collège d'agriculture. — Ce collège, de date récente puisqu'il ne remonte qu'en 1901, et dont le but, comme son nom l'indique, est l'instruction agricole, est appelé à rendre d'importants services aux habitants de la vallée du Yamaska. Il est situé sur St Pierre, au village St Joseph.

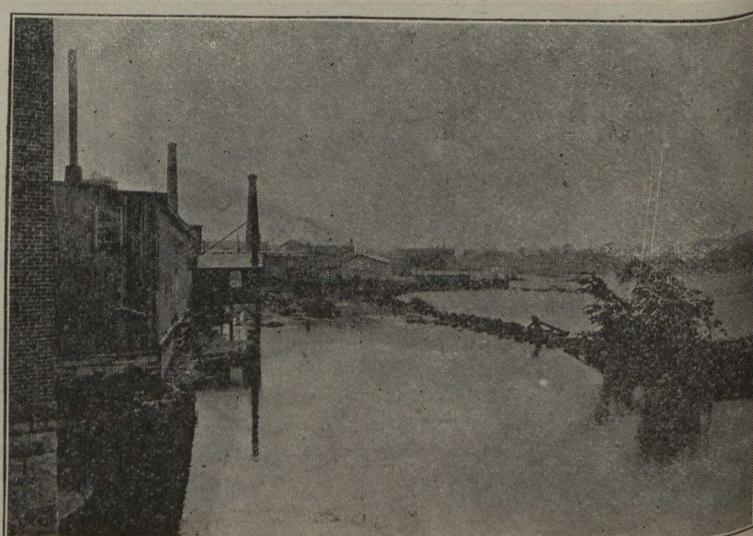
Industrie laitière. — Saint-Hyacinthe possède depuis quelques années une école et station expérimentale de laiterie, où l'on enseigne les travaux pratiques de la fabrication du beurre et du fromage; d'épreuve du lait; d'acidométrie du lait et de la crème. Cette école est admirablement dirigée par les membres de la Société d'industrie laitière de la province de Québec.

Manufacture. — Une importante manufacture de coton, située sur la rivière Yamaska, occupe un bon nombre d'ouvriers. Ajoutons une Société d'agriculture, deux cercles agricoles, le cercle agricole de

Notre-Dame et celui de Saint-Hyacinthe, et nous aurons une idée du développement et de la prospérité du beau diocèse de Saint-Hyacinthe. La ville compte plusieurs banques: Banque St Hyacinthe, Banque des Cantons de l'Est, et Banque Nationale.



Manufacture de coton. Pouvoir d'eau.



Rivière Yamaska.

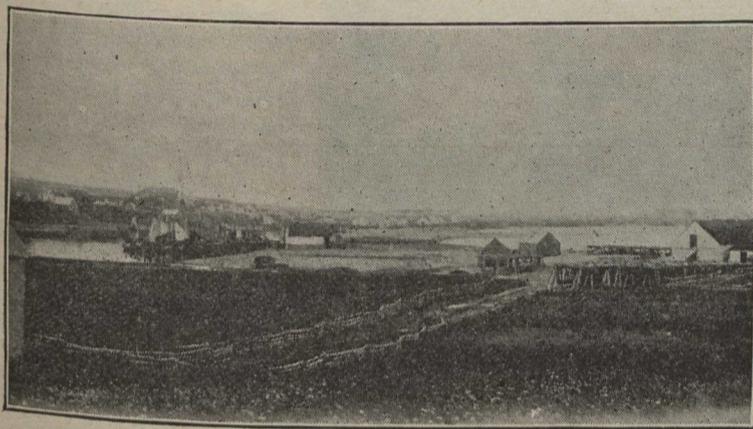
Croquis sur la Gaspésie

Scènes et légendes de la grève

(Voir les numéros des 17 et 24 juin et des 1er et 8 juillet)

Dans ces conditions, l'on conçoit aisément que la pêche, pour eux, vocation de censitaires asservis, se soit transmise de père en fils jusqu'à la fin accidentelle de ce joug odieux, et même un peu au delà. Car les pêcheurs de 1860 n'ont rien laissé après eux que de nouveaux pêcheurs, ceux-ci libres sans doute, mais qui ne croient encore aujourd'hui savoir faire rien de mieux qu'imiter le nègre du maréchal: continuer!

Si ces nouveaux venus connaissaient la valeur des terres arables que de leurs pieds ils foulent chaque jour; si, avec l'amour d'une vie plus utile et plus calme, remplie de moins de hasards, de pei-



Village de la Grande Rivière (Comté de Gaspé.)

nes, d'alertes et de qui-vive, ils éprouvaient un jour le désir exclusif d'exploiter ce trésor... Eh bien, dans dix ans la Gaspésie ne serait plus la Gaspésie.

* * *

A peine avons-nous quitté Grande Rivière qu'en moins d'une heure nous atteignons Petit Pabos et presque aussitôt Ste Adélaïde où nous ne faisons que passer, mais où j'observe que les terres sont basses, quasi au niveau des hautes marées. Une autre demi-heure de course nous amène au quai de Grand Pabos, duquel nous hélons à grands cris le passeur. Il ventait une forte brise de nord-est, et la mer au loin moutonnante, s'engouffrait avec rage dans ce petit havre presque inaccessible, tourmenté déjà par la décharge des deux rivières Pabos lesquelles gonflées par les récentes pluies s'épanchaient tumultueusement au fond du barachois. Enfin nous voilà traversés. Aussitôt descendu j'accorde un souvenir à cet ancien établissement français fondé par Talon, poste considérable au dix-huitième siècle, et dont on retrouve encore des vestiges, évocateurs d'une glorieuse époque: petit fortin détruit, dit-on, dont les assises se voient toujours, couvertes de mousse marine et de lichens, et plus loin de la grève, les décombres de la maison de l'intendant. Mais le temps passe: en route! Sans retard, nous filons vers Newport dont le joli havre, inaccessible aux gros vaisseaux, est à l'heure où nous arrivons rempli de barges de pêche dansant follement sur les courtes vagues de la mer rase, qu'elles ne redoutent point à raison même du peu de profondeur des eaux, qui n'offrent ici aucune prise aux vents déchaînés.

Nous passons rapidement sur une route toujours basse, toujours égale; à peine si une petite côte en secoue de temps en temps la monotonie désespérante sous cette brise opiniâtre qui du large cingle comme un vent d'automne. Ben, de cette brise, reçoit les premiers coups cependant, et me garantit aussi du revolin de la mer, en échange du tabac fumant que de sa pipe la bourrasque m'apporte aux yeux. Soudain nous voici aux Ilets de Newport. Je jette un coup d'oeil attendri sur le plus petit de ces flots: c'est un enfant puni sans doute, et mis au supplice sous la vague écumante, car il tourne vers la rive, sa mère, un dos courbé et rancunier. La tempête s'accroît de plus en plus. La mer "remuée dans ses plus noires profondeurs" se brise avec fracas sur le rempart de roc de la Pointe à Maquereau. L'un près de l'autre, Ben et moi, il faut élever la voix pour s'entendre: lui ne comprend plus rien. On ne distingue plus aucun point de la haute mer. Les oiseaux effrayés, viennent à tire-d'aile au fond de la baie se mettre à

l'abri: la jolie cane-de-roche, la sarcelle multicolore, le ridicule becscie fuient ainsi à chaque apaisement subit et bref de la tempête vers la plage protectrice. Seul, oui, seul dans ce désordre des vents, le curieux petit pétrel pélagien, l'ami des matelots, exulte et de volupté bondit sur la crête des vagues en fureur; tantôt en zigzag comme une hirondelle, tantôt en droite ligne comme une mouette, il tire ses "bordées" petites ou grandes et s'élance avec vélocité vers l'océan, avertir du danger de la nuit les marins attardés dans le golfe. La tempête devient effroyable, mais nous quittons bientôt ce littoral baigné d'écume et couvert de varech, pour entrer dans la forêt.

Sous bois, l'ouragan nous poursuit avec une violence extrême. Nous nous engageons en ce moment dans le chemin abrupt et mal entretenu qui ceinture le revers de la Pointe à Maquereau, point qu'on a choisi comme limite des comtés de Gaspé et de Bonaventure. L'on touchait à la brunante et nous devions avant d'atteindre Port Daniel faire un trajet de trois heures par cette route accidentée, toujours rocheuse au versant des mornes, parfois embourbantes, pleines d'arrachis et de troncs d'arbres, négligés ou éparpillés par le vent, au milieu de ces savanes incultes et sauvages. A chaque instant nous sursautions violemment sur un amas de graviers descendus des collines, sur les tronçons d'un vieux cyprès tombé. Il semblerait vraiment qu'à part les antiques chiffres romains du poteau on eût tenu aussi à indiquer la ligne officielle de démarcation des deux comtés par ces affreux chemins dont on conserve



Bassin de Gaspé (entrée du bassin.)

longtemps, en souvenir persistant de tous ces heurts de voiture, une vive et ineffaçable empreinte quelque part. Au passage de l'Anse à Gascon, Ben, sombre comme Davout au retour de Smolens, fourra comme lui, dans son gilet de laine, la moitié de sa grosse tête. Il avait de nouveau perdu son exubérance et je ne pouvais lui arracher que des monosyllabes. Mon Dieu! pensai-je, bientôt le Cap au Diable... si les hurlements des loups, la plainte funèbre du chat huant allait faire venir le "noir"! Peut-être enfin... s'il advenait... qu'un chien égaré aboyât près de nous, pour sûr, nous verrions la vieille en coton blanc!

—Vous tremblez, Ben, lui dis-je.

—Oui, mais c'est de froid, me répliqua-t-il en devinant ma pensée et en s'appropriant sans s'en douter une réponse bien célèbre — Ben, auriez-vous peur de passer la nuit sur la pointe là-bas, comme le matelot de Gaspé qui, couché sur le trente-neuvième et dernier grabat du poste, vit le diable de ses griffes mettre en charpie les trente-huit autres?

Non, il n'aurait pas peur, non certes. Non, il n'avait jamais eu peur; mais secoué convulsivement,

à chaque effort de la tempête, à chaque bourrasque fouettant la forêt et lui faisant rendre sa douleur en sanglots, le pauvre bcnhomme se renfrognait dans le coin de sa voiture et, lui, si brave à Percé, semblait inquiet ici, éprouvait un vague pressentiment d'une apparition funeste à ses jours... quand, enfin, après une brusque succession de côtes et de ravins, nous atteignîmes la limite du "portage" sans avoir, je crois, couru d'autres dangers réels que ceux de se rompre le cou dans ces fondrières.

* * *

Port Daniel marque le début de Bonaventure et pour ainsi dire de la Baie des Chaleurs, car la côte du Nouveau-Brunswick commence à poindre à l'horizon sud-ouest et ferme en face l'entrée de ce superbe estuaire par la Pointe Miscou et le îles Shippegan. Le phare de la Pointe Miscou n'est cependant d'ici, à proprement parler, visible que le soir, alors que sa lumière à révolution rapide illumine par brefs éclairs, semblables aux reflets fugaces d'un glaive agité dans l'ombre, le circuit que ses rayons peuvent atteindre.

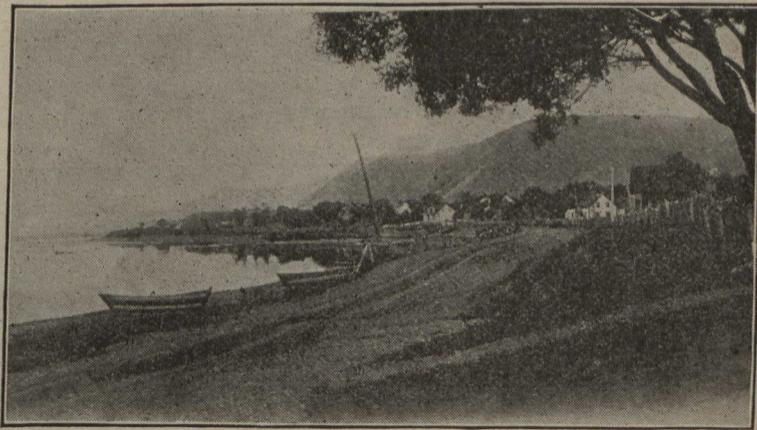
De jour, on ne le voit que par le secours du mirage, encore faut-il, pour être témoin de ce phénomène, une extrême limpidité d'atmosphère et le calme absolu des vents, avant qu'on puisse distinguer cette belle tour blanche ainsi réverbérée sur le front mouvant des nuages par le miroir réfléchi des eaux.

Oh! que j'aimerais voir une croix, une haute croix blanche, reflétée ainsi sur les nuées diaphanes, labarum suspendu à la voûte céleste comme un symbole de l'espoir en Dieu!

Port Daniel, qui est un joli havre, accessible aux plus gros vaisseaux, fut le premier endroit visité par Jacques Cartier sur la terre canadienne, le 22 juillet 1534, et depuis ces trois cent soixante-dix ans, combien de steamers, goélettes côtières, bricks à trois mâts, ne sont-ils pas, par les gros temps, venus jeter l'ancre sur la falaise nord-est du Cap au Diable, où, en dépit du nom, il y a un bon refuge et un ancrage excellent.

A l'heure où j'y suis, la mer s'ouvre devant moi large et puissante, et des hauteurs de la falaise j'admire, fuyant sous l'effet du vent d'est, des navires de toute dénomination: brigantines à voiles carrées, sloops, barges de pêche, goélettes basses à fortes voilures, dites américaines, qui toutes, sur la bordée ou sur le largue, se dirigent vers Gaspé et les points intermédiaires. A Dieu vat! bon marin! A Dieu vat!

Port Daniel sera je crois un endroit bientôt prospère par son industrie locale du bois, par l'agriculture dont l'amélioration est évidente, et par la pêche à la morue, qui, malgré la destruction annuelle qu'on en fait, continue d'être abondante.



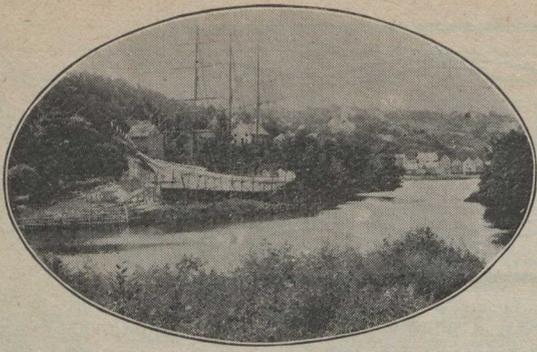
Carleton, sur les bords de la Baie des Chaleurs.

Deux moulins considérables emploient nombre de travailleurs et la localité ne manque pas de terres déjà bien exploitées.

J.-AUGUSTE GALIBOIS.

(A suivre)

Yarmouth, une jolie ville de l'Acadie



Bateau en construction

SITUEE sur la presqu'île de la Nouvelle-Ecosse, terminée par le cap Fourchu, qui guide les navigateurs à l'entrée de son port dans la baie de Fundy, Yarmouth est une ville nouvelle d'une des anciennes provinces qui composaient autrefois l'Acadie. Admirablement située dans la partie sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse, en face de Portland et de Boston, auquel elle est reliée par un service régulier de bateaux à vapeur, Yarmouth est destinée à prendre rapidement un essor considérable. C'est une ville née d'hier, toute moderne par conséquent, vers laquelle le chemin de fer Intercolonial vous transportera, de la métropole du Canada, en moins de 24 heures.

Plus que partout ailleurs peut-être, l'ensemble de la population est bigarrée et présente un aspect heurté que dut avoir le vieux monde, au lendemain des grandes invasions qui transplantèrent et contraignirent à vivre côte à côte tant de peuplades diverses et ennemies, jusqu'au jour où les siècles niveleurs ayant éteint les haines et confondu les intérêts, de l'unité naquirent les patries.

Des fils d'Acadiens, des Ecossais et des Irlandais se partagent le sol aux environs de Yarmouth

profondeur que celui des vieillards; trop mêlé d'anglicismes, il ne découle pas du génie même de la langue, dont, quoi qu'on dise, le peuple a le dépôt; quelques uns ont volontairement recours à l'anglais quand ils veulent s'expliquer entre eux d'une façon plus précise. Enfin beaucoup de termes maritimes qui se sont glissés dans le langage courant lui donnent une saveur caractéristique, témoin ce prêtre qui disait un jour: "Depuis trente ans que je me suis embarqué dans la soutane..."

Les Micmacs et les Abénaquis

Ces aborigènes, autrefois si puissants des Provinces Maritimes, n'ont, il est vrai, jamais été très nombreux. Chose remarquable, leur nombre n'a ni

core très vives en caribous, orignaux, chevreuils, ours, ect., le petit gibier y est abondant.

Les nombreux cours d'eau frissonnent sur de luisants cailloux, et regorgent de saumons et de truites; pins, cèdres, aulnes et chênes, bouleaux, saules, mélèzes, érables et tomaracks peuplent les forêts. Sur la côte les Acadiens qui se livrent encore au dur métier de la pêche en mer ne diffèrent en rien comme aspect et langage, de ceux de la côte normande ou bretonne. Le genre de vie qu'ils mènent leur épargne, d'ailleurs, presque tout contact avec les anglais qu'ils auraient certainement peine à comprendre.

La Nouvelle-Ecosse, terre d'Evangéline, est non seulement le pays des rêves du chasseur mais aussi

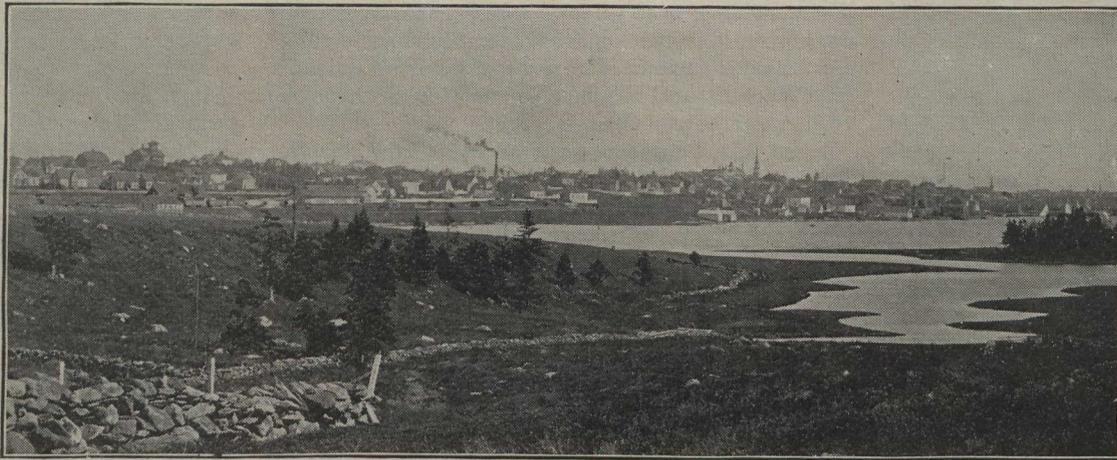
un Eden véritable pour les touristes. En été surtout la péninsule offre partout des panoramas variés et féériques, les hivers n'y sont point très rigoureux. Et quiconque a visité une fois ce pays ravissant, se promet, au départ, d'y revenir l'année suivante, car le pays par excellence de l'Acadie c'est la terre d'Evangéline appelée à juste titre le cœur de l'Acadie.

C'est à Moncton, dans le Nouveau-Brunswick, ville industrielle en plein développement, que se trouve pour ainsi dire, le centre de l'Intercolonial qui, de ce

point admirablement situé sur l'isthme, entre les trois provinces de l'Acadie, lance ses trains dans toutes les directions. Tous les services accumulés dans cet édifice en font un véritable ministère, le plus puissant agent de colonisation de ces provinces si vastes et relativement si peu peuplées.

Le Ressac

Le ressac de Yarmouth déterminé par le phé-



La ville de Yarmouth vue des hauteurs de Milton

diminué ni augmenté depuis la première arrivée des Français; aujourd'hui comme alors, on compte environ 4,000 Micmacs et un millier d'Abénaquis, vivant en nomades pour la plupart sous quelques tentes coniques en écorce de bouleau, autour desquelles errent des enfants en guenilles, ce qui fait involontairement songer aux bohémiens. Les femmes, les vieilles peuvent rivaliser de laideur avec les sorcières de Macbeth; les hommes, misérable-

ment vêtus à l'euro-péenne, travaillent, accroupis, à confectionner des paniers, des bibelots ornés de verroterie et des manches de haches. Tous ces sauvages sont plus ou moins cuivrés, selon le degré de sang blanc qui coule dans leurs veines, car l'Indien pur est de nos jours un oiseau rare qu'il faut aller chercher très loin dans le Nord-Ouest. Le chiffre de la mortalité est très élevé chez eux, ce qui leur fait quelquefois pousser cette plainte: Nous ne savons pourquoi,

mais nous mourons tous.

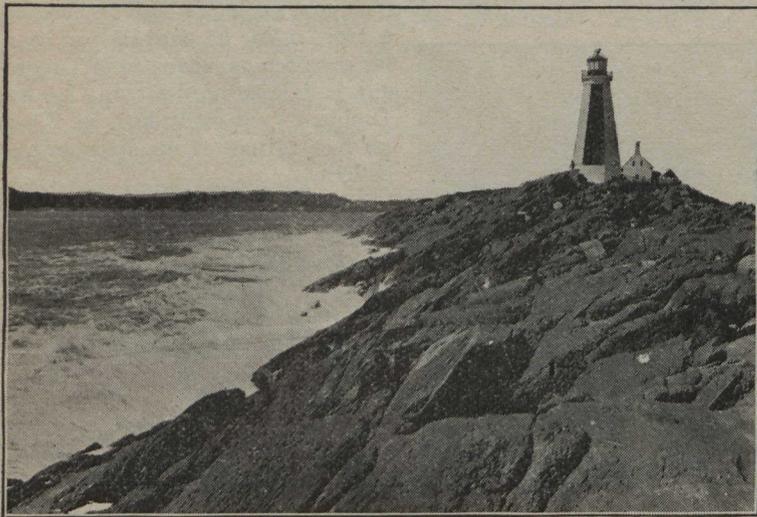
Chasse et pêche

De toutes les baies de l'Amérique du Nord, celle de Fundy passe pour une des plus poissonneuses et la contrée, pour une des plus giboyeuses. Aussi de nombreux nemrod s'empresment-ils d'y accourir au printemps et à l'automne, des Etats-Unis et même d'Europe. Les forêts de l'intérieur sont en-

nomène de la barre ou "bore", ce mascaret qui se produit quotidiennement, n'est pas une des moindres attractions de cette jeune cité. De fort loin viennent des étrangers curieux assister au singulier spectacle que présente la baie de Fundy.

Ce phénomène est dû aux marées de l'Atlantique dont le flux, après avoir balayé les lignes incurvées de la côte à partir du cap Cod, près de Boston se heurte à l'éperon formé par la péninsule de la

Nouvelle-Ecosse au cap Fourchu, puis s'enfonce comme un coin dans l'étroite baie de Fundy, s'y engouffre à de prodigieuses vitesses, emplit les innombrables anses qu'il rencontre sur son passage, et quand ces dernières sont traversées par d'étroites rivières, le flot étranglé, devient alors une barre menaçante de la hauteur d'un mur. Ce "refoul" comme l'appellent les Acadiens, varie d'altitude suivant la force des marées et oscille entre une petite vague et un mascaret de près de dix pieds.—A. CHALIFOUR.



Le phare du Cap Fourchu éclairant l'entrée du port

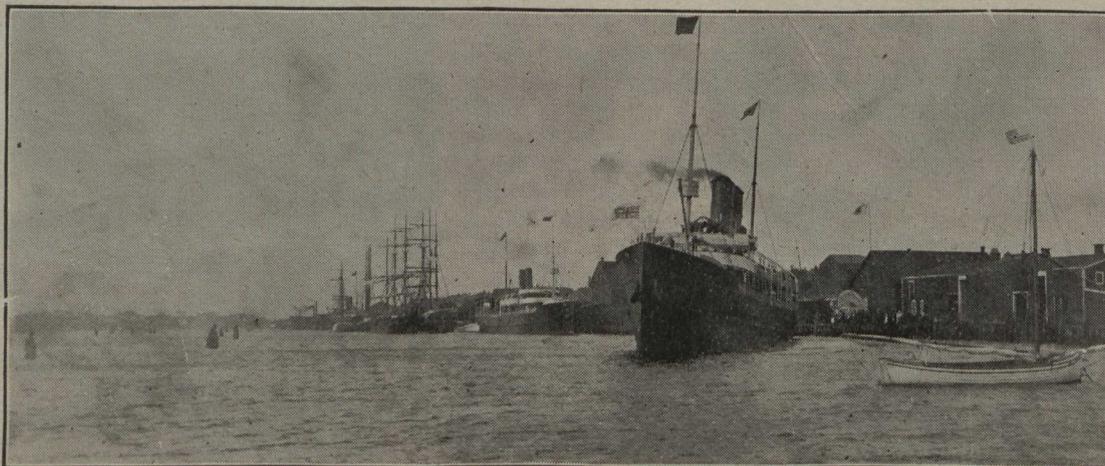
où surtout l'anglais et l'américain ont la haute main sur le commerce.

Là, comme partout ailleurs, dans les provinces acadiennes soeurs, l'Acadien a conservé ses moeurs et ses coutumes, continuant à garder au fond du cœur un culte pieux pour la vieille France d'outre-mer d'où sont venus ses morts. "Pour les Acadiens, a écrit un voyageur, la France est comme quelque cathédrale, une basilique immense environnée de flots, — tel un mont Saint-Michel que les anglais n'ont jamais pris. C'est encore la Terre Sainte, une Mecque inconnue, un grand pays confus de rêves, auquel ils songent, lorsque l'orgueil saxon, par fois devient trop lourd; et son nom est une musique à leur cœur; son souvenir grandissant dans la fantasmagorie du passé, s'élève jusqu'au ciel, semblable à un sommet étoilé."

La jeune génération qui sait lire et écrire, parle plus correctement, mais son français a moins de



Le Ressac à Yarmouth



Le port de Yarmouth

L'Emprise

(Suite)

—Dietzch!... toujours Dietzch!... Je ne peux pourtant pas le tuer, et pendre ses pieds au mur de l'antichambre pour faire plaisir à ma famille! D'ailleurs, qu'elle le reconnaisse ou non, Dietzch est un intelligent et un "très fort", je ne voudrais même pas l'avoir contre moi dans le pays!...

—Et qu'as-tu donc à craindre...?

—Moi, je ne crains qu'une chose!... — Et le petit comte jette, en riant d'un mauvais rire, sa cigarette dans la cheminée... — c'est que ma mère ne me déshérite!... Oh! cela, je l'avoue, me toucherait au bon endroit... au vif... j'en crierais!... Et même, tu sais, ma petite, je compte beaucoup sur toi, comme sur une amie, pour parer à cet inconvénient, qui serait on ne peut plus sérieux!... Tâche d'adoucir les angles, d'atténuer le fracas des explosions, de plaider gentiment la cause de ton petit cousin... Ainsi, demain, il faut absolument que j'aie à Paris...

—Encore!...

—J'y resterai même plusieurs jours... Parfaitement!... Je comprends ta pensée, je vois même la scène d'ici... Je la vois si bien et j'en prévois tant d'autres après, que j'envisage l'éventualité de me fixer de temps en temps, quelques semaines, à Paris, pour me reposer de la tendresse maternelle, qui est bien fatigante à ses heures... Naturellement, garde pour toi cette confiance qui m'échappe. Après tout, je dispose de la fortune de mon père et je ne demande rien à ma mère!... rien que la paix!... C'est même la seule chose qu'elle s'obstine à ne pas vouloir me donner.

—Alors, c'est décidé..., demain tu ne seras pas là? Avoue que ton absence se produit dans des conditions plus graves que d'habitude, car tu n'ignores pas ce que l'on dit de tes projets dans le village, et cette confiance que tu viens de me faire est le secret de tout le monde.

Mais Bruno esquive la réponse et prend ici la chose en plaisantant:

—Crois-tu que j'ai envie, Luce, de recommencer souvent des repas comme celui de ce soir...? Ils sont désastreux pour l'estomac! Le rire est le frère de la santé, et vraiment, ici, le régime moral est débilisant... Ça m'impressionne, à la fin, d'entendre évoquer mes aïeux tous les jours! Il faudrait bien qu'ils fassent comme tout le monde, et qu'ils se laissent enterrer une bonne fois définitivement.

—Ne les enterre pas trop!...

—Oh! tu peux être tranquille!... Ils ont la vie dure, les gaillards!... C'est même curieux comme ils ressuscitent à chaque instant!... Tu les verras à table, demain, quand la baronne, ma mère, va s'asseoir devant ma chaise vide!... Elle les appellera à son secours; et aussitôt tu les entendas dégringoler de leurs cadres avec un bruit furieux de rapières et d'armures, ils rouleront des yeux terribles au travers des trous de leurs heaumes; ils me relanceront dans toutes les pièces, toute la galerie des ancêtres, active et territoriale, sera sur les dents; les arcevesques joindront les mains et prieront pour le déserteur, pendant que les vieux ferrailleurs éperonneront leurs destriers à ma poursuite et me demanderont d'une voix héroïque à tous les échos du parc!

—Tu exagères...

—Ah! j'exagère?... Eh bien, c'est très simple: je te parie tout ce que tu voudras que, demain, maman va évoquer mes ancêtres... Acceptes-tu?... Quelle chose te ferait plaisir... si je perds?... —Ce qui me ferait plaisir?... —Où, je suis bon prince, demande-moi la moitié de mon royaume.

Luce, de ses yeux profonds, regarda son cousin: —Une seule chose ici-bas pourrait me faire plaisir, et cette chose-là tu ne peux pas me la donner! Adieu, mon beau cousin... —Qui sait? fait Bruno en redressant sa jeune moustache avec prétention.

—Moi... je sais!... Et si je n'avais pas su, tu te serais largement chargé de me l'apprendre... Un instant, le petit comte reste là, moitié fige, moitié raisin:

—Alliée ou ennemie? demande-t-il à la fin, en riant d'un ton inquiet.

—Ni l'un, ni l'autre!...

Et Luce sortit, très droite dans sa robe à l'ancienne, avec, sur les lèvres, un sourire qui était une énigme...

V

Bien souvent déjà, Claude a pris le train qui longe à droite les pâtures de Frières et va rejoindre la grande ligne des express Bruxelles-Tergnier-Paris.

Il était, plusieurs fois par an, appelé dans la capitale pour le choix des semences, l'acquisition des instruments aratoires, les négociations relatives à la vente des récoltes, ou les expositions agricoles. Il partait alors avec le père jusqu'à la gare de Mennesy, une toute petite halte placée au sommet du triangle qu'achèvent de dessiner dans la campagne Flavy-le-Martel et Quesy.

Jean et Annie appréciaient beaucoup les déplacements de leur père, car, chaque fois, Claude leur rapportait de Paris un de ces riens qui sont tout pour les petits. Aussi, le matin du départ définitif de Claude, les deux enfants furent-ils d'une joie navrante, et avec leur attention perpétuellement éveillée, ils devinèrent le voyage dès la première valise que la bonne descendit du grenier.



— Bonjour, tu arrives de la gare?...

Alors ce fut un gazouillis sans fin: Jean confiant très haut à Annie qu'un grand cheval, avec du vrai poil, le mettrait au troisième ciel; et Annie, rendant confiance pour confiance, ne cachant pas qu'une boîte de petites perles à enfiler serait pour elle le paradis sur la terre; ils se chuchotaient cela dans les coins, puis venaient le dire à maman avec prière de faire suivre vers papa, en termes très clairs, afin qu'il comprenne bien, et surtout qu'il noue un gros noeud à son mouchoir, afin de ne pas oublier!... Et tous les deux, habillés en matin, ne cessèrent de s'amuser autour des bagages avec une exubérance qui faisait mal.

Paule avait d'abord voulu accompagner son mari à Paris, au moins le premier mois; c'était si simple..., si indiqué!... Il y a tant de choses dans une installation pour lesquelles la présence d'une femme est indispensable...

Mais Claude, dès le premier mot, s'y était opposé de la façon la plus absolue: elle le conduirait jusqu'à la gare de Tergnier, l'embarquerait au chemin de fer, et ce serait "tout" pour le moment.

Dans le refus catégorique du jeune homme, il y avait bien des choses, mais surtout deux sentiments très distincts: d'abord la crainte des difficultés inhérentes à tout début, qui pourraient peut-être impressionner sa femme d'une façon fâcheuse et en faire, malgré son bon vouloir, un adversaire documenté de sa décision. Claude éprouvait ce sentiment délicat des âmes fières et affectueuses dont la

première souffrance est celle des autres; il n'était pas complètement sûr que Paris fût bon et accueillant pour lui; dans l'incertitude, il préférerait entourer ses débuts de silence et de solitude; il ne ferait savoir là-bas, au cottage de Fleurines, que les nouvelles capables de rasséréner les coeurs et de mettre aux lèvres de Paule le bon sourire d'autrefois.

Et puis, il avait peur que la présence de sa femme lui enlevât du courage, du sang-froid, de la résolution; il serait moins à son affaire s'il sentait sur lui deux yeux affectueux devinant ce qu'il essaierait en vain de leur cacher, et lisant à nu dans son âme.

Claude partit donc avec Paule un dimanche matin, sans pouvoir même entendre la messe, devoir essentiel auquel pourtant il ne manquait jamais; il partit au milieu du pays en liesse, passant vite devant l'église de Fleurines, tout enguirlandée de lierre et de fleurs, car c'était la fête des Archers, dont le programme s'annonçait brillant dans les affiches collées un peu partout sur les murs des maisons: à 9 heures, messe solennelle et corporative, avec chant d'une Société du Val d'Api, et, le soir, grand tir d'honneur, bal, feux d'artifices, embrasement du Stand, etc., etc.

Aussi Claude fit-il le tour par les bois de l'Abbaye, le Caisnel, Rouez et Vouël, d'autant plus qu'il était un des vice-présidents de l'association du tir à l'arc de Fleurines; et dans tous les pays qui s'étendent de Beaumont à Mennesy, et de Bois-l'Abbé à Faillouel, il n'aurait pas manqué de rencontrer un grand nombre d'amis venant prendre part à ce concours très renommé dans la région, et pour lequel la plupart des propriétaires donnent des prix. D'avance il entendait les questions, subissait les avis, les conseils et le gros étonnement des gens des hameaux, dont l'existence coulait très calme comme un fleuve brave homme entre ses deux rives.

D'ailleurs, à certains moments de la vie, il est si bon, si exigé d'être seul, de ne sentir personne autour de soi, de s'abandonner dans la solitude "certaine", comme un voyageur lassé qui étend dans un bain ses pauvres membres qui n'en peuvent plus!

C'est pour trouver cet isolement que, vers 8 heures du matin, la voiture entraîne Claude et Paule, à grande allure, dans les layons déserts des chasses de M. de Chailuy. Paule comprend l'état d'âme de son mari et se tait, regardant sans les voir les paysages connus au milieu desquels la voiture dévale. Il filtre au travers des bois un de ces pâles soleils de novembre, qui sont comme les conseils des vieillards, et éclairent sans réchauffer; dans cette nature froide, Claude et Paule, l'un à côté de l'autre, se laissent aller à leurs réflexions dans la désolation silencieuse de leurs coeurs.

—...Qui sait, pense Paule, si je ne dois pas me frapper la poitrine et me dire: "C'est moi..., c'est ma faiblesse la cause première de ce départ! J'ai dû confondre la bienveillance avec la lâcheté!... Pourquoi ne suis-je pas intervenue plus activement? Si je n'avais pas accepté sans discussion tous les projets de Claude..., si j'avais jeté dans la lutte l'influence que me donne son affection, peut-être ne serions-nous pas, à cette heure, sur la route de la séparation et de l'exil!"

Du coin de l'oeil, Paule examine son mari.

—...Comme il a bien l'expression de sa résolution!... La tête basse, rentrée dans les épaules..., la figure de quelqu'un chez qui momentanément la volonté domine sur l'intelligence réduite au silence, qui se regarde agir, mais qui ne se pose plus la question de savoir si la raison est avec lui... et qui semble chercher, là-bas, au bout de ce long ruban de route fuyant sous la futaie, le secret de son avenir.

Mais aussitôt la pensée de Paule évolue et cherche une réponse en sens contraire...

—...Si je m'étais mise avec tant d'autres contre lui, je le sens, il serait parti quand même; et alors il m'en aurait voulu de la contradiction; la pauvre fleur de notre amour, seul trésor qui me reste, se serait effeuillée dans la tourmente... Non..., mon silence n'est pas de la faiblesse, car il parle quand même; Claude l'écoute...: la langue est tellement le dernier moyen de la femme pour se faire comprendre!...

Et elle se rappelle les longues soirées d'hiver où, devant la cheminée flambante, entre leurs amours

qui jouaient autour d'eux, elle écoutait son mari sans rien dire, la figure grave, les yeux tristes, perdus dans le caprice de la flamme... Il lui racontait alors ses conversations avec Alberte, les propositions éblouissantes de Dietzch et les perspectives certaines que l'avenir faisait miroiter devant ses yeux : il irait à Paris d'abord, s'installerait bien : ferait son chemin fatalement, car Dietzch le poussait... Pourquoi ne réussirait-il pas comme tant d'autres, puisqu'il était plus appuyé que personne?... A part le Mathurin, un exalté et un intransigeant, qui raisonnablement pourrait regarder comme une imprudence ce qu'il allait essayer?... Quand son trou serait fait, sa situation bien assise, les questions financières réglées, alors il faudrait que Paule lui amène les enfants et que toute la famille passe l'hiver à Paris... Sa femme verrait comme ses idées changeraient sur bien des choses, et à quel point il faut se garder de juger sans voir ! Peu à peu, elle s'habituerait à la vie intense où l'on ne reste pas un jour sans rencontrer une idée qui féconde la vôtre et l'affine... Et puis, il y avait les théâtres, les musées, les collèges pour les enfants : leur fils était intelligent, pourquoi ne le pousserait-on pas à une situation supérieure?... Pourquoi ne le ferait-on pas monter d'un échelon sur l'échelle sociale?... Ce serait si facile avec l'appui de Dietzch et de Mlle Hammester!... Le vieux Mathurin Routier criait, tempêterait ; mais c'était désormais sa note à perpétuité, ses idées étaient à jamais pétrifiées dans son cerveau, et il ne fallait plus s'en émouvoir ; seulement, au fond, l'orgueil étant sa grande passion, quand son petit-fils reviendrait, un jour de vacances, le voir à la ferme en costume de polytechnicien, ou sous le plumet blanc et rouge du Saint-Cyrien, le vieux n'y résisterait pas, et il aurait de tels battements de coeur que toute sa rancune s'en effondrerait!...

...Elle se souvenait de la mélancolie des cendres mauves s'entassant autour des bûches éteintes ; et aussi qu'elle ne répondait rien..., qu'à ces moments Claude parlait tout seul, et que sa voix sonnait d'une façon étrange dans la chambre pleine de silence.

Mais le temps va bientôt manquer aux réflexions qui évoquent tant de passé déjà disparu ; peu à peu, la route s'éclaire davantage, la voiture sort maintenant des fonds de Rouez pour émerger sur la route de Vouël. Après les bois, c'est la plaine plate et monotone qui commence, et, là-bas, les fumées lourdes de Tergnier salissent le ciel sur une étendue de plusieurs lieues. Claude se hâte, car ce long détour l'a mis en retard ; le pavé de la ville sonne sous les sabots du cheval, qui s'engage entre les longs murs de briques des usines et des ateliers du chemin de fer ; sur le pas des portes apparaissent des gamins, des femmes en cheveux, des ouvriers en bourgeron ; les uns ont un litre sous le bras... ; d'autres fument leur pipe et regardent, goguenards, la voiture campagnarde qui fait éclater sur le pavé la chanson de ses roues de fer... Est-ce dimanche..., est-ce un jour férié?... On ne saurait le dire ; tout le monde est uniformément noir et débraillé. Il faut même prendre des précautions pour conduire, car les murs, bariolés d'affiches, indiquent avec excès qu'on est à l'époque bienheureuse des élections, et les tables des marchands de vin empiètent impunément sur la chaussée qui grouille de monde.

La voiture arrive enfin devant la gare, l'express y stoppait avec trois minutes de retard... Claude n'eut que le temps de faire enregistrer ses bagages et de sauter dans le dernier wagon, après avoir embrassé sa femme d'une telle étreinte qu'il lui en fit mal.

—Adieu, mon bien-aimé Claude... Courage!...

—Au revoir, Paule.

—Encore une fois!...

—Laisse-moi!...

Elle attendit sur le quai, voulant être là si Claude, au détour de la voie, lui jetait un dernier salut..., mais le train, tout encapuchonné de fumée, s'enfonça dans l'horizon noir, sans qu'aucun visage ne se penche..., sans qu'aucune main ne vienne s'agiter à la portière pour donner au travers de l'espace le baiser inquiet de ceux qui s'aiment et que les circonstances séparent...

Paule le suivit très bien par la pensée, son pauvre mari, effondré dans un coin, les coudes aux genoux et la tête dans ses mains, avec ce visage dur qu'il avait quand il agissait contre tout le monde et contre lui-même.

Elle revint toute seule, bercant sa pensée découragée aux cahots de chaque ornière : tout le long des sentiers, les oiseaux chantaient sur les branches ; le soleil échauffait la terre froide où le givre matutinal avait mis une poussière de diamant, et tout dans la nature était clarté et poésie, et chant et transport... Ce serait si simple de faire comme chaque chose ici-bas, de se laisser aller au bonheur de vivre dans le cadre où Dieu nous plaça..., de

s'appuyer avec une invincible confiance sur le bras de Celui qui a dit : "Tous les cheveux de votre tête sont comptés. Regardez les oiseaux du ciel, ils n'ont pas de greniers, et, en vérité, je vous le dis, pas un ne tombe sur la terre sans la permission de votre Père qui est dans les cieux!..." Il suffirait de mettre en pratique la phrase divine du "Pater" : "Donnez-nous aujourd'hui notre pain d'aujourd'hui..." Or, il était aux Poutrelles, ce pain-là... Ils pouvaient tous le manger en regardant du fond de leur sécurité tranquille l'agitation vaine passant à l'horizon dans le galop de fer des express... en laissant croître leurs enfants, non comme des plantes étioilées, fin de leur race, mais comme les arbres durs, au milieu desquels sa voiture s'avancait et qui, même dans cette nudité d'automne, semblaient chanter, avec leurs branches découronnées, la joie de vivre quand même, sous le grand ciel, fût-il glacial!...

...Oui!... mais cela était trop simple, il fallait gagner de l'argent, beaucoup d'argent, pour supprimer aux enfants l'aiguillon providentiel du besoin... pour leur donner à la place, non pas le rude outil du travail, mais la tentation de la vie molle et facile, avec la possibilité d'y succomber ! Et c'est pour obtenir ce redoutable résultat qu'on jetait la poésie tranquille d'un foyer à tous les hasards d'une existence nouvelle, à tous les dangers des mers inconnues!..

A ce moment, l'attention de Paule est éveillée par une forme droite et raide qui s'avance dans la solitude du chemin creux. Elle n'y attache d'abord aucune importance... un paysan quelconque ou un tireur pressé qui a déjà fait son paillis!... Mais peu à peu la silhouette se précise, Paule reconnaît ce pas énergique, ce port de tête, cette manière de lever la canne et de scander sa marche sur la route gelée... Impossible de se tromper, c'est Mathurin Routier qui vient au-devant d'elle ; quelques instants après, Ténébro, le chien-loup qui accompagne toujours le fermier, ayant reconnu Paule, accourt aboyer autour du cheval.

Et pendant le demi-kilomètre qui la sépare de son beau-père, c'est une montée, une confusion d'idées les plus contraires passant en tempête dans la pensée de Paule... Colère contre la dureté de cet homme dont les allures de barre de fer ont révélé Claude, et, sans le raisonner davantage, viennent de le jeter aux intrigues d'un Dietzch!... Reconnaissance pourtant, à cause de l'affection profonde qu'il lui porte, à elle et à ses enfants, dont il reste l'inébranlable appui, tant qu'ils ne désertent pas Fleurines, car alors la famille entière sombrerait dans l'excommunication générale ; et pitié pour tout ce que doit souffrir cet homme rude qui ne parle pas, comprime l'expression de ses sentiments les plus exaspérés, et affecte une insensibilité derrière laquelle on devine la torture d'une âme atteinte dans ses espérances les plus chères...

La distance diminue de plus en plus dans le chemin creux où il s'avance tout droit, tout pâle sous le hâle de son visage ; il a l'air de la statue de la douleur, mais de la douleur debout et qui, si elle doit tomber, cassera tout d'un coup comme cassent les chênes en un jour de cyclone, sans qu'aucun affaissement extérieur n'en prépare la chute, sans qu'aucune larme ne vienne au bord des yeux secs avouer la désespérance du coeur...

—Bonjour, père, fait Paule, en arrêtant le cheval.

—Bonjour... Tu arrives de la gare?...

La parole nette du vieux indique qu'il sait déjà tout et qu'il est inutile de ruser...

—Oui!...

Et la jeune femme ajoute d'une voix qui ne voudrait pas trembler :

—Tout est fini!...

—Tu te trompes : tout commence!...

Elle le regarde, ne comprenant pas bien.

—Je te dis que tout commence!...

Puis il monte à côté de sa bru :

—Je te dis que tout commence, répète-t-il pour la troisième fois, ne se contenant pas encore autant qu'il le voudrait... Ah ! Je le vois là-bas, lui,

pauvre imbécile, grand niais, dindon de rapport, au milieu de leurs roueries!... Je le vois ballotté à hue et à dia dans leurs combinaisons!... Si Dietzch a tant voulu l'avoir, c'est qu'il espère en tirer un immense profit ; car enfin, des hommes intelligents, on en trouve partout, à Paris autant qu'ailleurs ; aussi, pour moi, ce n'est pas à cause de sa prétendue intelligence que Dietzch a voulu mon fils : il voit plus loin et plus profond, et il compte s'en servir pour des choses... Oui... Je ne comprends!... Il le payera cher, l'argent qu'il espère gagner là-bas!...

—Pour du bonheur, je ne pense pas qu'il en trouve beaucoup...

—Du bonheur?... Il y a beau temps, ma fille, que nous n'en sommes plus là... Mais rappelle-toi ceci, Paule : ne me parle plus jamais de lui, jamais, tu entends?... Je veux ignorer tout de son existence ! Je me connais, je souffrirais plus encore de sa prospérité que de son écrasement... L'enfant prodigue ne serait pas revenu au foyer s'il n'avait pas été brisé, broyé ; et, malgré tout, au fond même de la misère que je lui souhaite, vit une espérance — la seule — sur laquelle je n'ose même plus compter... Qui dira ce que j'ai souffert, ces derniers jours!... Oh ! le misérable!...

Et le vieux donnait des coups de canne furieux dans le fond de la voiture :

—...Il représentait l'avenir pour moi!... Il gagnait moins que chez les Hammester?... Bêtise suprême!... Mais il semait pour plus tard, et demain il était tout aux Poutrelles... Je mets en comparaison la somme d'argent qu'il prétend gagner chez son Dietzch, et la douleur qu'il cause ici... et je compare... Oh ! l'apostat!...

—Ne dites pas cela!...

—Je le pense!...

—C'est mon mari!...

—Et à moi... c'est mon fils ! C'était mon fils!...

Mathurin se redresse alors, terrible dans sa maigreur.

—C'était mon fils... mon unique enfant!... Et si, à Paris, les vieux ne comptent plus, ici je prétends compter encore ! Il a marché sur moi, il a piétiné mon coeur, il m'a résisté en face au nom de sa liberté... Moi, je veux l'ignorer à jamais au nom de la mienne!... Depuis ce matin, je n'ai plus d'enfant!...

—Et les miens ! s'écrie Paule dans un sanglot.

—Oh ! les tiens... pas encore... Ne nous pressons pas ! Je ne les aime qu'en tremblant : songe... s'ils ressemblaient à leur père!...

—Il a du bon, leur père!...

—Il a tant de mauvais !

—Et s'ils tenaient de vous?...

—Alors je verrai... je ne dis pas...

—Et que deviendraient les Poutrelles?...

—Oh ! les Poutrelles, ma fille, ne t'en préoccupe pas!... J'éprouverai les mains qui recevront mon rude héritage, lequel ne sera démembré jamais!... jamais!!! Et si, autour de moi personne n'est digne de continuer ma tâche, alors je léguerais mes biens dans leur intégrité pour en faire un orphelinat agricole, où l'on élèvera les enfants dans l'amour de la terre et dans la haine des transfuges!

A ce moment, la voiture arrive au carrefour du vieux moulin où s'ouvre la route de Fleurines ; au travers des coupes on aperçoit de là se profiler les lignes sévères du château de Saint-Agilbert...

—Tu vois ce château, dit Mathurin en étendant sa canne ; avant dix ans, aucun ancien n'aura le coeur de le regarder tellement ce sera triste.

—Pourquoi?... demande Paule.

—Parce que la baronne est aussi malheureuse que moi ; seulement elle est riche ; moi je suis presque pauvre, et Dieu a dit : "Bienheureux les pauvres!..." Elle finit, moi je commence... elle est le passé... et moi je suis l'avenir ! Oui, je suis plus solide qu'elle, la vieille douairière, car j'ai le courage des amputations ; et si le comte Bruno fait sembler le château, le fils de Routier n'atteindra pas les Poutrelles, car, d'avance, je l'ai jeté par-dessus bord!... Les Poutrelles tiendront malgré toutes les lâchetés et les désertions ; elles tiendront, j'en réponds ! Dussé-je faire sauter les clous de mon cercueil et revenir défendre ma terre, moi-même, contre mon sang et contre tous les miens !

VI

Pendant que la carriole du cottage ramène Paule et Mathurin aux Poutrelles, Claude, bien tristement, continue son voyage vers Paris.

S'il avait été moins affaibli dans la déroutée de ses pensées, le jeune homme eût pu voir, du coin de son wagon de troisième classe, à la gare du Val d'Api, l'automobile blanc et or du château, qui venait d'amener le comte de Saint-Agilbert, et semblait, au travers des barrières, le regarder avec ses grosses lanternes bêtes, semblables aux yeux de quelque fantastique coléoptère, se demandant la raison de cette fugue matinale, son patron étant plutôt du soir. L'attitude du comte est nerveuse ; il va, vient sur le quai, marche au-devant du train, s'empresse d'y monter avant l'arrêt complet, car il redoute par-dessus tout une rencontre avec des connaissances indiscretes ou potinières, qui ne voudraient pas aller jusqu'à Paris sans savoir quelque chose... et si c'est vrai, tout ce que l'on raconte à Fleurines.

(A suivre)

Château Frontenac

“Two Step” (Marche caractéristique)



Tempo di marcia

Par GEO. ARNOLD

ff

p *f*

mf

mf *ff* *ff* *pp*

ff *pp* *ff*

brillante *I* *II* *p*

Musical notation system 1: Treble and bass staves with notes, rests, and dynamic markings *mf.* and *P.*

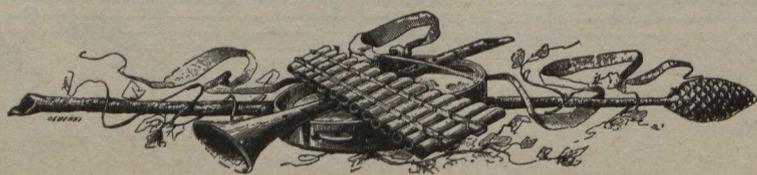
Musical notation system 2: Treble and bass staves with notes, rests, and dynamic markings *mf.*, *sf.*, and *mf.*. The word *Trio* is written above the staff.

Musical notation system 3: Treble and bass staves with notes, rests, and dynamic marking *mf.*

Musical notation system 4: Treble and bass staves with notes, rests, and dynamic marking *pp.*

Musical notation system 5: Treble and bass staves with notes, rests, and dynamic marking *gave* above the staff.

Musical notation system 6: Treble and bass staves with notes, rests, and dynamic marking *ff.*. The letters *D.C.* are written at the bottom right.



Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

—On vous a raconté la prise du "Sirius", mon père ?

—Oui, répondit le consul. Le canon des pirates a tonné longtemps pour célébrer cette victoire, et j'ai vu dépêcher ce noble navire...

—Il était de Saint-Malo, comme moi, et j'étais mousse à bord. Lui avait eu son berceau à Solidor, et de là il s'était élancé dans la mer; moi, on m'avait ramené dans les roches, et de l'hospice j'allai sur le "Sirius", dont M. de la Barbinais était capitaine, et Galauban contremaître. Deux fiers hommes! Oh! nous n'avons pas commencé par être battus! D'abord, nous fîmes flamber un bâtiment pirate, deux fois plus grand que le "Sirius", et la cale renfermait des Maures et des Turcs à en couler, sans compter les chrétiens obligés de manoeuvrer sur les navires mahométans et qui embrassaient nos genoux en nous appelant leurs libérateurs... C'était beau, allez, mon père! Chacun avait rempli son devoir. Le capitaine était content; moi, je venais de passer matelot pour ma blessure... Tenez, mon front saigne encore...

—Noble enfant!

—Nous étions heureux, fallait voir! Hors les infidèles de la cale, la victoire ne rapportait pas d'argent, puisque le grand brûlot s'était affalé dans la mer; mais de la gloire, c'est autre chose, et le Breton en vit!

—Tous les Français, mon enfant.

—Les Français, une fois, je ne dis pas! Les Bretons, deux! Dame, ça se comprend. Le bon Dieu les crée, Français d'abord, Bretons ensuite. De plus fort en plus fort, quoi! Nous étions trop fiers, paraît-il. Le lendemain, on avait à peine eu le temps de laver le pont, de remplacer les manoeuvres brisées, que la vigie signale non pas un navire turc, mais une flotte... Un vol de vautours accourant sur notre frégate. Le capitaine fit le signe de la croix. Nous comprîmes tous que ça allait chauffer. On reprit les piques et les haches, les canonniers préparèrent leurs mèches; mes camarades de l'hospice et moi, nous montâmes le reste des grenades... Et toujours les vaisseaux turcs s'approchaient...

Pauvre capitaine! il ne parlait plus de vaincre, mais de mourir...

Un document écrit sur parchemin fut placé dans une bouteille et lancé à la mer... Le testament du "Sirius" et de son équipage...

Et puis, un moment vint où le canon tonna... Une tempête de fer éclata, mon père. Le combat dura deux heures, et les Turcs nous écrasaient du poids de dix navires... Le capitaine se défendait en héros; deux fois je coupai les jarrets des Maures prêts à lui fendre la tête, mais l'heure de la défaite se trouvait seulement reculée! Il songeait à mourir en grand, et tandis que j'essayais encore de le défendre: — Descends à la Sainte-Barbe, me dit-il, et mets le feu aux poudres! — Bon, que je dis. Je cours, je prépare la mèche, je me jette à genoux, et je récite ma dernière prière... En haut, Yvonnet accompagne la bataille de son fifre... On fait ce qu'on peut pour prouver qu'on n'a pas peur... Je venais de mettre le feu à la mèche, quand un groupe de Turcs fond sur moi, éteint la mèche, m'entrave et me laisse dans la Sainte-Barbe, impuissant, ivre de douleur et de rage... Les prisonniers que nous avions faits la veille, ayant réussi à rompre leurs liens, accouraient afin d'empêcher un acte de désespoir, quand ils me trouvèrent en train de faire sauter le "Sirius", et ceux qui nous approchaient de trop près.

Le Père Vacher attira Servan contre sa poitrine:

—Dieu te bénira, cher petit Breton!

—Je l'espère bien! mais j'ai oublié le plus beau. Au moment où le capitaine venait de me donner ordre de mettre le feu aux poudres, j'avise le pavillon français flottant à notre mâât. Bon! me dis-je, celui-là doit reposer sur une poitrine de Breton, je le prends pour moi! Je grimpe, je l'enlève, je redescends, je le cache dans ma poitrine; vous savez ce qui arriva après... J'entendis sans la voir la fin du combat. On fit passer les survivants du "Sirius" à bord du navire capturé chargé de le remorquer. On m'emporta de la Sainte-Barbe, brisé, à demi-mort, et je rampai sur le pont au milieu de mes camarades. Le capitaine paraissait près d'expirer; Galauban portait vingt blessures; tout le monde saignait, aux mains, au visage, sauf Mériadec et Hervé, les mousses. Nous nous embrassâmes en

pleurant... Le chirurgien pansa tout le monde... Quand nous aperçûmes Alger, nous pleurâmes tous! C'était l'esclavage. Les uns parlaient de mourir, le capitaine la Barbinais leur reprocha de manquer de courage; les autres voulaient tenter de se venger; il leur recommanda à tous la patience.

On nous avait redescendus dans la cale, afin que le débarquement s'opérât avec plus d'ordre. Il y eut cependant une minute durant laquelle on nous surveilla moins. J'avais les mains entravées avec des cordes, je les broyai à l'aide de mes dents; détachant ensuite les liens de mes jambes, je me trouvais libre... Alors, sans rien dire, dans la crainte qu'un cri donnât l'alarme, qu'un geste surprit la sentinelle, je montai jusqu'au hublot, puis, me laissant couler le long du navire, pressé entre les quilles de deux vaisseaux, je nageai et je me trouvais libre! libre!

Par exemple, dès que je fus en sûreté, je m'évanouis... Hier, j'ai recouvré la force et la raison, et, quittant les bords de la mer, je suis entré dans la ville. Galauban parlait souvent du Consulat, et je savais qu'ici je serais sauvé!

Servan déroula la ceinture remplaçant une veste absente, une seconde ceinture fixant autour de ses reins la bande d'étoffe représentant sa fantaisiste culotte, puis il tira de sa poitrine le drapeau du "Sirius".

—Mon père, dit-il, je le rends à la France.

—Ah! Pitchoun! s'écria le Marseillais, tu n'aurais pas mieux fait si tu étais né à la Cannebière!...

Le père Vacher prit le pavillon et le porta à ses lèvres :

—Ceux qui se battirent sous ses plis le reverront, dit-il, j'en ai la ferme espérance.

—Qu'allez-vous faire de ce brave petit, mon père? demanda Croustillac... S'il le veut, je l'adopte. Je suis sans enfant, et j'aime les braves, moi! On me connaît sur la place de Marseille, Croustillac, négociant en soieries du Levant, té!

—Merci, monsieur, répondit Servan.

—Tu acceptes?

—Que ferais-je avec vous?

—Tu ferais fortune.

—Ce n'est pas assez pour moi, il faut que je venge mon capitaine, Galauban et les camarades.

—Il a raison, le pitchoun! Venge-les d'abord! Tu seras mon enfant adoptif ensuite. Pour le moment, je puis au moins te rendre le service d'abord de te cacher à Alger pendant que j'écoulerai mes marchandises et que je chargerai ma nouvelle cargaison...

—Oh! cela, je l'accepte.

—Ensuite, tu feras avec moi le voyage jusqu'à Marseille... Je te donnerai assez d'argent pour gagner Saint-Malo, et tu te rembarqueras sur un bâtiment corsaire.

—Vous êtes un brave homme! s'écria Servan.

—L'emmènerai-je aujourd'hui? demanda Croustillac au consul.

—Non, répondit le Père Vacher, attendons les événements. Chez moi, il ne court aucun risque; une indiscretion serait un danger à votre bord; ma situation me permet d'apprendre jour par jour, heure par heure, ce qui adviendra des marins du "Sirius" il trouvera consolant de le savoir; bien plus, peut-être, me sera-t-il possible, avant son embarquement à votre bord, de lui fournir l'occasion d'échanger quelques mots avec ses anciens compagnons.

—Vous avez raison, mon Père, répondit Croustillac. Mon chargement prendra trois semaines. Débarbouillez le Pitchoun, changez sa tête si vous le pouvez, car ces satanés Turcs sont plus malins qu'ils n'en ont l'air, et quand je serai prêt à lever l'ancre, je vous prévenirai.

—C'est entendu, répondit le Père Vacher.

Le marchand de soieries quitta le Consulat, en y laissant son protégé.

X

LES FAIBLES

A partir de ce moment, le mousse n'eut pas de plus vif désir que celui de revoir, fût-ce une minute, ses anciens compagnons. Reposé de ses fatigues, vêtu comme les petits Algériens, il sortait le plus souvent dans la ville en compagnie d'un vieillard, More d'origine, qui s'était fait tardivement chrétien, et témoignait une admirable charité à l'égard des captifs. On le voyait fréquemment sur le port,

guettant l'arrivée des navires, à l'affût des nouvelles, sollicitant pour les infortunés une dime sur les bénéfices des capitaines. Tous les Européens connaissaient Azil, et lui témoignaient leur sympathie. Mis au courant des aventures de Servan, Azil s'occupait d'abord de le rendre méconnaissable, grâce à une mixture savante qui changea le ton de sa peau, et à l'aide d'un coiffeur qui lui rasa les cheveux suivant la mode du pays. En trois jours, Servan apprit quelques mots turcs, et suivit Azil sur le port. Il s'agissait de connaître la date de la seconde vente des matelots et des officiers du "Sirius", vente qui, cette fois, resterait définitive.

Lorsque le More la connut, en dépit des dangers que pouvait courir le mousse, il lui jura qu'il y assisterait.

Cette fois l'angoisse des malheureux était grande. Ils avaient appris les règlements et le mécanisme de ces marchés d'esclaves, et, si résignés qu'ils fussent à leur sort, l'inconnu en face duquel ils se trouvaient les pénétrait d'une secrète terreur.

Vernon se demandait si le vieux médecin turc se déciderait à l'acheter; Poigne-d'Acier se souvenait de la brutalité avec laquelle un reis de fuste turque lui avait palpé les bras et ouvert la mâchoire.

—Je ne pourrai jamais me dispenser de casser la tête à ce gredin-là! pensait-il.

Tous roulaient dans leur esprit des pensées aussi sombres. Ils en étaient venus à ne plus oser échanger leurs idées. Que pouvaient-ils se confier? de mutuelles angoisses. Même les plus énergiques faiblissaient dans l'attente du malheur prochain. Aussi, regardèrent-ils comme un soulagement la vente qui devait avoir lieu dans deux jours.

La volonté de n'avoir point à rougir devant leurs ennemis leur rendit des forces. Comme pour les premières enchères, on les baigna, on leur distribua des vêtements convenables; on leur servit un repas copieux; puis on les rangea dans une cour intérieure du palais de Baba-Hassen.

Les acquéreurs s'y étaient rendus à l'avance. Parmi eux, Vernon reconnut le vieux savant turc; Poigne-d'Acier, le reis dont il se jurait de briser la tête s'il s'avisait de ne point lui parler avec une douceur suffisante. Les autres prisonniers ne se souvenaient pas de ceux qui s'étaient posés en acquéreurs futurs, et dont les offres se trouvaient inscrites sur le carnet de l'"Inventeur".

Celui-ci était un homme dans la force de l'âge, rénégal grec, faisant trafic d'hommes, de femmes et d'enfants, haïssant d'autant plus les chrétiens que leur vue lui rappelait son apostasie. Il avait pris pour femme une belle créature d'origine slave, dont il avait fait un martyr sans parvenir à la faire renoncer à sa foi.

Dans ces marchés de chrétiens il apportait une adresse extrême, s'entendant merveilleusement à faire valoir la force et la beauté des sujets, à pousser les enchères; or, le Pacha, ayant intérêt à ce qu'elles atteignent un chiffre élevé, tenait Hafiz en grande estime, lui confiait souvent des missions délicates, et le chargeait d'acquérir pour son propre compte des enfants chrétiens destinés à augmenter le nombre de ses pages.

Les yeux d'Hafiz avaient déjà remarqué les mousses du "Sirius". Hervé et Mériadec, élevés à l'ombre des grandes murailles de l'hospice, gardaient une pâleur rendant plus douce l'expression de leur visage. Le peu de durée du voyage de Saint-Malo à Alger n'avait point déformé leurs mains délicates. Serrés l'un contre l'autre, effarés comme des oiseaux que la main du chasseur vient d'arracher à leur nid, ils se mirent à trembler sous le regard d'Hafiz.

Mais en même temps, tous deux reçurent à la fois une commotion au coeur.

Un regard intelligent, sympathique sous les larmes dont se mouillaient les paupières, les embrassa d'une façon soudaine.

Ces yeux noirs, ils les connaissaient. Où et quand les avaient-ils vus?

Ce petit garçon aux cheveux rasés, au teint brun, portant un élégant costume turc, leur était nécessairement inconnu, et cependant, cependant...

Du reste, après avoir éveillé leur attention et leur curiosité, le jeune compagnon d'Azil entraîna le More du côté des enfants.

Il se glissa près d'eux, paraissant les examiner avec la curiosité d'un acheteur. Puis, lorsqu'il se trouva tout près:

—Ne bougez pas, ne me regardez pas, dit-il, je suis Servan... Dieu m'a sauvé, et j'essaierai de vous

venir en aide... Je repars pour Saint-Malo, où je raconterai votre histoire...

Ni Hervé ni Mériadec ne s'étaient trompés: c'était bien Servan, l'élève, le favori de Galauban. Dans le groupe des matelots du "Sirius", c'était surtout ce dernier qui voulait retrouver Servan. Ne pouvant demander ce qu'il était devenu, il pria le More de s'en informer, et celui-ci, s'adressant à Hafiz :

—Je croyais, lui dit-il, qu'il se trouvait un plus grand nombre de prisonniers à bord du "Sirius".

—Le Pacha a prélevé sa part, suivant la loi.

—Et il a choisi...?

—Le capitaine du navire capturé, puis un matelot.

—Ne vendra-t-il point ce capitaine? Il pourrait rendre, en raison de sa bravoure et de ses connaissances, de grands services à la marine turque.

—Le Pacha a déjà refusé des offres à ce sujet. Le capitaine du "Sirius" était, suivant la pensée de Baba-Hassen, un envoyé du sultan de France, bien plus que le maître d'une frégate destinée à protéger des vaisseaux marchands. Il le gardera au milieu des cinq ou six cents prisonniers dont il remplit les cachots du palais.

La main de Servan frémît dans celle du More.

—Et le matelot? reprit celui-ci.

—Sa place est marquée sur une galère.

Hafiz s'éloigna. Azil se rapprocha de Vernon.

—Espérez! lui dit-il, nous enverrons Servan à Saint-Malo.

Le Français ne parut pas avoir entendu, son regard seul répliqua au More.

La foule grossissait de plus en plus; les amateurs se rapprochaient des prisonniers; enfin, Hafiz déclara le marché ouvert, et se mit à promener autour de la cour le docteur Vernon, dont il recommença l'éloge, puis il indiqua le prix de la dernière veste du "Balistan".

Lentement, de nouvelles sommes furent offertes; le médecin turc se taisait, dans la crainte de laisser deviner son désir; Vernon évitait avec soin de tourner la tête de son côté; cependant, le seul adoucissement qu'il pût recevoir dans sa misère, c'était d'être acné par lui. Brusquement, des compétitions se manifestèrent au moment où nul ne le pouvait prévoir. Les enchères montèrent, le vieillard hésita; cette fois Vernon, oubliant sa résolution, lui jeta un regard désespéré, et, d'une voix haletante, le docteur turc hasarda un dernier chiffre.

Arrache! Arrache! répéta Hafiz en continuant de promener le prisonnier autour de la cour; mais on trouva sans doute que le prix qu'il atteignait se trouvait plus que suffisant, car le malheureux fut adjugé au vieillard.

—C'est la ruine! murmura l'acquéreur en comptant les piastres.

—Vous achetez plus qu'un esclave, un ami, répliqua Vernon.

—Partons, dit le vieillard.

—Restons encore, je vous en supplie, jusqu'à ce que j'apprenne en quelles mains tombent mes compagnons.

Ce fut le tour de Jean-la-Grenade. Un capitaine de navire l'acheta.

Poigne-d'Acier, ne pouvant échapper à son sort, devint la propriété du réis qui l'avait à l'avance traité avec une brutalité belluaire.

—C'est fini! murmura Poigne-d'Acier, je suis destiné à devenir un assassin.

Les adjudications suivantes furent peu disputées, mais quand arriva le tour de Mériadec et d'Hervé, les compétitions s'éveillaient. Ils étaient d'un âge où l'âme malléable se plie sous la volonté du maître. Beaux de visage, d'aspect triste, mais doux et bon, ils pouvaient devenir de précieux sujets. C'était surtout parmi ces adolescents que se recrutaient les Pages, dont un grand nombre, après avoir joui de toutes les prérogatives du favoritisme, finissaient par prendre place au Divan. Hafiz, au moment où il les saisit tous deux par la main, afin de les faire passer devant les chalands, adressa un signe à un vieux Turc vêtu d'un caftan usé, puis la vente commença.

—Azil! Azil! murmura Servan, achetez-les! Nous avons grandi ensemble. Ils seront si malheureux! Songez donc, ces mécréants les feront mourir sous le bâton!

—Il ne servirait de rien de tenter de les disputer à celui qui pousse l'enchère, mon enfant, il agit pour le compte de Baba-Hassen.

—Sont-ils donc perdus?

—Prie beaucoup pour eux, mon enfant.

Quand ils frôlèrent les vêtements de leur camarade, les orphelins lui jetèrent un regard empreint de désespoir. Servan porta ses poings à sa bouche pour étouffer ses sanglots.

Une demi-heure plus tard, la vente se trouvait terminée.

Le More avait pris soin d'inscrire le nom de ceux qui venaient de se rendre acquéreurs des matelots

du "Sirius". Ce qu'à ce moment il était impuissant à faire, il espérait bien le réaliser plus tard.

Le médecin turc s'éloigna, suivi de Vernon, qui trouva le moyen de serrer les mains de ses anciens compagnons de bord.

—Nous nous vengerons! murmurèrent-ils tous.

Les groupes se divisèrent, chacun des esclaves suivant un homme ayant sur lui droit de vie et de mort.

Tandis que Servan s'en allait avec Azil, Hafiz, prenant la main des orphelins, leur fit quitter la cour où la vente venait d'avoir lieu, et les conduisit dans une petite salle en forme de rotonde. Garnie de faïences de couleurs claires dans toute sa hauteur, meublée de divans bas, égayée par des corbeilles remplies de fleurs, et des cages en treillis d'or dans lesquelles s'ébattaient des oiseaux aux plumages chatoyants, elle parut aux deux enfants une pièce féerique. Sur des guéridons de nacre ils trouvèrent des sorbets, des confitures de feuilles de roses, des pâtisseries. On leur donna des jouets, puis on les laissa seuls.

La surprise de Hervé et de Mériadec ne put se décrire.

—Si c'est cela qu'on appelle être esclave! s'écria Mériadec, nous sommes bien mieux ici qu'à bord du "Sirius".

—Je me défie, répondit Hervé.

—Cependant, le vieux Turc a l'air bon et a la voix très douce.

—Trop douce. Le chirurgien nous l'a dit, on nous tendra des pièges.

—En attendant, dormons sur ces lits de soie, nous goûterons plus tard ces friandises.

—As-tu donc faim, toi?

—Pas beaucoup.

—Moi, je revois toujours la figure triste d'Yvonne, qu'on a vendu à un marchand habillé de noir, un Juif, paraît-il; puis la colère qui éclatait sur le visage de Poigne-d'Acier. Si le réis compte sur un bon service à bord de sa fuste, il pourra bien compter deux fois. Avant un mois, Poigne-d'Acier aura trouvé moyen de s'évader.

—Servan a une fière chance.

—Si nous avions eu comme lui le courage de passer par les hublots, nous serions libres! Mais tu as entendu ses promesses, il racontera notre histoire à Saint-Malo, on y quêtera pour notre rachat, et nous reverrons l'hôpital, que jamais nous n'aurions dû quitter.

—Bah! répartit Hervé, les enfants sans famille ne sont pas libres de choisir un métier. Tout le monde est libre à Saint-Malo... L'Etat nous aurait pris, c'est la loi.

Ils s'endormirent sur les moelleuses fourrures, et à leur réveil ils virent dans un coin un jeune noir entouré d'instruments de musique. Il leur donna une première leçon entremêlée de jeux. Plus tard, on vint leur essayer des habits magnifiques. On les mena au bain; ils eurent le loisir de se promener dans les jardins, et rentrèrent dans la rotonde de faïence bleue, lassés des plaisirs de cette journée.

Pendant deux semaines, ils attendirent, inquiets, au milieu de cette vie trop facile ce qu'on allait exiger d'eux; on les obligea seulement à prendre des leçons de turc, pour lequel tous deux montrèrent des dispositions qui leur valurent de grands éloges.

Avec la mobilité de l'enfance, Mériadec s'abandonnait à cette existence, tandis que Hervé devenait de jour en jour plus sombre. Son camarade remarquait qu'il hésitait souvent à boire les liqueurs qu'on lui servait, qu'il s'effrayait d'un bruit inoffensif.

—Mais qu'as-tu? lui demandait Mériadec.

—J'ai peur.

—De quoi?

—De tout. Est-il naturel qu'on nous ait achetés un prix élevé pour nous garder dans ce palais, occupés à apprendre la langue turque, la musique, à déguster des sorbets et à manger des confitures de feuilles de roses? Cela ne se peut pas, vois-tu, cela ne se peut pas.

—Si tu questionnais Hafiz?

—C'est de lui que nous dépendons, il viendra toujours trop tôt.

Trois semaines après l'entrée des enfants au palais de Baba-Hassen, le renégat revint cependant dans la salle de faïence bleue. Un drogman le suivait, chargé de traduire tour à tour et ses questions et les réponses des enfants.

Hafiz paraissait plus doux, plus caressant que jamais. Il commença par s'informer si les orphelins se trouvaient heureux au palais. Il leur vanta la magnanimité d'un maître tel que Baba-Hassen, fit valoir de quel avantage il serait pour eux d'être bientôt comptés au nombre de ses pages, énuméra les bienfaits dont le maître comblait ses serviteurs fidèles, et termina en leur demandant s'ils souhaitaient entrer à son service.

Hervé répartit le premier :

—Si j'étais libre, je préférerais retourner à Saint-Malo...

—Et toi? demanda Hafiz à Mériadec.

L'enfant hésita :

—Là-bas le travail était dur, fit-il; ici nous jouons toute la journée, nous portons des habillements de soie, on nous traite en petits seigneurs... Je consens à rester à Alger, moi.

—Un Breton! s'écria Hervé avec indignation.

—Je ne suis point aussi robuste que toi! Souvent il m'est arrivé de trouver qu'il est dur de grimper dans les manoeuvres, de tirer sur les cordages goudronnés qui nous arrachaient la peau des mains, de ronger du biscuit sur lequel se brisaient nos dents, de dormir en double dans un hamac, ballotté par le roulis, de se sentir réveillé par les craquements de la membrure du navire. Je sais bien que tous les matelots ont commencé comme nous... On s'y fait peut-être... Mais j'aurais mieux aimé entrer dans les chantiers de Solidor, fendre, équarrir du bois, regarder la mer, et vivre paisiblement, que d'affronter les périls d'une traversée... Vois quel a été notre début: des batailles, du sang, l'esclavage...

—Oh! la bataille! répliqua Hervé. C'était beau!

—Et la prison, le marché aux esclaves... Ma foi, jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre.

—C'est possible, mais pourtant je me défie. Ce qui se passe n'est pas naturel, vois-tu. Je me souviens des histoires racontées au gaillard d'avant. Les Turcs haïssent les chrétiens. Le Pacha tient plus de six cents prisonniers dans des basses fossés. On les condamne à recevoir des coups de bâton sous la plante des pieds à propos de rien... J'ai un conseil à te donner, vois-tu, c'est de te persuader que cela ne durera point. C'est trop pareil à un conte de fées.

Cependant, leur situation devint encore moins triste; ou plutôt, il leur fut envoyé un puissant moyen de distraction. Un adolescent d'environ quinze ans entra dans la salle où ils étaient enfermés. Il était d'une grande beauté, et vêtu avec une magnificence relevant encore sa belle mine. Néanmoins, au fond de ses yeux on pouvait lire une tristesse persistante, quelque chose comme l'ombre lointaine d'un regret amer. Les exilés ont cette expression de douleur sans bornes. Cependant, la vue des deux mousses parut l'arracher à une préoccupation douloureuse, ou plutôt lui rappeler un ordre reçu, une leçon apprise.

Après avoir joué durant quelques instants avec les deux mousses du "Sirius", Mirza raconta ses aventures personnelles. Lui aussi avait vu le jour en France; le hasard d'une bataille le rendit esclave; épouvanté à l'idée de rudes travaux à accomplir, de brutalités à redouter, il préféra entrer dans les Pages du Pacha. A partir de ce moment, les mets délicats, les costumes magnifiques lui furent prodigués. Il était heureux, très heureux!

Pourtant, il baissa la tête en l'affirmant.

Puis, reprenant avec une rapidité nouvelle, comme s'il voulait se débarrasser d'une corvée honteuse, il engagea les deux enfants à suivre son exemple.

—Vous serez comme moi, dit Mirza; au bout de quelques semaines de soins, de bains parfumés, vous verrez disparaître les callosités de vos mains, vous prendrez goût aux riches costumes. Tout d'abord vous inspirerez un intérêt véritable à Baba-Hassen, il vous fera instruire; sa faveur est le signal de toutes les grâces. Il prend ses vizirs parmi ses pages, et il en fait les premiers après lui... Il vous demandera seulement de prendre le turban...

—Ma foi, répondit Mériadec, je vous assure qu'il m'est à peu près égal de mettre sur ma tête cette machine roulée, qui cache les cheveux; dans tous les cas, ce n'est pas bien difficile... Voyez, nous avons déjà des pantalons bouffants, des souliers qu'on appelle ici babouches. J'accepte la coiffure, moi...

—Sans doute, ajouta Mirza, mais l'expression "prendre le turban" ne signifie pas seulement rouler une écharpe de soie ou de mousseline sur sa tête... Cela veut dire aussi qu'on invoque Allah!

—Qui ça, Allah?

—Dieu! répondit Mirza.

—Dieu en turc, alors? demanda le mousse. Je veux bien encore. Puisqu'on me fait apprendre le turc, il faudra bien que je récite mon "Pater" dans cette langue... Allah signifie Dieu... Et Notre-Dame s'appelle...?

—Miriam! répondit Mirza.

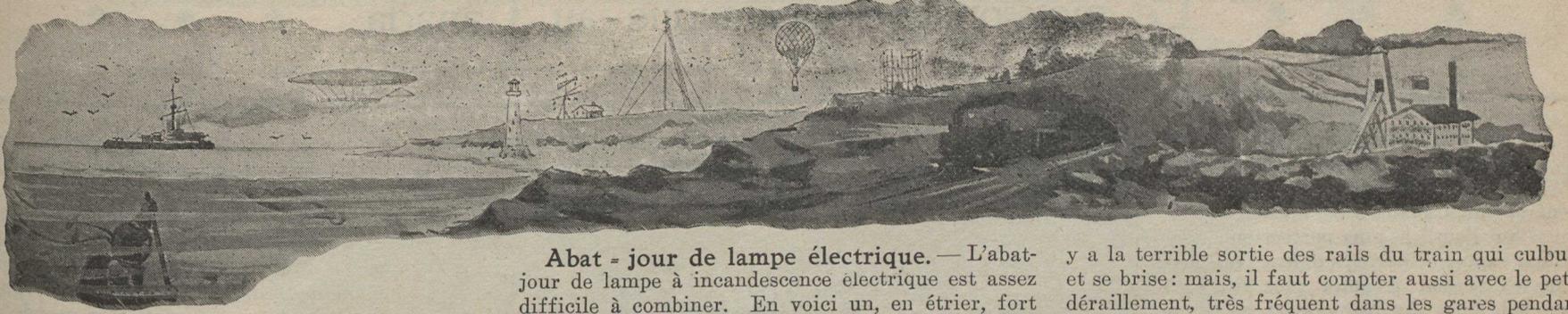
—"Ave" Miriam... ça ne sonne pas aussi bien, mais puisque vous affirmez que c'est la même chose...

L'adolescent hésita, ses regards troublés fixèrent les yeux innocents et naïfs des deux petits Bretons, avec un sentiment de crainte et de pitié.

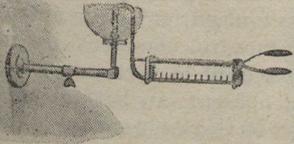
—Je ne suis point ici pour vous tromper, dit-il, mais pour vous éclairer, vous conseiller, sonder vos intentions, vous apprendre ce qu'on exige de vous, sous peine...

(A suivre)

Notes scientifiques



Petit appareil pour chauffer les fers à friser. — Voici, en vérité, une amusante petite combinaison : Dans les loges d'artistes, dans les coulisses des salles de spectacle ou de concert, improvisées, les dames ont toujours le vif désir de faire chauffer les fers à friser qui servent à adorer leur chevelure. On n'a pas toujours à sa disposition le petit réchaud à alcool nécessaire. Mais on a un bec de gaz avec son globe.



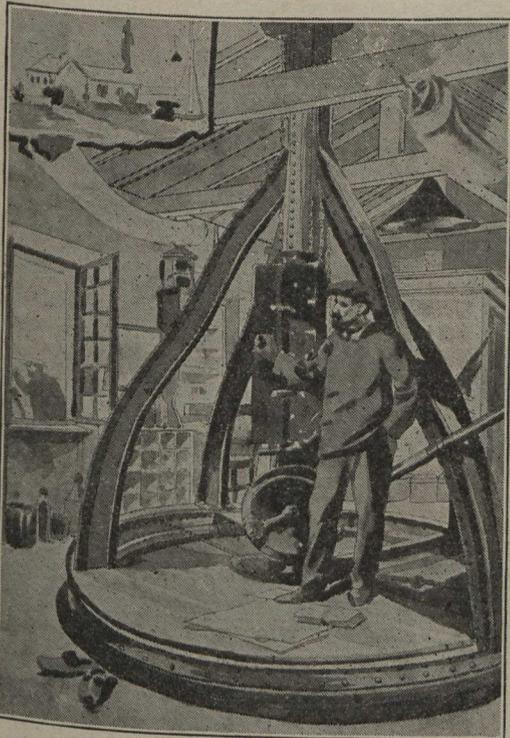
Comment utiliser cela pour les besoins de la gracieuse cause ?

Très simplement, dit un inventeur américain, lorsque l'on a, dans ces accessoires, le petit appareil que montre notre dessin.

Il se compose d'un tube recourbé, en forme de Z, qui chevauche le globe et vient s'adapter sur le bec par un raccord en caoutchouc. La branche horizontale du tube, percée de trous, sert de brûleur, et elle chauffe le fer inséré entre les deux plaques d'un étrier. Une particularité intéressante, c'est que la flamme du gaz chauffe directement, non pas le fer lui-même qu'elle pourrait couvrir de fine suie, mais un tube métallique à l'intérieur duquel on introduit le fer replié.

On dit que "désappointer" et "défriser" sont des synonymes : à ce titre, l'invention dont nous parlons ne défrisera certainement pas les dames qui en feront usage, et elle n'a rien, non plus, de désappointant.

Les communications télégraphiques en mer. — Grâce aux sémaphores, auxquels la télégraphie sans fil ne supplée encore que sur de rares points, un navire passant en vue des côtes d'un pays



civilisé se trouve en communication avec le reste du monde. Un sémaphore se compose d'un abri, maison ou tour, muni d'un ou de plusieurs mâts de signaux et relié au réseau télégraphique national. Un de ces mâts est affecté aux signaux météorologiques annonçant, au moyen de triangles et de carres de toile noire, le temps prédit par les observatoires. Les autres mâts servent à échanger les conversations des marins de tous les pays par les signaux du "code international" transmis par des pavillons, ou, si le vent souffle, par des bras articulés analogues à ceux de l'ancien télégraphe Chappe.

Ces bras sont manoeuvrés, de l'intérieur, par les manivelles d'un appareil porté sur une plaque tournante qui permet de toujours orienter les signaux face à l'interlocuteur.

Abat-jour de lampe électrique. — L'abat-jour de lampe à incandescence électrique est assez difficile à combiner. En voici un, en étrier, fort simple, récemment combiné par un chercheur.

Il se compose d'une petite pièce de bois, fendue, que deux vis appliquent à la façon d'une pince sur le cordon souple qui amène le courant électrique à l'ampoule et d'une virole dans laquelle peut tourner la monture de la lampe et de la coquille abat-jour qui la recouvre partiellement. Une petite bielle réunit la pince en bois à la virole; elle est articulée à chacune d'elles. De la sorte, comme l'indique notre dessin, la lampe et son abat-jour peuvent tourner dans deux plans différents, celui de la virole et celui de la bielle: on est donc maître de l'orientation lumineuse.

Certes, il y a, dans tous les cas, une déperdition lumineuse assez importante; mais ce défaut est inhérent à tous les systèmes d'abat-jour. Il convient surtout, dans notre prodigalité d'éclairage actuelle, que la personne courbée sur la besogne puisse s'éclairer de façon à réaliser l'éclairage le plus agréable et à ménager, le mieux possible, ses yeux.



Le support que nous venons de décrire est une solution pratique de ce petit problème.

Wagon américain transportant 50 tonnes de houille. — Nous avons parlé dans une de nos récentes causeries, des installations magistrales qui ont été faites aux Etats-Unis pour l'embarquement de la houille à destination des clients présents et futurs. Cela se complète par la mise en service d'un matériel spécial et approprié sur les voies ferrées consistant en d'énormes wagons en acier embouti.

On ne fait plus de navires ni de ponts en bois, disent ces novateurs: on les fait en acier. Pourquoi ne pas appliquer aussi ce principe aux grands wagons transporteurs "en vrac" ?

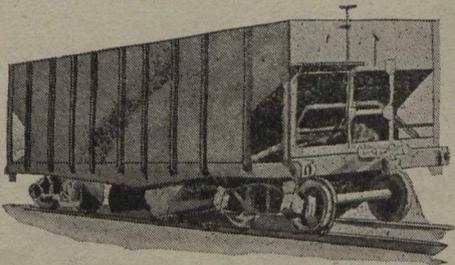
Ce programme est en voie de se réaliser.

Notre dessin montre un de ces wagons en acier, un véritable navire roulant. Il pèse 16,636 kilogrammes, mais il emporte, d'un seul coup, la jolie quantité de 50,000 kilogrammes de houille: la proportion de la charge utile au poids total du wagon chargé est de 75 p. c.

Les promoteurs ajoutent que ces wagons dureront, en bon état, au moins trente ans, alors qu'au bout de quinze ans un wagon en bois est atteint profondément de débilité sénile et mûr pour la réforme.

Et le cas d'accident, de tamponnement, de télescopage? On ne pouvait pourtant pas organiser une de ces épreuves critiques. Elle s'est produite naturellement, et les constructeurs de wagons en acier en exultent avec une joie qui rappelle la célèbre phrase: "Enfin, nous avons fait faillite!"

Donc, un train de ces énormes wagons rompit ses attelages sur une pente, et les deux factions s'abat-tirent l'une sur l'autre. Des wagons en bois eussent été réduits en fragments gros comme des bouts d'allumettes: les wagons d'acier furent simplement cabossés et l'on put les remettre en service.

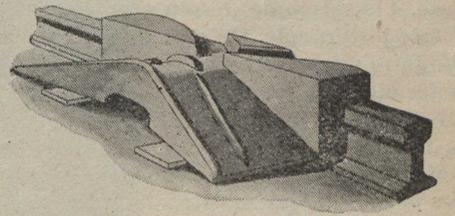


Voilà donc, ce semble, un nouvel instrument de transport tout à fait progressiste et sortant des traditions primitives, devenues évidemment onéreuses, des "petits paquets".

Plan incliné en acier permettant de remettre sur les rails les locomotives et les wagons qui ont déraillé. — C'est une chose tout à fait fâcheuse, en matière d'exploitation des chemins de fer, que le déraillement, soit des wagons, soit des locomotives.

Mais, entendons-nous bien, il y a déraillement et déraillement, tout comme il y a fagots et fagots. Il

y a la terrible sortie des rails du train qui culbute et se brise: mais, il faut compter aussi avec le petit déraillement, très fréquent dans les gares pendant les manoeuvres, et qui interrompt gravement la circulation. Une locomotive, par exemple, a pris tout doucement la tangente, et la voilà sur les traverses, à côté de la voie. Comment la faire remonter sur le ruban d'acier? Il faut la soulever avec des crics,



la faire pivoter, la "riper", c'est-à-dire la pousser latéralement: pénible et difficile travail s'il en fut.

Un spécialiste américain propose et a fait breveter un petit appareil que montre notre dessin, et qui, selon l'expression des mathématiciens, résout bien plus élégamment le problème.

C'est une sorte de sabot d'acier, en dos d'âne, qui vient s'emboîter sur les rails devant l'endroit où, soit la locomotive, soit le wagon, ont déraillé. On fixe le sabot au moyen d'une tête d'excentrique manoeuvrée par un levier. Puis, à l'aide des crics, on pousse le véhicule devant ce plan incliné temporaire. Il n'y a plus, dès lors, qu'à lui donner une impulsion énergique en avant: le véhicule gravit la pente: les boudins de ses roues sont dirigés par les nervures du sabot, et avec obéissance, voilà la locomotive dévoyée qui va reprendre sur les rails la situation qu'elle n'aurait jamais dû abandonner.

Chemin de fer par ballon captif. — Emprunter aux chemins de fer leurs rails, aux ballons leur force ascensionnelle, voilà, semble-t-il, le mode de transport idéal pour gravir une montagne. Voici un modèle de chemin de fer aérien consistant en



deux doubles lignes de rails en fer reposant sur des échafaudages en bois. Des roulettes rouleraient sur les rails. Un ballon serait attaché à l'essieu des roulettes, et au-dessous des rails serait la nacelle avec les voyageurs et les bagages. Pour la descente, il suffirait d'augmenter le poids de la nacelle par de l'eau.

Pendant la montée le ballon sert de propulseur, grâce à sa force ascensionnelle. Arrivé au sommet, il y dépose ses voyageurs, il prend une charge d'eau qui permet la descente, pendant laquelle il sert de frein.

Mais les inventeurs avaient compté sans un facteur important dans l'espèce: les jours de tempête, le ballon moteur aurait à subir des secousses qui mettraient en péril l'intégrité du système. On pourrait, il est vrai, ne mettre en service l'appareil que les jours de grand calme.

Le moissonnage mécanique au Canada

Le moissonnage mécanique a pris, de nos jours, une telle expansion que cette façon d'opérer est à peu près générale au Canada. On recherche aujourd'hui l'outil le plus perfectionné, celui qui supprime davantage le travail manuel et permet d'opérer plus vite et à moins de fois. Au Nord-Ouest, où l'on a d'immenses étendues de terrain à travailler, l'emploi des grands matériels est surtout fort en usage. On a même introduit la vapeur pour le battage du grain et l'exploitation d'une grande ferme de l'ouest présente, à la saison des récoltes, un coup d'oeil très pittoresque. On sent que le besoin de faire vite et bien est le grand souci du fermier des prairies et c'est pourquoi il appelle à son aide tous les services de la mécanique moderne, rejetant au rancart toutes les vieilles méthodes employées par les pionniers de ces lointaines et riches contrées.

Autrefois la coupe des céréales se faisait avec des instruments à main, tels que la faucille, la faux et la sape. La moisson à la faucille était longue et pénible. La sape faisait le travail plus rapidement et avec moins de fatigue; en outre elle offrait l'avantage de faciliter la coupe des céréales versées. Ces deux instruments sont totalement démodés et ne sont guère plus en usage que dans les endroits reculés de la colonisation.

La faux est encore cependant l'instrument de la moyenne et de la petite culture au Canada, mais elle tend à disparaître tout à fait devant la faucheuse mécanique. Néanmoins avec la faucheuse mécanique il faut encore les suivants qui mettent en javelles le blé coupé et viennent ensuite les lieuses. Combiner l'exécution de ces trois genres de travaux dans un instrument qui fera à lui seul tout l'ouvrage, la coupe, la javelle et le liage, voilà l'idée-mère de la "moissonneuse lieuse", le dernier mot de la mécanique agricole.

Pour battre ou égrener le blé les anciens jouaient du fléau, consacrant à cette dure opération une partie de l'hiver. L'écrasement du blé sous un rouleau en pierre et le dépiquage par le piétinement des animaux ont été d'autres modes en usage autrefois. Aujourd'hui les machines à battre ont supplanté tout cela.

La culture du blé au Canada

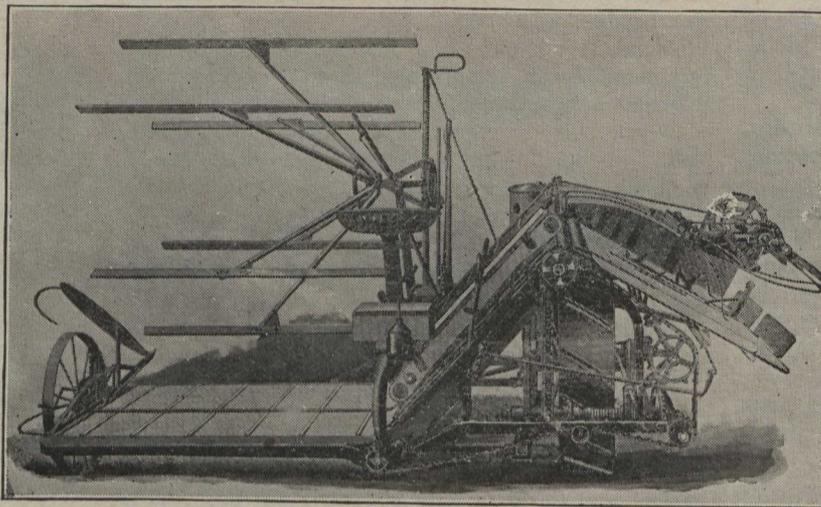
La culture du blé est la grande industrie du Nord-Ouest canadien et nous pourrions dire du Canada et ses progrès incessants nous font espérer de grandes choses pour l'avenir, car il n'y a pas de doute que la plus grande richesse du pays réside dans la richesse de son sol. Au cœur même de la grande zone productive du blé dans l'ouest, on vient de tracer les frontières des deux nouvelles provinces, qui sont admises dans la Confédération, l'Alberta et la Saskatchewan. La population de ces territoires augmente rapidement et de tous les coins du monde accourent les émigrés anxieux de venir planter leur tente dans les plaines fortunées du Canada. Nos compatriotes sont là chez eux, leurs fermes ayant été les jalons du grand mouvement de colonisation qui est aujourd'hui à son apogée.

Une des figures que nous donnons ci-contre représente une moissonneuse-lieuse dernier modèle, du type le plus amélioré et le plus perfectionné. C'est celle en usage dans l'ouest. Elle est de fabrication canadienne et lutte à côté des modèles les plus parfaits des Etats-Unis.

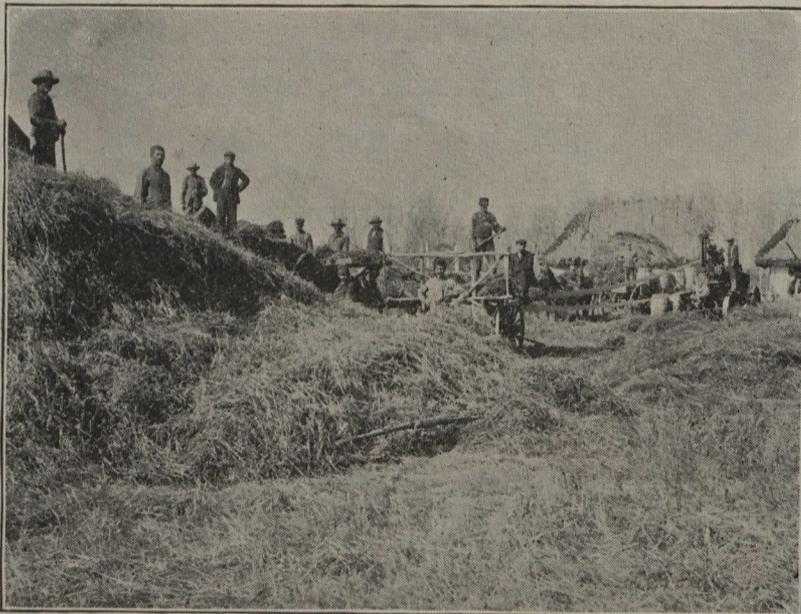
Pour battre le blé les fermiers du Nord-Ouest n'ont pas craint de se servir de la vapeur. Nous donnons ici une scène typique de cette façon originale de procéder. En plein champ la batteuse



Le battage mécanique des grains au Nord-Ouest



Une moissonneuse-lieuse (dernier modèle)



Des immigrants russes battent encore le blé au fléau dans le Nord-Ouest canadien



Prodigieux légumes, sur une ferme de l'Alberta

modèle se promène, broyant ici un amas de blé dont elle projette au loin la paille, pour aller recommencer plus loin. Là la machine est installée à la porte de la grange, où le blé a été d'abord transporté. Impassable le personnel des moissonneurs assiste au travail sûr et rapide de la machine, qui souffle et gronde, séparant l'ivraie du bon grain. Nous avons bien là l'image de cette vie intensive, qui se manifeste partout aujourd'hui et si les grandes villes sont devenues d'ardents foyers industriels, que dire de ces vastes plaines, hier encore incultes et aujourd'hui converties en usines manufacturières, travaillant au développement industriel du pays tout entier? Une autre gravure nous montre comment les immigrants russes, dont la fortune est encore très limitée, opèrent au battage de leur blé. Pour eux le fléau est encore le moyen le plus rapide, et en même temps le plus économique, d'égrener le blé. Par bande ils vont d'une ferme à l'autre, accomplissant patiemment un dur et long travail, mais qui ne manque pas de pittoresque. Sur de vastes plate-formes construites en plein champ, les batteurs font tourner au-dessus de leur tête le lourd fléau, qui s'abat sur le grain couché et broie les épis. A raison de quarante coups par minute, un bon batteur ne produit guère plus de quatre minots par jour. L'avantage de ce battage est de conserver la paille intacte.

La culture des légumes au Nord-Ouest

Si la culture du blé est tant en honneur dans l'ouest, ce n'est pas que le sol ne soit propice qu'à cette culture. Le jardin potager a aussi ses succès et telle ferme d'Edmonton, dont nous pouvons admirer les produits dans une autre figure, pourrait rendre des points à la ferme modèle la mieux conduite. Il est de fait que le sol jeune et naturellement riche de l'ouest se prête à tous les genres de cultures et le climat de ces régions est très propice à la culture des légumes de toutes sortes.

Tout ceci tend à prouver que le Canada est un pays agricole par excellence et que l'industrie de la ferme est appelée à un grand avenir dans l'ouest, et nous ne saurions couronner mieux ces considérations un peu sommaires sur les développements de l'agriculture au Canada, en rappelant le grand essor imprimé à l'éducation agricole en ces derniers temps.

La province d'Ontario est au premier rang avec son fameux collègue d'agriculture de Guelph, que fréquentent 800 élèves. La province de la Nouvelle-Ecosse vient de fonder une école à Truro et la province du Manitoba est actuellement à construire un immense collège, où les enfants de la terre des prairies iront recueillir les précieux enseignements de la ferme. Enfin nous devons mentionner le plan de construire à Ste Anne de Bellevue un collège d'Agriculture, qui, dans la pensée de ses fondateurs, est destiné à devenir le plus grand établissement du genre au monde. L'entreprise est due à la munificence de l'un de nos plus distingués concitoyens, Sir W. Macdonald, qui a promis autant de millions qu'il en faudra pour aménager le collège.

Nous comptons en outre, au Canada, cinq fermes modèle, qui coûtent au pays \$100,000 par an, et un grand nombre d'associations agricoles, dont le travail intelligent a donné jusqu'ici les meilleurs résultats.

Bref, l'agriculture est sous bonne garde au Canada et c'est vraiment le corne d'abondance pour les temps à venir.

T. GIRARD.

L'aqueduc de Montréal

NOUS voici à l'époque des plus grandes chaleurs de l'année, c'est donc le moment, où, dans une ville aussi grande que Montréal, il se dépense une très grande quantité d'eau. Outre que la consommation du liquide naturel par excellence, augmente sur nos tables, il ne faut pas oublier que l'arrosage des rues, les bains publics et particuliers, le service de la voirie requièrent eux aussi plus d'eau, pendant les mois d'été. Et, c'est un problème assez ardu que de donner alors un bon service hydraulique dans une ville de centaines de mille âmes.

Aussi, croyons-nous faire plaisir à nos lecteurs et les intéresser, en publiant ici, un aperçu de ce qu'est le service de l'aqueduc de Montréal. Ajoutons que si les besoins ordinaires de la consommation de l'eau sont par eux-mêmes considérables, il ne faut pas oublier le service des pompiers, qui, pour la sécurité publique, doit, en tout temps, disposer d'un cubage d'eau adéquat aux besoins d'une ou plusieurs conflagrations simultanées.

Avant d'entrer dans notre sujet, nous croyons simplement faire œuvre de justice, en disant que : toutes choses étant considérées, le service de l'aqueduc de Montréal, est bien fait, et mérite qu'on félicite le personnel qui en a charge, tout spécialement le surintendant Monsieur G. Janin.

C'est même à un rapport lu par ce dernier à la convention des services hydrauliques de la Nouvelle-Angleterre, en 1903, que nous empruntons les détails techniques suivants.

Monsieur l'ingénieur civil G. Janin a, en cette circonstance, tellement bien exposé son sujet, la clarté de ses informations est si évidente et si intéressante, que, dans nos brèves notes sur ce sujet, c'est à peine si nous nous écartons du travail documentaire signalé, et que nous avons sous les yeux. L'auteur du rapport précité voudra donc bien accepter nos remerciements et nous excuser de ce que, dans l'espace limité que nous assignons à l'étude de l'aqueduc de Montréal, nous ne soyons pas à même de rentrer dans des détails plus complets.

Quant au lecteur, il devra se souvenir que si des améliorations continuelles sont faites à l'aqueduc de Montréal, nos remarques s'arrêtent à 1903, afin d'être plus précises. Car dans ces sortes de travaux, dont naissent sans cesse de nouveaux projets de construction, il faut toujours s'imposer un petit recul, si l'on veut les juger comme il convient.

Devant parler de l'un des services publics les plus importants de notre métropole, il n'est peut-être pas déplacé de dire quelques mots de la fondation de celle-ci et de sa population actuelle, ainsi, du reste, que de l'évolution de son aqueduc.

Montréal fut, on le sait, fondée en 1642. Près de deux siècles devaient s'écouler avant qu'elle eut un service hydraulique convenable. Au début, très probablement, les Montréalais firent autant usage de l'eau des sources avoisinant Ville-Marie que de

celle du majestueux Saint-Laurent. Cependant, on va le voir, par la suite, l'augmentation phénoménale de notre population et les nouvelles lois formulées par les hygiénistes devaient créer un monde absolument nouveau, dans cet ordre d'idées. De notre climat, nous dirons peu de chose, il est

par la congélation du contenu des réservoirs ou des conduites hydrauliques.

La population de Montréal, qui en 1903 était de 266,460 âmes, sans compter les grandes banlieues qui font pour ainsi dire partie de la métropole, à laquelle on compte bientôt les annexer; avec cette

addition de population, le chiffre ci-dessus serait porté (toujours pour l'époque signalée) à 350,000 âmes. C'est déjà beaucoup et le problème d'abreuver tant de gens et de leur fournir l'eau qu'ils requièrent, n'est pas une mince affaire.

À Montréal, le service hydraulique de l'aqueduc est sous le contrôle de la municipalité, excepté pour le quartier St Denis. La métropole est maîtresse de l'aqueduc, fournit l'eau nécessaire aux citoyens, et c'est elle qui impose et fixe les taux de paiement.

Quant au quartier Saint-Denis, et aux banlieues, ils sont servis par une compa-

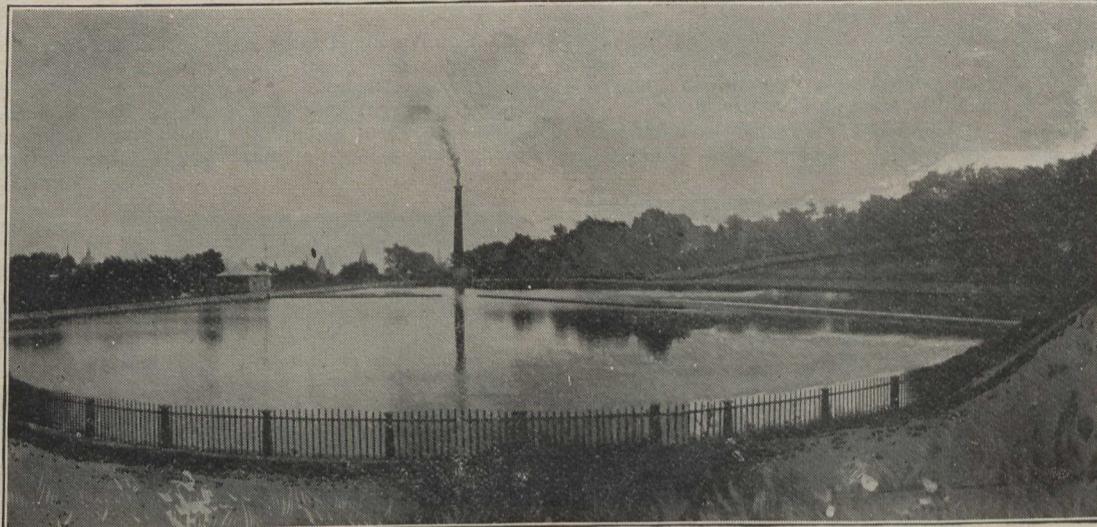
gnie privée, la "Montreal Water and Power Company".

Ainsi qu'il en a été dans toutes les villes américaines, les débuts de l'aqueduc furent fort modestes à Montréal. Vers 1800, l'eau des sources de la montagne, (Mont-Royal) fut distribuée, par les rues de la ville dans une canalisation de bois, très primitive.

En 1815 eut lieu la première amélioration; alors l'eau fut pompée dans le fleuve et versée dans des réservoirs d'une capacité de 240,000 gallons impériaux. Mais ce ne fut qu'en 1845 que la ville acheta de particuliers, le système de l'aqueduc urbain. Dès que la compagnie cessionnaire eut eu cédé tous ses droits, les échevins de l'époque, s'inspirant d'idées de progrès, firent construire un réservoir pouvant contenir 3,000,000 de gallons impériaux. Ce réservoir était situé à la Côte à Baron. Plus tard, comme on le verra, de nouveaux besoins le firent abandonner et actuellement ce réservoir, enjolivé, est devenu le bassin public du square St Louis.

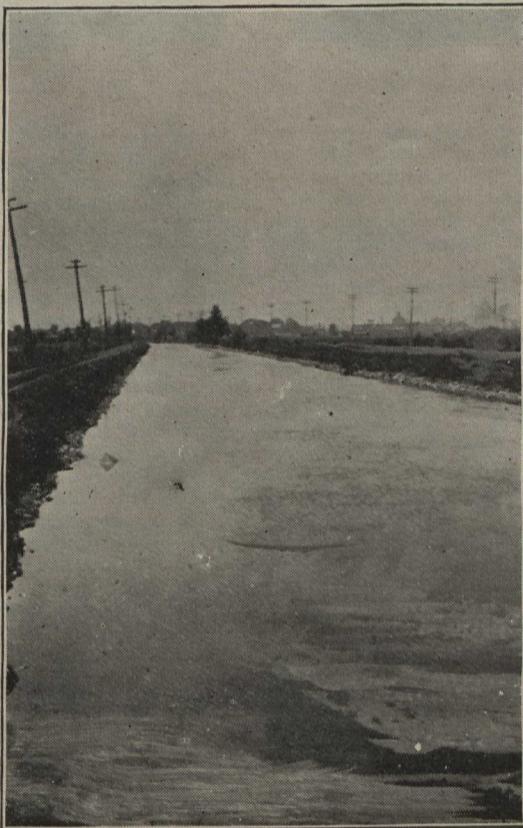
Or, peu après, cette installation, considérable si l'on tient compte du millésime de l'année où elle fut pratiquée, cette installation, disons-nous, fut jusqu'ici insuffisante. On se rendit compte, en effet, qu'il n'était plus possible de servir à la population, l'eau polluée de la rivière. En 1847, on proposa donc de capter l'eau aux rapides de Lachine, en amont de la ville, et de se servir de la force hydraulique des rapides pour manoeuvrer les pompes devant amener l'eau dans les réservoirs de ladite ville. Cependant, ce ne fut qu'en 1853 que ce projet reçut une considération sérieuse. Cette année là, M. T. C. Keefer, I. C., reçut l'ordre de faire les plans d'un réservoir pouvant contenir 5,000,000 de gallons impériaux. Cela devait donner 40 gallons par tête, pour une population de 120,000 habitants, c'est-à-dire double de celle qu'avait alors Montréal.

(A suivre en dernière page)



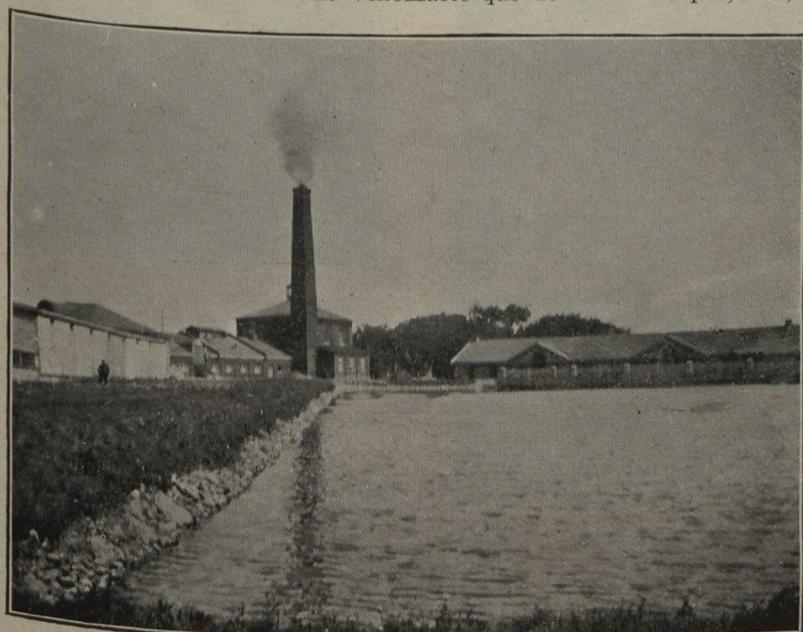
Le réservoir McTavish, sur le Mont-Royal.

trop connu pour que nous nous arrêtions à de telles considérations. Salubre, il facilite l'établissement de canalisations hydrauliques, qui autrement seraient fort onéreuses, vu les travaux d'épuration

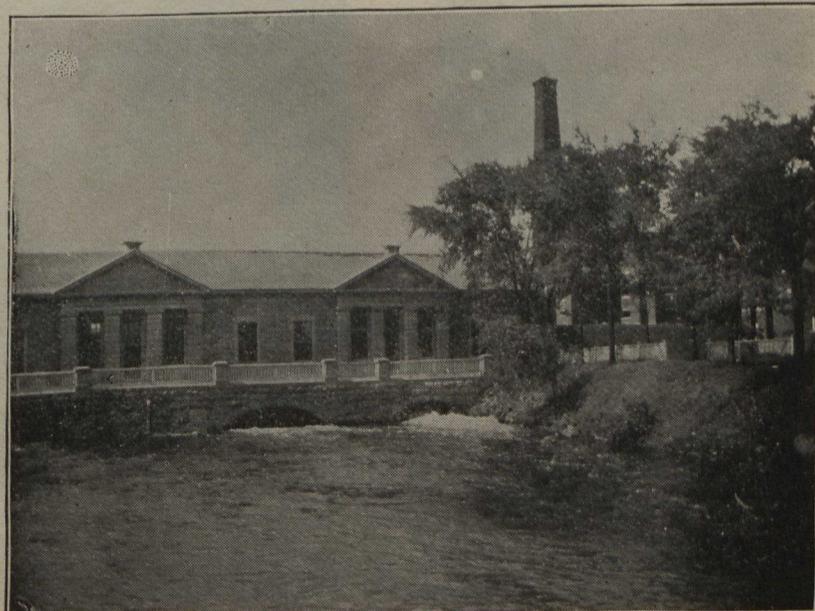
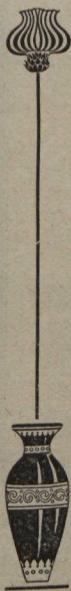


Aqueduc, vue prise en amont du bassin d'alimentation.

cu d'isolement que nécessiterait la "boisson du pauvre". Mais, s'il en est heureusement ainsi, sous ce rapport, les grands froids de nos hivers ne laissent pas, eux, que de causer quelques ennuis,



Station des pompes et bassin d'alimentation.



Bâtiment des pompes hydrauliques, vue prise du côté du réservoir.

Une leçon de couture pratique



NOUS en connaissons tous, de ces aimables fées qui, de leurs doigts savants, confectionnent leurs toilettes, toilettes les plus seyantes et les plus harmonieuses. N'en êtes-vous pas, Madame,

me, vous qui portez toujours la robe qui sera celle de demain; n'appartenez-vous pas à cette catégorie de magiciennes, Mademoiselle, vous qui êtes habillées à faire pâlir — de plaisir? d'envie? — vos chères amies?

Qu'elles ne lisent pas, ces triomphatrices, ce qui va suivre; nous nous adressons à celles qui luttent contre les difficultés, qui s'étonnent que tant d'efforts n'aient pas raison de ces "entournures" qui ne "vont" pas, de ce corsage qui "bride", et qui déplorent ce triste état.

Écoutez bien, mesdames, voici le secret qui vous fera surmonter tous ces obstacles: il vous faut compter avant tout,

La hauteur des pinces, prise également de la nuque à la poitrine, puis la hauteur du dessous de bras, prise en plaçant le galon de mesure de la manche à la taille.

La largeur du dos, prise d'une épaule à l'autre, la largeur du devant prise d'une entournure à l'autre, le contour de poitrine en passant sous les bras et en entourant le buste avec le galon, la grosseur de la taille prise de la même façon.

Passons à la manche: il faut tenir le bras plié et mesurer depuis l'entournure

des mesures que vous venez d'obtenir en procédant par ordre, et comparez-les à celles du patron que vous avez acheté, afin de voir si elles coïncident exactement.

Si le patron est trop étroit, vous élargirez sous les bras; si cette même difficulté se rencontre pour le dos, c'est au milieu du dos que vous élargissez. Si le patron pêche par la largeur, il vous sera facile de l'amener exactement aux dimensions voulues en enlevant la largeur superflue aux mêmes endroits.

son de ces différentes mesures, abordez celles des manches, en diminuant ou en augmentant le patron, selon vos besoins. Pour obtenir la circonférence de la manche, mettez les deux parties côte-à-côte, mesurez à l'aide du galon, et en comparant la dimension ainsi obtenue avec la vôtre, vous saurez s'il existe une différence entre elles, et la valeur de cette différence.

Si la différence des mesures se trouve dans la longueur de l'épaule au coude, c'est-à-dire que le coude se trouve plus ou moins haut, longueur qu'il est facile de vérifier en comparant la manche avec le patron, il suffira de remonter ou de descendre le rond qui donne les fronces du coude, changer la forme du dessous de la manche de la même façon, et descendre ou remonter le creux de la couture de la saignée suivant ce qui a été fait pour le coude.

Pour la jupe, la même marche est à sui-



Hauteur du dessous de bras



Mesure de la manche



Mesure de la longueur du dos

juqu'au poignet, en marquant bien exactement la place du coude, c'est-à-dire en prenant comme première mesure la longueur de l'épaule au coude et ensuite la longueur totale, c'est-à-dire jusqu'au poignet. Donnez toute votre attention à la première mesure, car si, dans une manche le coude est placé trop haut ou trop bas, il en résultera un malaise affreux.

Nous voici arrivées aux mesures qui varient le plus selon les personnes: celles du bras et du poignet; mesurez d'abord le tour du bras à sa partie la plus forte, c'est-à-dire près de l'épaule, puis à sa partie inférieure sous le coude, et passez ensuite au poignet.

Occupons-nous à présent de la jupe, ce sera plus simple que pour le corsage, certes! mais encore faut-il multiplier les précautions, car bien peu de chose suffit à empêcher la jupe de tomber gracieusement.

Prenez d'abord la longueur du devant à partir de la taille jusqu'au bas de la jupe, celle du milieu du dos et celle du côté, en plaçant le galon de mesure sur la partie la plus saillante de la hanche.

N'oubliez pas de mesurer chacun des côtés, car il est rare qu'une personne ait les deux hanches pareilles, et ce détail empêcherait votre jupe d'être harmonieuse.

S'il s'agit d'une jupe rasant le sol, mesurez depuis la taille jusque par terre; pour une jupe très longue, vous vous rendrez facilement compte de la longueur de la traîne à l'aide du galon de mesure. Mesurez également le tour des hanches en pla-

Comparez le tour de la taille de votre patron après que vous en aurez réuni les deux sections, avec votre propre mesure, de même pour le contour de poitrine, en prenant les largeurs du dos et des deux petits côtés qui montrent les sections du dos du patron réunies.

Mesurez ensuite la largeur du devant à la hauteur des pinces, ajoutez cette largeur à celle du dos, le total de ces deux chiffres indique la mesure du buste. Cependant, il faut surtout s'attacher à conserver la bonne coupe du patron, car il arrive assez souvent qu'une mauvaise correction le déforme absolument; les pinces présentent toujours une grande difficulté, leur plus ou moins de creux dépend de la force physique de la personne, il sera donc raisonnable de laisser toujours une assez grande couture au devant, sous les bras, de façon à pouvoir redescendre le devant et rentrer l'ampleur dans la seconde pince, si le corsage est pour une personne assez forte de poitrine; si c'est, au contraire, une personne mince, on supprimera du creux de la pince pour reprendre la largeur par la couture du dessous de bras.

Tout patron doit avoir le tour de taille nettement marqué.

Ne croyez pas, aimables lectrices, à cause que, de nos jours, les blouses et les corsages flottants sont très portés, que toutes ces précautions sont superflues. Il n'en est rien, il est utile que la doublure — qui est soumise aux règles que nous venons d'énoncer — aille bien pour que l'étoffe se drape gracieusement.



Mesure du milieu du dos, de la jupe

vre: il faut diminuer ou augmenter la largeur en prenant pour base le contour des hanches.

Utilisez de beaucoup de prudence en diminuant. Si vous voulez que votre jupe soit collante, remontez-la derrière, vous ramenez ainsi toute l'ampleur vers le même point.

Si vous la désirez ample, au contraire, laissez tomber votre ampleur en donnant



Longueur du buste

saire. Tout le mystère gît là, ne le cherchez pas ailleurs. "Sachez établir et rectifier votre patron selon vos mesures."

Mais, pour qu'à l'avenir semblable malheur n'assombrisse plus votre charmant visage, nous allons vous livrer ici la science requise en cette matière. Accordez toute votre attention tant à nos dires qu'à ces illustrations, qui compléteront de la façon la plus vivante et la plus nette nos explications.

La première condition est d'avoir des mesures très justes.

Les mesures du corsage se prennent ainsi:

Longueur du dos, prise du cou à la taille, Longueur du buste, prise de la nuque à la taille, devant,



Mesure du tour de poitrine



Tour de la taille

çant simplement votre galon autour du corps, à quatre pouces environ de hauteur de la taille.

Cette série de petites opérations terminée, placez votre patron de corsage à plat sur votre table, prenez une à une chacune

Le patron du corsage est celui qui sert de base à tous les autres: avec son aide, on arrive sans peine à composer tous les modèles, il est donc nécessaire d'y apporter toute son attention.

Lorsque vous aurez terminé la comparai-



Devant de la jupe

moins de creux aux pinces, mais surtout, évitez la largeur exagérée du devant, qui est si disgracieuse à cause du godet qui se forme assez souvent et semble faire relever la jupe au milieu du devant.

Un avis avant de terminer: Lorsque vous aurez confectionné une doublure de corsage, gardez-la précieusement à titre de modèle-patron.

A présent, chères lectrices, préparez vos ciseaux, sortez votre galon de mesure, placez sous vos yeux cette page de conseils, et vous n'aurez qu'à obtenir l'aide d'une de vos amies pour réussir le costume le plus délicieux qui soit.



Il ne faut pas manger trop de viande

Il est nuisible de manger trop de produits de base animale.

L'AZOTE qui se trouve dans les aliments de base animale, produit dans le corps trop d'acide urique, tandis qu'il n'en est pas ainsi de ceux qui ont une origine végétale.

Ainsi, le mangeur de viande a beaucoup d'énergie nerveuse, qu'il ne faut pas confondre avec de l'énergie musculaire. Un cheval nourri au grain est fort; le lion, qui se nourrit de viande, est énergique; le cerf est toujours plus rapide que le léopard qui le chasse. Pour une course de vingt verges, l'homme qui mange de la viande gagne toujours, mais il perd la course de deux milles qu'il entreprend contre un végétarien.

En outre des raisons de santé, il y a aussi de nombreuses questions d'économie, que l'on devrait considérer quant à l'alimentation. Le végétarisme est moins coûteux et pour l'Etat, et pour l'individu. Un Anglais a prouvé qu'une acre bien cultivée peut nourrir sept fois plus d'hommes que la viande des animaux qui y auraient pâture. Ainsi, le maïs et l'orge, qu'on emploie pour engraisser dix cochons, pourraient nourrir et soutenir quatre fois plus d'hommes qu'en nourriraient ou en soutiendraient la viande des dix cochons en question. De même, deux acres et demie consacrées à l'élevage des moutons (et le mouton est l'animal le meilleur marché à engraisser) feraient vivre un homme pendant un an. Or, si le même terrain était planté en avoine et en blé, pendant les mêmes douze mois, il pourrait faire vivre seize hommes. Sans certifier absolument ces chiffres, il est évident qu'ils suggèrent un problème économique très important pour beaucoup de nos ménages.

En somme, la viande représente la façon la plus coûteuse de s'assimiler des matières azotées. En trop grande quantité, elle produit quelques-unes des maladies les plus redoutables. Elle donne de l'énergie plutôt que de la force, et de l'agitation plutôt que de l'activité. Voilà pourquoi le pauvre homme qui achète de la viande pour réparer ses forces, dépense un dollar de plus par semaine que s'il vivait de végétaux en y ajoutant du lait et du fromage.

Ce que signifie un régime végétarien

Le végétarisme absolu n'est pas tout à fait sage, comme régime, pour l'habitant du nord de ce continent. Les expériences qui ont été faites à ce sujet ont, malheureusement, été trop peu nombreuses. En outre, nos spécialistes concernant la valeur nutritive des aliments, sont, il faut l'avouer, plutôt aveugles, lorsqu'il s'agit de viande, tous étant plus ou moins amateurs de cet aliment. Et puis, on manque de connaissances, lorsqu'il s'agit de substituer certains mets à la viande. Car, un régime végétarien ne consiste pas absolument à se nourrir de pommes de terre et de petits pois verts. Ces légumes, nous l'avons dit, ne contiennent pas d'azote. Une personne ainsi alimentée ne pourrait bientôt plus accomplir son travail quotidien. Cependant, les pois, les haricots et les noix, servis tout seuls, ou mélangés avec des aliments amylacés, tels que le maïs et le riz, donnent une somme de forces substantielles, qu'on ne peut obtenir en se nourrissant de viande. Ainsi, les Japonais, qui, dans leur pays, font le travail que chez nous l'on confie aux chevaux, sont pratiquement des végétariens; leurs muscles sont bien et convenablement développés, et leur force est uniforme.

Tout compte fait, il semble donc préférable que nos gens, principalement ceux qui travaillent à l'intérieur, mangent de la viande au principal repas du jour, — au dîner, à midi, ou le soir. Mais, même l'ouvrier, après un sommeil réparateur, qui a permis à son organisme de réparer ses forces, n'a pas besoin d'un copieux déjeuner à la viande. Des fruits, le produit d'une récolte avec du lait ou de la crème, une rôtie, un œuf et une tasse de café, doivent lui suffire.

Quant aux gros légumes, ils ne devraient pas figurer sur la table d'un travailleur sédentaire. Il n'est pas douteux, en effet, que de nombreuses gastrites doivent être attribuées à l'usage de plats de légumes mal préparés. D'un autre côté, on ne doit pas non plus se permettre des aliments trop concentrés. Et, nous pouvons dire qu'il n'y a rien qui se digère moins bien

que les mets continuellement répétés d'un régime dit nourrissant.

Mets remplaçant la viande.

UN régime nourrissant est dans l'esprit de beaucoup de gens, composé de viandes. Or, bientôt celle-ci dérange les fonctions de l'estomac et martyrise la personne qui en abuse, soit par le rhumatisme, soit par la goutte. Un tel régime gâte le teint des femmes; les hommes deviennent d'aspect apoplectique, ou très maigres, selon leur puissance de résistance. De tels mangeurs continuent à manger ainsi indéfiniment, à moins qu'ils ne tombent malades, et même, parfois, ils ne se résignent à changer de menu que lorsqu'ils ne peuvent plus être guéris. Il est donc bon de se souvenir que le corps ne fonctionne plus normalement quand on lui donne constamment une grande quantité d'aliments azotés.

Parmi les substituts de la viande, on doit peut-être d'abord choisir les lentilles, car elles sont plus facilement digérées que les petits pois ou les haricots. Il y a maintenant des façons de préparer ce légume. Puis, viennent les noix, le macaroni au fromage, et des plats faits avec des œufs et du lait.

Les arachides aussi appartiennent au groupe des pois et des haricots. Tous ces légumes sont riches en azote, et on peut les servir de nombreuses et appétissantes façons: bouillis, bouillis et en purée, au four et soufflés; ils sont ainsi excellents.

Les champignons contiennent de l'azote, mais ce ne sont pas des reconstituants de l'organisme. Ils sont denses et se digèrent mal, ce qui fait qu'ils ne peuvent pas remplacer la viande. Même les meilleures qualités contiennent 90 pour cent d'eau, et le reste, en grande partie, consiste en fibres végétales.

Parmi les grains des céréales, une fois traités, d'aucuns sont plus facilement absorbés que d'autres; par exemple, le maïs, quand il est bien préparé, est plus complètement assimilé que le blé, (dans la proportion de 90 à 82). Ceci est dû, sans doute, à la quantité de matière grasse que l'on trouve dans le maïs. Quant au macaroni, il est plus facilement assimilé que le pain blanc.

Généralement parlant, les aliments à base végétale sont riches en hydrocarbures, en amidon, en sucres, et ils ne contiennent pas autant de graisse que les viandes; de là la mode de cuire les noix, ou la viande de porc, avec des haricots. Un régime végétal donne une plus grande variété au menu; on peut se procurer les mets plus facilement; et l'été, les aliments dont on fait usage ont moins de chances de se putréfier.

Mangez des noix durant le repas, et non après.

LES noix ne vont pas à l'estomac, quand on les mange avec d'autres aliments azotés — par exemple, à la fin du repas. C'est un aliment concentré, c'est-à-dire qu'elles contiennent peu d'eau par rapport à leur composition. Elles devraient donc constituer une partie du repas. La chair des noix est dense, de là la nécessité de les bien mastiquer.

On ne mâche pas les aliments amylacés, seulement pour les broyer, mais afin de les imprégner de salive, qui, après tout, n'est qu'une excretion alcaline de la bouche. La salive transforme ces corps en maltose, qui est une sorte de sucre. Les noix, avec une seule exception, la châtaigne ou marron, ne contiennent pas d'amidon; aussi, peut-on les broyer autrement que dans la bouche, c'est-à-dire par le moyen d'une machine, qui en fait une sorte de pâte molle.

Même pour la viande, on peut la hacher à la machine, ce n'est que préférable, comme, du reste, pour tous les aliments azotés, pour lesquels les sécrétions buccales ne jouent aucun rôle, afin d'en faciliter la digestion. Après que les noix auront été triturerées, une petite addition d'aliments amylacés aidera fréquemment à les faire digérer, tout en ajoutant à leur bon goût.

Les noix mélangés à de la mie de pain, à du riz bouilli, à du maïs, à des haricots, cu à du macaroni, pourront remplacer la viande. Mélangés à des raisins cuits, à des dates, à des figues, à des bananes, elles pourront remplacer les "puddings" ou les lourdes pâtisseries.

Les sauces au lait ajouteront à la valeur de légumes verts, tels que: petits

pois, haricots, navets, carottes, choux, choux-fleur, céleri, oignons, tomates et salsifis.

Les sauces à l'eau sont préférables pour les viandes, le poisson et les plats préparés avec des noix.

La liste suivante de substituts pour la viande, bien qu'incomplète, pourra aider aux ménagères à faire des menus:

Plats pour le déjeuner

Œufs à la coque	Tomates à la Martin
Œufs brouillés	Tomates panées, sauce à la crème
Œufs pochés	Œufs frits
Omelette	Gâteau au maïs
Omelette aux tomates	Mais au gratin
Tomates cuites, sauce à la crème	

Plats pour le "lunch"

Purée aux pois	Biscuits aux noix
Purée aux haricots	Rotis au fromage
Purée de lentilles	Tomates sautées
Purée d'arachides	Fromage fondu
Omelette, simple	Boulettes au fromage
Omelette aux pois verts	Soufflés au fromage
Omelette, sauce aux tomates	Fondu au fromage
Omelette aux pointes d'asperges	Macaroni au fromage et aux tomates

Plats pour le dîner

Faux beefsteak	Macaroni au four
Faux poulet	Macaroni aux tomates et au fromage
Faux côtes	Coulés de tomates au macaroni
Citrouille farcie	Tomates au fromage
Concombres farcis	Croquettes de haricots
Tomates farcies	Croquettes aux lentilles
Haricots au four	Lentilles à l'Egyptienne
Haricots au four soufflés	
Lentilles au four soufflés	
Croquettes au macaroni	

Menu pour sept jours

Déjeuner		Dîner ou Souper	
Dates, crème aux céréales	Café	Mouton froid, gelée aux tomates, sauce mayonnaise	Fruits
Roties		Pain brun	
Lunch		Déjeuner	
Sandwich de fromage à la crème		Oranges	
Pommes		Roties	Crème
Dîner		Café	
Soupe		Dîner	
Beefsteak. Sauce brune		Soupe aux huîtres	
Pommes de terre au four		Poisson bouilli, sauce aux œufs	
Epinards		Pommes de terre	Salade de laitue
Salade de laitue		Biscuits	Fromage
Biscuits	Fromage		Café
Déjeuner		Souper	
Fruits		Œufs	Beaugard
Morce à la crème		Roties	
Pain au maïs		Pêches en conserve	
Café		Eclairs	
Lunch		Déjeuner	
Biscuits et lait		Prunes en compote	
Dîner		Maison	
Soupe aux tomates		Mais	Lait
Faux poulet, sauce à la crème		Petits pains au blé	Café
Oignons au four	Salade de choux		
Biscuits	Oranges tranchées	Dîner	
		Soupe ordinaire	
Déjeuner		Fricassée de poulet	
Fruits		Riz	Oignons
Céréale, Crème		Biscuits	Crème
Confitures	Café		Fouettée
Lunch		Biscuits	
Sandwich au fromage			Café
Dîner		Souper	
Bouillon de bœuf		Saucisses froides aux légumes, sauce tomates	
Entre côtes de mouton roties, sauce brune		Pain brun	Fruits
Riz	Salade		
Orange soufflée		Déjeuner	
Déjeuner		Fruits	
Pommes au four		Poulet sauté	Roties
Crème, Confitures, Café			Café
Dîner		Dîner	
Soupe aux légumes		Soupe gilelotte	
Beefsteak sauté, sauce au beurre		Cœur de veau à l'étuvée	
Pommes de terre à l'étuvée		Riz	
Choux à la crème		Navets à la crème	
Salade de laitue		Salade de laitue	
Biscuits	Fromage	Biscuits	Fromage
Café		Oranges	Tapioca
Souper		Souper	
		Salade au poison	
		Pain brun chaud	Café
		Grenades	

Dr P. PREVOST.

SI l'on considère au point de vue scientifique, ce que sont les aliments, il est d'abord nécessaire de bien savoir ce qu'on entend par aliment — en tant que principe nutritif. Aliments et boissons sont généralement les termes que l'on emploie lorsqu'il s'agit de tout ce que l'on ingurgite. En y réfléchissant, on constate que cela est incorrect. Car, la nutrition ne dépend pas de ce que l'on mange, mais bien de l'assimilation qu'en retire l'organisme, soit pour faire, soit pour reconstituer les cellules du corps, soit, encore, pour entretenir la chaleur animale de l'individu.

Les principes élémentaires de l'alimentation se divisent en deux grandes classes: ceux d'origine organique, ceux d'origine inorganique. Les aliments appartenant à la première classe contiennent des matières azotées et à base de carbone. Quant à ceux à base inorganique, ils consistent en sel et en eau.

Les composés azotés sont ceux qui font et refont les muscles et les tissus du corps. On les trouve dans la chair des animaux, dans les œufs, le lait, les noix et les légumineuses: petits pois, haricots, lentilles. Il y a d'autres aliments qui contiennent de l'azote, mais non sous une forme à même de développer les tissus. Naturellement, les corps qui réparent les pertes du corps humain se trouvent en plus petite quantité que ceux qui fournissent la chaleur animale, qui sont: l'amidon, les sucres et les graisses.

Veillez suivre un instant mon raisonnement, tandis que je ferai une esquisse concernant la réfection du corps humain. D'abord, nous devons donner au corps tout ce qu'il lui faut pour offrir une structure normale, il s'agit des os; puis il faudra s'occuper de la chair, et, finalement de la chaleur dont il doit disposer pour être sain. Les corps qui contribuent le plus à la formation de la charpente osseuse, sont pour la plupart d'origine minérale, et insolubles dans l'eau. On les trouve dans les céréales, dans quelques légumes, dans les viandes, dans les œufs et dans le lait. Les tissus musculaires sont formés, eux, par les composés de l'azote. Or, après que le corps de l'individu aura acquis tout ce qu'il lui faut comme matière pesante, il faudra qu'il continue à s'alimenter convenablement, s'il veut conserver sa chaleur normale et produire de l'énergie.

Ce qu'il faut savoir faire en ménage

(Sur demande spéciale de quelques abonnés)

UNE jeune ménagère nous écrit pour nous demander un procédé lui permettant de nettoyer facilement les carreaux des fenêtres, les glaces, etc. Elle ne peut parvenir, dit-elle, à leur donner le brillant voulu par les lavages à l'eau et au savon, bien qu'elle frotte pourtant consciencieusement.

Pour le nettoyage des vitres et des glaces, il existe beaucoup de procédés.

Parmi ceux qui sont également bons, nous en citerons quelques-uns.

Le plus généralement, on se sert de blanc d'Espagne, soit que l'on en fasse usage après l'avoir réduit en poudre fine tamisée à la mousseline, soit que l'on en forme une pâte.

On met le blanc d'Espagne dans une soucoupe ou une petite terrine, et on le mouille assez pour qu'il baigne dans l'eau; après quelques minutes, il fond et forme une sorte de bouillie épaisse ayant la couleur du lait. On y trempe un petit linge ou une éponge, qui, bien imprégné, sert à enduire la vitre dans toute son étendue. On essuie sur le champ avec un linge bien sec en frottant légèrement et vivement, pour ne pas trop soulever la poudre, qui voltigerait dans l'air et salirait les objets environnants. Puis on termine en frottant énergiquement avec un linge doux et également très sec; un vieux foulard de soie est excellent pour cet usage, ainsi que la peau de chamois.

Il ne doit plus subsister aucune trace de blanc quand l'opération est terminée; on obtient alors un beau brillant. On aura soin de ne pas négliger les coins, dans lesquels on pénètre au moyen d'un petit morceau de bois qu'on entoure de linge.

Il faut se garder de couvrir de blanc toutes les vitres d'une fenêtre avant de commencer à les essuyer; le blanc sèche et on a une peine extrême à l'enlever; il ne faut opérer que sur une vitre à la fois.

Pour les grandes glaces, il est aussi nécessaire de n'en faire qu'une partie à la fois, la moitié, par exemple; il faut éviter de toucher avec le blanc le cadre qui entoure la glace, la dorure serait altérée.

Le blanc d'Espagne se remplace assez avantageusement par de l'indigo ou du bleu de blanchissage; après l'avoir réduit en poussière, on prend de cette poudre sur un linge doux mouillé. Puis on frotte les glaces et les vitres, et on lave ensuite, pour finir par polir, comme avec le blanc. La craie est aussi bonne pour cet usage.

Quand les glaces sont très encrassées, il se forme des taches épaisses qui disparaissent après un lavage à l'eau chaude additionnée de carbonate de soude.

Une ou deux cuillerées d'ammoniaque jetées dans de l'eau donnent un mélange excellent pour nettoyer les glaces. L'eau de vie, l'esprit de vin conviennent également mieux que le blanc, car le travail s'opère sans poussière.

Une éponge humide est excellente pour laver les vitres. On les polit ensuite avec de vieux journaux, qui, grâce à l'encre d'imprimerie, nettoient fort bien les verres; c'est un moyen très pratique, car qui n'a pas un vieux journal à sa disposition!

Pour éloigner les mouches des glaces, il suffit de les nettoyer avec du pétrole.

Si une vitre vient d'être éblouée d'huile ou de graisse, ces taches, qui cèdent difficilement, disparaîtront complètement si on les frotte avec une tranche d'oignon; une pomme de reinette coupée en tranches est bonne aussi.

Lorsque les vitres et les glaces ont été rayées par un accident quelconque, on fait disparaître ces marques en appliquant dessus du rouge d'Angleterre, que l'on a délayé dans quelques gouttes d'esprit-de-vin. On frotte avec une peau de chamois. Une très minime quantité de rouge suffit.

Pour faire recouvrer le brillant aux meubles. — Pour redonner le poli aux meubles, il faut procéder de temps en temps de la façon suivante:

On prend un morceau de flanelle douce (la flanelle usagée est même préférable), on la roule en tampon ou en boule, et ce tampon est enveloppé d'un morceau de vieille toile fine, que l'on tend parfaitement autour du tampon.

A défaut de vieille flanelle, de l'ouate ferait très bien l'affaire, mais on conservera toujours la toile fine.

Sur ce tampon, on fait tomber deux ou trois gouttes d'huile d'amandes douces ou d'huile de lin, et autant d'esprit-de-vin.

Avec le tampon ainsi imprégné, on frotte la surface à polir en travaillant toujours sur un petit cercle, jusqu'à ce que le bois reluisse comme on le désire. Il ne faut jamais opérer que sur une petite surface à la fois.

Quand le tampon devient sale, on déplace la partie qui était en contact avec le meuble, pour se servir à nouveau d'une partie propre. Sur cette partie, on recommence à mettre deux gouttes d'huile et deux gout-



tes d'alcool, et on frotte le meuble en procédant ainsi jusqu'à ce que tout soit bien brillant.

Il faut avoir de la patience, car le travail est plutôt long, mais il donne de bons résultats.

Pour teindre en noir le bois blanc. — Il est facile de préparer soi-même une bonne teinture noire pour le bois.

On fait dissoudre 1/2 once d'extrait de campêche dans une pinte d'eau bouillante, on y ajoute ensuite 36 grains de potasse. La couleur du liquide que l'on obtient est d'un très beau violet foncé; elle devient d'un noir magnifique quand on l'étend sur le bois.

Une autre bonne formule consiste à faire bouillir du bois de campêche coupé en petits fragments dans de l'eau. Quand la décoction est colorée, on y ajoute de l'alun en poudre.

En appliquant le liquide sur le bois, il devient violet. Pour obtenir un beau noir, on y passe ensuite une infusion de limaille de fer, faite dans du vinaigre très fort, ou, mieux encore, dans de l'acide acétique.

Il est nécessaire de multiplier les applications en les alternant, la couleur fonce à mesure que l'on renouvelle les couches de peinture.

On peut aussi vernir avec un vernis mat ou brillant, que l'on achète tout préparé chez les marchands de couleurs, mais les premiers procédés sont plus économiques.

Pour nettoyer les pierres vermoulues. — Les pierres et les maçonneries qui se couvrent de végétations: herbes, mousses ou lichens, donnent à la demeure ou même au jardin un aspect de délabrement du plus vilain effet. Cela se produit généralement dans les endroits humides.

Il est bien simple de parer à cet inconvénient, il suffit de laver les pierres avec de l'eau contenant 1/100 d'acide phénique, c'est-à-dire que, pour dix pintes d'eau, on mettra un dixième de pinte d'acide phénique, soit environ trois onces et demie.

En peu de temps, l'acide tue les parasites, après quelques jours, on lave à grande eau avec une brosse de chiendent, pour que la pierre reprenne sa propreté primitive.

Il est à peine besoin de dire que, pour le nettoyage, l'on pourra employer les procédés habituels: on frotte avec du savon noir et dans l'eau tiède on met des cristaux de soude, ce qui ne dispense nullement d'ajouter de l'eau de javelle, qui, on le sait, a pour effet de blanchir.

Pour amidonner le linge neuf. — On nous demande comment on peut arriver à faire prendre l'empois par des faux-cols ou des manchettes neuves, où l'amidon semble ne pas pouvoir pénétrer.

On prépare comme à l'habitude l'empois. Ce doit être, comme on le sait, de l'empois cru, fait dans la proportion de une livre de bon amidon de riz pour un gallon d'eau; on y ajoute volontiers environ deux onces de borax en pierre, sans parler des produits spéciaux qui doivent favoriser le glaçage.

Les parties à empoiser doivent être plongées entièrement dans l'eau d'empois.

Mais, pour différentes raisons, les tissus n'absorbent pas l'amidon.

Souvent, c'est lorsque la doublure est de même qualité que le dessus, qu'il est difficile d'y faire pénétrer l'empois, puis la nature même du tissu y contribue parfois.

En tous cas, on a recours à un petit truc qui consiste tout simplement à injecter l'eau d'empois au moyen d'une petite seringue de verre.

On découpe deux points au dessous, cela suffit pour introduire l'extrémité de la seringue, et, l'amidon pénétrant à l'intérieur, cols et poignets peuvent avoir la raideur voulue.

Pour nettoyer les dentelles dites blondes. — Les dentelles en général doivent être lavées avec beaucoup de soin; les dentelles de soie — et les blondes sont de cette catégorie — étant plus fragiles que celles en fil, il est nécessaire d'opérer avec infiniment de précautions.

Les dentelles fines ne doivent pas être frottées entre les mains; il importe surtout de ne jamais mettre de savon à même; on les agit en tous sens dans un bain qui doit les nettoyer. On ne les tord jamais, il

faut les faire glisser dans toute leur longueur entre les doigts.

Ceci bien établi, voyons les procédés employés pour remettre à neuf les dentelles de soie.

On les plonge dans une solution d'eau de savon un peu chaude, on les y laisse un quart d'heure pour les rincer d'abord à l'eau froide.

Il faut autant que possible faire usage d'un savon ne contenant pas de caustiques ni de mordants; on bannit tout à fait les cristaux de soude, qui auraient pour effet de brûler la soie. Le savon de Marseille blanc, de bonne qualité, est préférable à tout autre.

Après avoir lavé les dentelles à l'eau de savon, on peut aussi faire bouillir une poignée de son dans de l'eau; on filtre la décoction au travers d'un linge et l'on y fait tremper quelque temps les dentelles.

On les presse ensuite, on les suspend, et lorsqu'elles sont encore un peu humides, on les repasse.

Les dentelles noires se nettoient dans de la bière coupée d'eau; la bière nettoie très bien, redonne de la couleur et de l'appât en même temps.

On les repasse à l'envers en mettant un linge dessus et dessous; on prend un fer modérément chaud.

Lorsque les dentelles ont besoin d'être apprêtées, on les plonge dans une dissolution contenant une faible quantité de gomme arabique ou d'amidon. L'apprêt doit bien pénétrer la dentelle; puis on la roule dans un linge blanc pendant au moins une heure, pour la repasser encore un peu moite.

Les dentelles de valeur ne sont pas repassées, mais épinglées; c'est un travail fort minutieux, que l'on confie habituellement à des personnes du métier.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

E. de C., lectrice de l'Album. — Le seul procédé qui enlève radicalement et sans laisser de cicatrices, les poils follets sur la figure, le cou et les bras, est l'électrolyse; c'est un procédé qui ne peut être appliqué que par un spécialiste, et si les poils sont nombreux, il faut plusieurs séances. Des applications d'eau oxygénée sur les poils les décolorent et les rendent moins apparents. Il se vend une foule de produits destinés à remédier à cet inconvénient; mais, outre qu'aucun n'est absolument efficace, il en est un grand nombre qui sont des plus nuisibles à la peau, qu'ils détériorent au lieu de l'améliorer. Je vous conseillerais donc, si vous ne pouvez, pour une raison ou une autre, recourir à l'électricité, de ne pas accepter au hasard les remèdes que des amies, plus complaisantes que prudentes, pourraient vous recommander.

Fleur de blé noir. — Bonjour, petite Bretonne! C'est le 30 juillet que sera inauguré à Saint-Malo, France, la statue du découvreur du Canada. Je suis heureuse de pouvoir vous donner ce renseignement, dont d'autres lecteurs seront bien aise de bénéficier aussi, peut-être.

Charleroi. — Le silicate de soude mélangé avec de la couleur ou un lait de chaux, donne un beau ciment qui résiste au feu et est imperméable à l'eau. Il constitue un mucilage adhésif pour raccommoder la porcelaine, la faïence, la verre ou le bois. On peut en revêtir les murs et les voûtes en brique. Le silicate de potasse, appliqué liquide, avec un pinceau, fournit la plus puissante adhésion, lorsqu'il est séché.

Cordon bleu. — 1. La mayonnaise se réussit toujours et très vite, quand on fait "tiédir" tous les ingrédients, huile, oeuf, bol, etc., qui servent à l'exécuter. Jamais ne travailler au frais, encore moins sur la glace. Et tourner le fouet dans n'importe quel sens. 2. Les oeufs frais doivent toujours être gardés dans une petite corbeille à part. Et jamais on ne doit rien mettre d'autre chose dans cette corbeille, car les oeufs, à travers leur coquille très poreuse, prennent les odeurs avec la plus surprenante facilité. Par conséquent, il faut éviter pour eux le voisinage des fromages forts, surtout si la corbeille est enfermée dans une armoire sans air.

Bouquet. — 1. Les chapeaux de toile blanche ou écru sont ce qu'il y a de plus commodes pour la campagne, et ils sont très jolis. On en fait dans presque toutes les formes, mais le genre canotier est le plus adopté; ils ne portent presque pas de garniture, un simple ruban de couleur contrastante, et c'est tout. 2. Puisque vous êtes en visite chez des amis, vous faites mieux de vous conformer aux usages de l'endroit, et si de sortir tête nue provoque des remarques désobligeantes de la part des bonnes gens, eh bien, mettez un chapeau. Je sais que c'est puéril, mais que voulez-vous, il faut vous occuper de ces discussions par égard pour les amis chez qui vous êtes reçue.

COLETTE.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Grande voie internationale du commerce et des touristes

Service de trains rapides. Aménagement moderne. Voie ferrée incomparable. Employés courtois. Magnifiques chars dorés sur convois de nuit. Chars salon, café et restaurant sur tous les convois de jour.

La seule voie ferrée atteignant ce paradis tant vanté des touristes et des sportsmen qu'est le

District du Lac Muskoka

La plus fréquentée de toutes les stations balnéaires du Canada, et celle qui offre à ses visiteurs les plus beaux paysages, les beautés naturelles les plus riches et les plus pittoresques, en même temps que le confort et les commodités qu'on ne peut se procurer même dans des endroits beaucoup moins sauvages.

Demandez à n'importe quel agent sur la ligne du Grand Tronc, les indicateurs, itinéraires et brochures sur les stations d'été, ainsi que les renseignements de tous genres.

J. QUINLAN, agent de district, Gare Bonaventure, Montréal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal.

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, † 9.00 a.m., * 7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD, † 9.00 a.m., * 7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - † 7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, † 9.30 a.m., * 10.00 p.m.
OTTAWA, † 8.45 a.m., * 9.40 a.m., † 10.00 a.m., † 4.00 p.m., * 9.40 p.m., * 10.10 p.m.
SHERBROOKE, † 8.30 a.m., † 11.40 p.m. † 4.30 p.m. † 7.25 a.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - † 7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, * 10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, * 9.40 a.m., * 9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, † 8.45 a.m., * 2.00 p.m., * 11.30 p.m.
OTTAWA, † 8.20 a.m., † 5.45 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, - † 8.45 a.m., † 8.50 a.m., † 2.00 p.m., † 4.45 p.m.
ST-AGATHÉ, † 9.00 a.m., † 9.15 a.m., † 11.25 p.m., † 4.30 p.m., w 5.20 p.m., † 5.30 p.m.
LABELLE, R 9.00 a.m., † 4.30 p.m.
* Quotidien. † Quotidien, excepté les dimanches.
‡ Mardi et jeudi. † Mardi et jeudi seulement.
‡ Dimanche seulement. † Quotidien excepté le samedi. † Samedi seulement. w Vendredi seulement.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

7.50 A.M. tous les jours Pour tous les points des
excepté le dimanche. Montagnes Adirondack, Malone, Utica,
7.30 P.M. tous les jours. Syracuse, Rochester,
Buffalo, Albany, New-York et tous les points au
Sud.
7.50
10.20 A.M. excepté le dim. Train local pour Cha-
2.00 P.M. excepté le dim. teauguay, Beauharnois,
5.10 P.M. excepté le dim. et Valleyfield.
6.10 P.M. excepté le dim.
7.30 P.M. tous les jours.
9.15 A.M. Dim. seulement.)

NOTE. — Le train de 7.50 a.m. n'arrête pas à Châteauguay.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, F. E. BARBOUR,
Agent local pour la vente des billets Agent général

UNE EXPERIENCE CONCLUANTE

Elle résulte de plusieurs milliers d'observations: c'est que pour toutes les affections de la gorge et des poumons, le seul et unique remède c'est le BAUME RHUMAL.

En vente partout.

Propos du Docteur



Le bien-être chez soi



DANS presque toutes les pièces d'un appartement, il existe certaines retraits, certains coins de mur, qui sont, la plupart du temps, de véritables nids à poussière, faisant le désespoir des ménagères.

Rien n'est cependant plus facile que de supprimer ces malencontreux réceptacles de poussière, tout en donnant à la pièce un aspect plus agréable.

Il suffit d'y agencer certains dispositifs utiles et décoratifs, et, en cela une femme intelligente et de bon goût sera toujours experte, si elle veut s'en rapporter à nos conseils.

Sans le concours d'aucun homme de métier, mais avec ses propres ressources, une ménagère habile pourra toujours tirer, économiquement et élégamment, parti de tous les coins et de ses pièces d'appartement. Voyons d'abord comment on peut décorer un coin situé entre le mur et l'un des côtés de la cheminée.

Pour décorer cette retraite de façon à la rendre utile et jolie, procédons de la manière suivante :

Commander chez le menuisier six planches en bois léger, de dimensions telles qu'elles remplissent exactement la retraite.

Prendre douze petits tasseaux de neuf pouces environ de longueur sur un peu plus d'un pouce et demi d'épaisseur. Ces tasseaux, destinés à soutenir les planches, doivent être fixés dans le mur par des clous de deux pouces de longueur.

Acheter enfin, à très bon marché, une jolie moulure en plâtre de quarante pouces de longueur, s'adaptant sur le bord de la planche qui occupera la partie supérieure de l'agencement.

En général, ces boiseries doivent être peintes.

Dans ce cas, le bois doit être au préalable bien poli; on passe deux couches de vernis, puis, quand tout est sec, une légère couleur blanche, qui est du meilleur effet.

Les planches étant bien sèches, on les met en place, autant que possible de la façon suivante :

La première planche doit se trouver à environ 7 pouces du sol; la seconde, à 10 pouces au-dessus de la première; la troisième à 13 pouces de la seconde; la quatrième à 9 pouces de la troisième; la cinquième tout en haut, et elle est surmontée de la moulure.

Ensuite, on achète des rideaux dont le dessin et la nuance s'harmonisent avec la décoration de la pièce. Si l'étoffe est en grande largeur, une verge et trois quarts suffiront.

On coupe l'étoffe en deux parties égales dans le sens de la longueur; on ourle, de façon que les ourlets du haut soient assez larges pour laisser passer une tringle en fer ou en bois, qui doit être fixée sur les deux extrémités de la quatrième planche.

Le petit rideau du sommet doit être confectionné de la même façon et placé pareillement, en ayant soin, toutefois, de le faire moins large, si l'on veut que les livres posés sur les côtés et dans la partie supérieure du châssis soient visibles et à portée facile de la main.

Le prix d'achat de l'agencement complet que nous venons de décrire est des plus minimes: il revient exactement à \$2.00, et se décompose ainsi :

Planches	\$ 50
Peinture	10
Rideaux	1.05
Clous	5
Moulure	30
Total	\$2.00

On peut également garnir de cette façon une angle de mur quelconque.

A cet effet, prendre cinq planches de forme triangulaire, qui doivent remplir exactement le coin.

Dix longs et étroits tasseaux de bois supporteront les planches supérieures, tandis que des supports en fer, bon marché, mais élégants, maintiendront la planche inférieure qui est la plus en vue.

Une moulure est également nécessaire pour le haut de l'agencement, mais dix bobines de fil vides peuvent être fixées sur la partie supérieure et former ainsi de petits piliers sur lesquels vient s'adapter élégamment la moulure.

Le bois doit être traité de la même façon que dans le premier cas, soit à l'émail, soit au vernis.

Les rideaux, ourlés en haut et en bas, sont fixés à des tringles par des anneaux.

Pour rendre l'agencement plus décoratif et plus riche, on peut appliquer sur les rideaux une garniture en dentelle ou en broderie.

UNE correspondante qui signe "Mère de famille", me demande

des conseils au sujet de son fils, qui souffre de divers maux, tels que fièvre, mal de tête violent, mal de gorge, éruption, etc. Je crois pouvoir dire sans me tromper que ces symptômes sont ceux de la fièvre scarlatine, surtout si l'éruption est d'un rouge brillant et commence sur le visage et le cou. Elle se répand ensuite également à la surface de la peau, mais sans la soulever, comme dans la rougeole. La fièvre est ardente et la gorge est souffrante. L'éruption est souvent visible avant de paraître au dehors. La maladie n'est pas infectieuse tant que la gorge n'est pas attaquée.

Voici, tant pour le bénéfice de ma correspondante que pour celui des autres personnes qui pourraient se trouver dans le même cas, le traitement qu'il convient d'appliquer à la fièvre scarlatine: Isolez le malade, faites-lui garder le lit et chauffez la chambre à 65 degrés. Donnez-lui un bain d'éponge chaud, en le tenant couvert. A mesure que la maladie progresse et que la peau commence à lever, tenez le corps bien enduit de vaséline. Une bonne ventilation est très importante, mais il faut éviter les courants d'air.

La convalescence est longue, et il peut survenir bien des complications durant son cours. De là, utilité de soins constants et prolongés. Il faut faire attention à l'urine du malade, et si la quantité diminue, en parler au médecin sans tarder. Un enfant doit en passer au moins deux choppines dans vingt-quatre heures. Aucun symptôme, si insignifiant qu'il soit en apparence, ne doit échapper à votre attention, et il faut en rendre compte au médecin.

La diète consiste en aliments liquides tant que dure la fièvre: lait pur ou mélangé avec du blanc d'oeuf, bouillon de viande, koumis, limonade, beaucoup d'eau froide. On peut donner de la glace à sucer en petits morceaux.

La rougeole a plusieurs points qui sont apparemment ressemblants à la scarlatine. Il ne sera peut-être pas inutile de donner ici quelques indications sur la marche à suivre en cas de rougeole. Plusieurs mamans en pourront faire leur profit.

Les symptômes en sont une sensation de froid dans la tête. Au bout de quatre jours, l'éruption se montre sur le front, puis sur le reste de la figure, puis s'étend bientôt sur tout le corps. La rougeur est plus foncée que dans la fièvre scarlatine, et la peau se soulève sous l'effet de l'éruption. Les yeux et la poitrine sont tatoués les premiers.

Le meilleur traitement à appliquer dans ce cas est celui-ci. Si les yeux sont faibles, tenez la chambre sombre. Renouvelez l'air, en évitant les courants et les refroidissements subits. La température doit être de 68 degrés. Le froid peut causer la bronchite. Dès les premiers symptômes, isolez le patient, car la maladie est contagieuse, même avant l'éruption. Donnez un bain d'éponge chaud tous les jours. Tenez la poitrine couverte et l'intestin libre.

La diète à observer sera: gruau, bouillon et lait tant que la fièvre est forte; ensuite, pain rôti, blanc-mange, porridge et puddings légers; enfin, viandes digestibles et légumes. La tisane de graine de lin calme la toux. Evitez l'exposition au froid, même pendant la convalescence; aérez bien les vêtements avant de les mettre.

La coqueluche est une autre maladie qui s'attaque souvent aux petits enfants, et puisque cette causerie s'adresse plus particulièrement aux mamans, nous en parlerons donc aujourd'hui.

La coqueluche est classée par plusieurs parmi les maladies nerveuses, malgré sa nature apparemment infectieuse. Les symptômes en sont si familiers qu'ils ne requièrent aucune description.

Généralement, on peut abrégé les quintes violentes de toux en faisant usage d'émétiques, qui provoquent non seulement le vomissement, mais l'expectoration. Pour cela, il faut donner une pleine dose d'ipécacuanha ou d'oignons de mer. A part cette mesure, les traitements ont peu d'effet. Les cas légers vont mieux sans remède, si on prend le soin d'éviter l'exposition au froid et d'envelopper le corps dans de bonnes flanelles.

En vue de couper court à la maladie, on a fait usage de plusieurs remèdes, mais le fait qu'ils sont si nombreux, indique déjà qu'aucun d'eux ne peut être considéré efficace dans tous les cas. On prétend que la belladone produit de bons résultats. Le mélange suivant sera souvent utile, et il ne pourra jamais être nuisible. Pour un grain d'extrait de belladone, deux onces de gomme arabique; en faire prendre à l'enfant de 20 à 30 gouttes toutes les trois heures. On se procure ces substances aux

pharmacies. Cette dose est pour un enfant de douze ans. Pour un plus jeune, il faut réduire en raison de trois gouttes par année, environ. * * *

Une autre indisposition, bien commune dans la vie de presque tous les enfants en bas âge, c'est l'indigestion. En général, elle n'est que temporaire, et disparaît sans laisser de résultats sérieux dans la santé; quelquefois, elle s'obstine et produit des dérangements d'intestins, et finit par amener une émaciation marquée et même la mort. L'indigestion s'indique d'abord par le vomissement; par vomissement, nous ne devons pas comprendre l'acte par lequel l'enfant rejette une certaine quantité de lait caillé, comme il arrive d'ordinaire après un allaitement copieux; cela est tout à fait inoffensif et n'occasionne au bébé ni effort, ni douleur, ni épuisement, et peut parfaitement se rencontrer avec une bonne digestion.

Mais s'il s'introduit dans l'estomac des substances indigestes, ou s'il y a une surabondance persistante de nourriture, les vomissements surviennent et l'indigestion se déclare.

Le traitement doit d'abord avoir pour but de découvrir la cause de la maladie; quelquefois il suffira de prolonger les intervalles entre chaque allaitement; on verra encore que le malaise dépend souvent de quelques erreurs dans la diète de la part de la mère. Dans tous les cas, on devra examiner soigneusement la nourriture de l'enfant et la manière dont on la lui donne avant d'avoir recours aux remèdes. Pendant la durée de l'indigestion, il faut accorder du repos à l'estomac en ne lui donnant qu'une très petite quantité de nourriture; lorsque les matières rejetées ont une odeur acide, on y remédie en administrant à l'enfant la moitié d'une cuillerée à thé d'eau de chaux mêlée à une cuillerée de lait. On répètera le procédé deux ou trois fois par jour. Si l'indigestion persiste plus de deux ou trois jours, on devra recourir au médecin; car, on ne peut trop le redire, les maladies d'estomac ou d'intestins chez les jeunes enfants ont d'abord commencé par quelques erreurs insignifiantes dans la digestion.

Les désordres intestinaux constituent chez les enfants la majeure partie des maladies qui requièrent l'attention du médecin. Le fait est que l'on peut considérer le conduit alimentaire de l'enfant comme l'indice de l'état général de sa santé. Dans le cours de la première année, l'enfant devrait avoir deux évacuations dans vingt-quatre heures, et au moins une durant le même espace de temps dans la deuxième et les années subséquentes. Il faut se rappeler que le dérangement des intestins est, chez la plupart des enfants, non pas tant une maladie de l'intestin lui-même que le symptôme d'un état contraire à la nature existant quelque part; la première chose à faire est de s'assurer de ce qui peut en être la cause, de découvrir les influences auxquelles l'enfant peut avoir été exposé.

L'usage fréquent des drogues dans le traitement des maladies intestinales, produit souvent plus de mal que de bien; d'abord, parce que l'on s'occupe exclusivement des intestins, et qu'on laisse de côté la cause qui a produit l'affection.

On nous consulte souvent au sujet des convulsions auxquelles sont sujets un grand nombre d'enfants; voici ce que nous avons à dire: La convulsion n'est pas une maladie, mais simplement l'indice d'une maladie. La première chose à faire dans le traitement est d'en découvrir la cause, s'il est possible. Dans bien des cas, il suffit d'un peu de patience et de soin pour découvrir cette cause; ailleurs, il semble impossible de l'attribuer à autre chose qu'à l'état nerveux de l'enfant. De fait, il est plusieurs enfants qui semblent hériter d'une prédisposition aux convulsions; dans ces cas, les attaques surviennent sans causes apparentes. Ce sont ordinairement des enfants de parents qui sont eux-mêmes malades et dont les forces sont maigrement sustentées. Pendant l'attaque, on fera bien de détacher les habits de l'enfant et de lui jeter de l'eau à la figure avec les mains; on devrait le coucher à plat, sans oreiller, et introduire de l'air frais dans la chambre; si la chose est possible, on fera bien de lui donner un bain chaud.

Si l'enfant fait ses dents et que l'on puisse découvrir qu'il est sur le point d'en percer une ou deux, on pourra détourner les attaques subséquentes par un usage judicieux de la lancette; et, dans tous les cas, le traitement ne consiste pas à guérir les convulsions, mais à en faire disparaître la cause, lorsqu'on peut la découvrir.

DR DURAND.



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

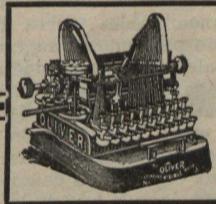
Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.
MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis Commandes par la poste demandées.

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



FABRIQUEE AU CANADA.

l'"Oliver"

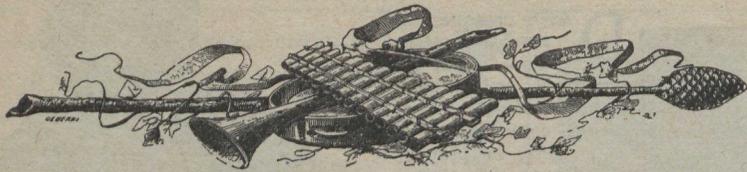
(A ECRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal



De la disposition musicale chez l'enfant



DANS une étude précédente, nous avons indiqué certains indices auxquels on peut reconnaître qu'un enfant peut devenir musicien; mais l'indice le plus certain est sans contredit l'amour des auditions musicales, la prédilection instinctive pour la bonne musique. Que l'on ne s'y méprenne pas, l'enfant est meilleur juge qu'on ne le croit généralement. Sans doute, il n'y aura rien de scientifique dans le jugement qu'il portera sur telle ou telle pièce entendue, car c'est l'instinct musical seul qui le guide, mais un instinct presque infail-
lible.

Il arrive aussi assez fréquemment qu'un jeune sujet, n'ayant encore que de vagues notions de musique, se sent invinciblement porté à noter certains airs dont il se croit sincèrement l'auteur, petites marches, valses, mélodies, etc., et qui ne sont qu'une reminiscence de morceaux qu'il a ou exécutés ou entendu jouer; que faire en cette occurrence? Considérer ce désir comme une manie, comme un enfantillage, et tourner, sans plus de façon, l'enfant en dérision? certes non, ce serait aller un peu vite en besogne, car cela dénote un certain esprit d'observation et de sens musical dont il faut assurément tenir compte, qu'il est bon de cultiver et d'orienter quand le moment propice sera venu.

«Un jeune musicien, raconte Lavignac, ayant entendu sa soeur aînée jouer les premières Sonates de Mozart, avait composé (?) une "Grande Sonate" (c'était le titre) dédiée à sa soeur, et qui avait bien treize mesures en tout; l'Allegro en comptait cinq: la première, formée de quatre notes, représentait le premier motif, en ut; la deuxième, en sol, avec le mot "expressivo", constituait le deuxième motif, après quoi une très grosse double barre, avec des points, indiquait nettement que la première reprise était finie: la deuxième débutait par des gammes avec beaucoup d'accidents semés à tort et à travers, après quoi revenaient le premier et le deuxième motif, tous deux en "ut". L'adagio ne contenait que trois accords, tous les trois faux — naturellement — mais très amples en intention, et se terminant par un point d'orgue. Le "finale", évidemment inachevé, était dans la mesure à six-huit, et criblé de notes, doubles, triples et quadruples croches. Cela n'avait pas le sens commun, mais on sentait que cela devait aller très, très vite, avec une vitesse vertigineuse; il avait sept mesures. Le tout était écrit sur une feuille de petit papier à lettre, qu'il avait réglée lui-même, tout de travers, et parsemé d'innombrables taches d'encre.»

«Pour toute personne étrangère à l'éducation musicale, c'était à considérer comme un enfantillage insignifiant, un simple et inoffensif barbouillage; cela dénotait cependant un esprit d'observation et d'imitation extraordinaire: le premier morceau divisé en deux reprises, le deuxième motif exposé d'abord dans le ton de la dominante, puis dans le ton principal, le soin de commencer la deuxième reprise par des modulations surprenantes (!) l'adagio tout court avec son point d'orgue solennel; le finale infiniment plus mouvementé que le reste... cela révélait un instinct de la forme absolument stupéfiant, car c'est là, grossièrement esquissé et comme en charge, exactement le plan de la sonate classique, comme celui de la symphonie. Cet enfant est devenu un compositeur de talent, quoiqu'un peu excentrique, et a même obtenu le Grand Prix de Rome.»

Si donc vous voyez que votre enfant aime à barbouiller de notes quelques feuilles de papier qu'il aura rayé lui-même, n'allez pas vous imaginer qu'il y a en lui l'étoffe d'un grand compositeur; d'un autre côté, gardez-vous bien de tourner en ridicule ou de négliger totalement ses griffonnages; non, gardez-les avec soin pour les montrer à un professeur de musique expérimenté, et agir selon ce qu'il vous aura dit à ce sujet.

La même observation s'applique et à ceux qui, sans l'avoir appris, prennent plaisir à improviser des heures entières sur un piano, et à ceux qui, dans un chœur de chant ou à leurs leçons de solfège, se font remarquer par la manière intelligente avec laquelle ils remplissent le rôle qui leur est assigné. Qu'on mette ces derniers sous la direction d'un bon maître de chant jusqu'aux premiers signes de la mue de la voix, durant laquelle il serait non seulement imprudent, mais fort dangereux de faire chanter l'enfant.

Que dire maintenant de ceux qui ne manifestent aucune aptitude pour la musique? Faudra-t-il donc les abandonner à leur triste sort et ne rien tenter pour les

rendre participants des jouissances délicieuses que procure l'étude et la connaissance de la musique, langue des dieux?

N'oublions pas que si l'immortel Mozart, qui s'aperçut, à l'âge de quatre ans, que le violon du voisin était accordé un demi-ton au-dessous du sien, étudiait par goût l'art musical, il n'en fut pas de même du non moins immortel Beethoven, qui, lui, neuf jours sur dix, n'étudiait son piano que par crainte de la schlague.

A ce sujet, voici les conseils pleins de sagesse que donne Lavignac, professeur au Conservatoire de Paris :

«Si cette indifférence, cette apathie, chez l'enfant, se répand sur l'ensemble des études et n'est pas particulière à la musique, il ne faut y voir que paresse générale, et chercher, pour la musique comme pour tout le reste, des stimulants dans l'émulation, la promesse de récompenses ou la menace de punitions. Autant que possible, s'en tenir à la menace, car c'est une triste manière d'imposer l'amour de l'art que d'user de châtimens. J'ai vu quelquefois, ajoute-t-il, des parents brutaux rouer un enfant de coups parce qu'il se refusait au travail, et l'obliger ensuite à chanter — avec goût — au milieu des larmes et des sanglots. C'était navrant. J'ai suivi quelques-uns de ces enfants. Ils sont tous devenus de mauvais sujets. Il ne faut donc pas les battre, mais, lorsque la paresse est générale et non localisée, il ne faut pas céder non plus; il faut, appliquant cette parole de Rollin: "L'éducation est une maîtresse douce et insinuante, ennemie de la violence et de la contrainte," il faut, avec douceur et fermeté, imposer à l'enfant un travail de musique, même indifférent, machinal (ce qui constitue une exception,) si court soit-il, fût-ce une demi-heure par jour, au milieu de ses autres études, dont cela le relèvera d'ailleurs malgré lui; et s'il est trop rebelle pour faire ce travail tout seul, avoir recours à un répétiteur.»

Et voici pourquoi: il arrive assez souvent, chez ces natures molles et sans ressort, que les aptitudes musicales sommeillent en quelque sorte et ne se laissent voir que beaucoup plus tard, vers dix-huit ou vingt ans; c'est principalement fréquent chez les jeunes gens qui ont travaillé les mathématiques ou les sciences exactes; un beau jour, ils se réveillent avec une envie violente de jouer du piano ou du violon, de savoir lire une partition, et alors, si on n'a pas su dans leur enfance les obliger à acquiescer, même contre leur gré, les notions élémentaires, ils sont très malheureux de ne pouvoir satisfaire leur penchant. Ils font alors pour cela les efforts les plus infructueux, et n'y parviennent que mal ou pas du tout, car ils n'ont plus la souplesse d'esprit nécessaire; ils ont laissé passer l'âge heureux où on apprend les langues en s'amusant. Ils déplorent leur paresse, mais il est trop tard.»



Mlle Marielle Bertrand

Les examens à l'Académie de Musique de Montréal ont eu lieu le 27 juin dernier.

Sur environ quatre-vingts candidats, une dizaine ont obtenu leurs diplômes.

Nous mentionnerons tout particulièrement Mlle Marielle Bertrand, jeune orpheline de père et de mère, 29 rue Emery, Montréal, âgée de 16 ans seulement. Cette jeune artiste a exécuté, de mémoire, avec un talent qui a surpris autant ses juges que ses professeurs, la "Capriccio Brillante" de Mendelssohn, une pièce de 22 pages, ainsi que le "Carnaval de Vienne", de Schumann, 12 pages.

Cet effort de mémoire et d'exécution n'a nullement fatigué la jeune artiste, que tous ont félicitée chaleureusement.

Mlle Bertrand a étudié le piano chez les Soeurs Saint-Louis de Gonzague, sous la direction de Mlle Victoria Cartier, puis sous celle de M. Pelletier, organiste de la cathédrale.

Mlle Bertrand compte se livrer très prochainement à l'enseignement, et pour rendre le public juge de son talent, elle donnera, l'automne prochain, un concert vocal et instrumental.

Seize ans, voilà qui dit beaucoup du talent précoce des nôtres pour l'art musical.

Nos félicitations sincères à cette jeune artiste.

LA GIE DE NAVIGATION
RICHELIEU ET ONTARIO

QUEBEC, LE GIBRALTAR DU CANADA

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente étonnante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété. Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à THOS. HENRY, gér. du trafic
MONTRÉAL

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

Le bon café français

n'est pas chose commune: c'est à la maison E. D. Marceau, de Montréal, que nous sommes redevables du CAFE DE MADAME HUOT, c'est-à-dire d'une combinaison de cafés de choix qu'une parisienne raffinée, Madame Huot, a



élaborée après de nombreux essais. Le CAFE DE MME HUOT réalise le type du bon café français. Ajoutons qu'on le trouve dans toutes les épiceries qui ont à cœur d'offrir à leur clientèle les meilleurs produits dans toutes les lignes

Café de Mme Huot



AVANT

Poils Follets,
Cheveux
et Barbe
Superflue

ENLEVÉS INSTANTANÉMENT sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 DE RECOMPENSE A QUICONQUE NE REUSSIT PAS.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez

Cooper & Co., Dépt. 12, 425 St. Paul, Montréal agents spéciaux pour le Canada.



APRÈS

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, de Londres, dit :

C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le.....

WILSON'S INVALIDS' PORT

tous les effets toniques et fortifiants de bon vin pur mêlé de Quinine, un de nos meilleurs toniques.

TOUS LES PHARMACIENS.

PARTOUT.

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé tel ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ:

COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Bâtisse "La Presse", Montréal.

COFFRES-FORTS DE MELINK
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 A \$50.00

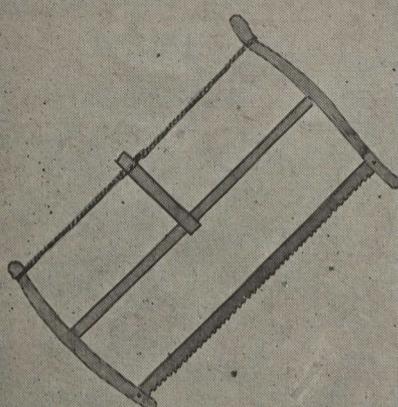
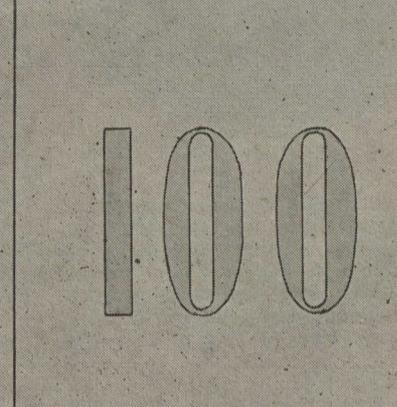
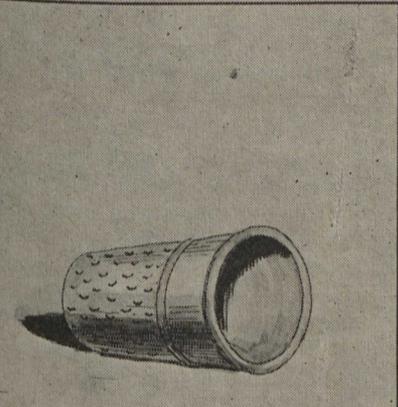
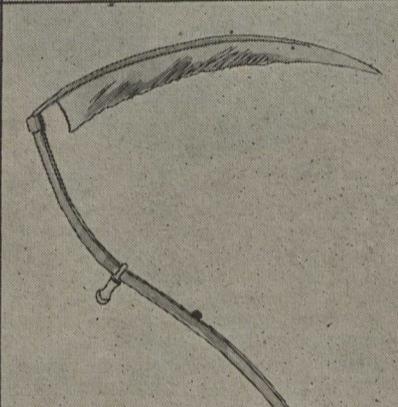
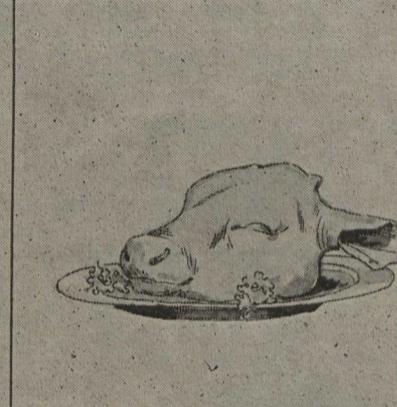
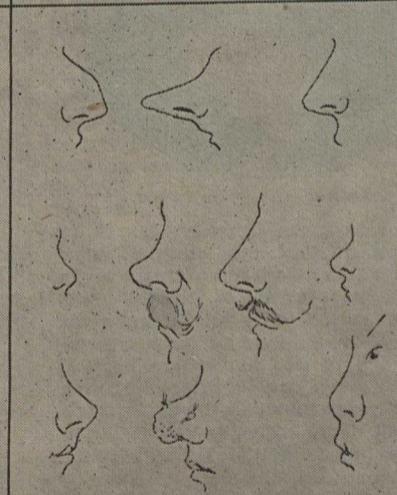
LE FER À CHEVAL NEVERSLIP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ
LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BELL MAIN 641

Écrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

Concours - Rébus de l'Album Universel

Une simple devinette dont bon nombre de lecteurs de l'Album Universel s'amuseront à trouver la solution, afin de mériter un des vingt magnifiques prix que nous offrons, chaque semaine, à nos milliers de lecteurs.

NOTE AUX CONCURRENTS. — Les enveloppes devront porter les mots rre Concours, nous parvenir au plus tard le 22 juillet, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Conformez-vous exactement à ces conditions, si vous ne voulez point voir vos réponses tomber à l'eau.

Explications.

La vignette ci-dessus se compose de neuf parties ou figures différentes. Ces figures, représentant chacune un ou plusieurs objets familiers, devront être remplacées par un ou plusieurs mots, suivant le cas, et former dans leur ensemble un proverbe bien connu des gourmets, surtout des gourmets français; car le tout a rapport à une giblotte essentiellement française, mais bien connue aussi au Canada.

Naturellement, il ne saurait être question ici d'orthographe; c'est pourquoi nous prévenons nos concurrents, dont le nombre va croissant chaque semaine, et que nous remercions vivement pour leur fidélité à

suivre nos concours, qu'ils doivent tenir compte du son produit par la désignation des objets de diverse nature représentés par notre dessin; puis écrire de leur mieux, sur la carte ci-contre ou sur une autre de modeste dimension, le résultat final ainsi que leurs noms et leur adresse.

Expédiez cette carte, par la poste, à Concours No 11, Album Universel, 1961 rue Ste Catherine, Montréal.

Les solutions de ce concours seront publiées dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux. Nous donnerons également la liste des noms de toutes les personnes qui nous auront envoyé la réponse exacte.

Il est parfaitement inutile de nous adresser des questions concernant les concours: elles resteraient sans réponse.

Solution du Concours No 7

1ère solution: **MESSIRE LOUP** (nageant vigoureusement) **GAGNE LA RIVE OPOSEE.**

2e solution: **UN LOUP PLEIN D'APPETIT TRAVERSA TROIS RIVIERES SANS SOUPER.**

Noms des concurrents qui ont gagné les 20 prix offerts:

Antonia Boulet, 702b rue Sanguinet, Montréal; E. Perrin, 1684 rue Notre-Dame, Montréal; J. C. Parent, 867 rue Sainte-Catherine, Montréal; Chs. E. Paquet, Sainte-Anne de la Pocatière, comté Kamouraska; Raoul Philbert, Buckingham, Qué.; Raoul

Nadon, 1093 Saint-Antoine, Saint-Henri de Montréal; Napoléon Brochu, 26 St Onésime, Lévis; Oscar Reneau, 596 Broadway, New-York; Marguerite Reneault, Saint-Vincent de Paul, comté Laval; William Marchand, 2 rue Hale, Worcester, Mass.; Arthur Monday, 541 Notre-Dame-Est, Montréal; Marie-Anne Richard, rue Saint-George, Lévis; Mme L. C. Forget, 884 rue St Denis, Montréal; M. E. Fournier, 65 Balchelder St., Laconia, N. H.; Abel A. Guilmette, 101 Summer St., Central Falls, R. I.; Corino Burino, 68 Drolet, Montréal; Blanche Dion, Hull, Qué.; Corinne de Blois, 99 Summer St., Central Falls, R. I.; Adrien Thibaudeau, Ste Thérèse de Blainville, Terrebonne; A. M. Jean, 2009 rue Sainte-Catherine, Montréal.

NOTE.

Les personnes résidant en dehors de Montréal recevront leur prix par la poste; celles de la ville sont priées de passer à nos bureaux.

Les concurrents dont les noms suivent ont trouvé une solution juste:

J. D. Pepin, J. Girouard, Mme J. A. Côté, Isaac Filiatrault, J. O. Mailhot, J. L. de France, Mme Edmond Dubois, Mme Raoul Lafond, Lewiston; Amanda Dussault, Arthur Vallières, Marie-Eugénie R., Mme J. Thos. Boissinot, Anisor, Marguerite-Marie Deschamps, Joseph Raymond, A. M. Glean, L. Fleury d'Eschambault, J. N. Nicole, Edouard J. Messier, DeBlois LaBrosse (loup noyé), Mme A. Vertefeuille, Maurice Désy.



Souliers en cuir verni garantis pour dames

Les plus beaux pieds en ville sont ceux chaussés de nos souliers

"EMPRESS" \$3.50

Faits de poulain verni, cuir offrant le plus de résistance sans blesser le pied et qui conserve son brillant le plus longtemps. Formes élégantes et confortables. Souliers tan, pour dames, de \$3.50 et \$4.00 réduits à \$2.50.

A. LECOMPTE, Jr.

1753, Ste-Catherine
coin Sanguinet, MONTREAL
Telephone EST 3658
Ordres remplis par la malle.

Art. Laurin & Cie

PEINTRES ARTISTES

Décoration d'Eglise et Tableaux Religieux. Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Ecoles (blackboards.) Scenes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins fou nis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones: 73 St-Charles-Borromée
Main 4564
Est 2069 Montréal

Nous donnerons gratis à tous ceux qui le demandront, un joli cendrier en aluminium avec l'annonce de

La Digestive

Le vrai nom pour le vrai remède.

Guérit pour toujours **LA DYSPEPSIE**

En vente partout ou au

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté

136, RUE ST-DENIS, MONTREAL

Formule pour les Solutions

CARTE DU CONCOURS No 11

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Solution

Noms et adresse

ANTI-KOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Duillons.** Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix.

25c. A. J. Laurence, Phar., Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS

Comment dormir, savoir se reposer



VEC la nuit, quand vous vous enfoncez confortablement dans vos draps, vous arrive-t-il parfois de vous dire que vous passez au lit à peu près vingt-cinq ans de votre vie ? Il est des gens qui ont besoin de dormir plus que d'autres, cela est évident; et nous ne mourons pas tous au même âge. Mais l'homme qui dort huit heures sur vingt-quatre se trouve, quand il atteint soixante-quinze ans, avoir passé au lit un quart de siècle.

Peut-on dire que ce soit là du temps perdu ? Non, assurément, car le sommeil est le grand régulateur de toutes nos facultés physiques et mentales. Ne vous est-il pas arrivé quelquefois de vous réveiller en sursaut au milieu d'un cauchemar horrible, les cheveux dressés de terreur, la sueur inondant votre front ? Tremblant encore des émotions du rêve, vous écartiez d'un geste des mains les fantômes qui vous entouraient tout à l'heure. Et bientôt, complètement revenu à l'état de veille, il ne vous restait que cette pesanteur à l'estomac qui permet de diagnostiquer sûrement l'indigestion.



Dormir la joue sur la main est une position observée chez les enfants.

C'est chose bien désagréable. Pour l'éviter, il ne faut pas craindre de surveiller un peu le repas du soir.

Il est des gens qui peuvent dormir n'importe où et dans toutes les circonstances. On peut voir souvent, l'été, entre midi et une heure, à l'heure de la sieste, les ouvriers ronfler le long de la rue, se reposant ainsi du travail du matin avant de se remettre à la besogne. Nous en savons d'autres qui seraient bien heureux de dormir sur les bancs de nos promenades publiques, et qui envoient à tous les diables les constables qui les en empêchent. On connaît l'anecdote de Turenne dormant sur un canon, à la veille d'une bataille, et on cite le même fait à propos de Wellington. Enfin, et de plus fort en plus fort, on réveille d'un sommeil profond et paisible des condamnés à mort pour les mener à l'échafaud.

Certains dormeurs sont insensibles au bruit de la foudre. On parle même d'un homme qui assurait qu'un tremblement de terre ne l'aurait pas tiré de son sommeil; il ajoutait, il est vrai, que les remontrances multiples de sa femme avait rendu son oreille invulnérable au bruit.

Le dormeur qui s'enfonce la face dans l'oreiller se trouve en mauvaise posture, si



Une position généralement adoptée par ceux qui font une courte sieste.

un cambrioleur survenait. Ce geste renouvelé de l'autruche, en produisant une demi-asphyxie, a en outre l'inconvénient de provoquer un sommeil agité. Il ne faut pas davantage se replier "en chien de fusil", surtout si l'on a un camarade de lit, à qui on laisserait ainsi un minimum de place.

Aux heures de sieste, par les chaudes après-midi d'été, on se contente généralement d'un sofa. Les uns s'y étendent, la joue appuyée sur la paume de la main; d'autres, les coudes hauts, les avant-bras repliés, reposent leur tête sur leurs mains réunies. Ne jamais faire comme cette jeune fille de seize ans qui, résolue à souffrir pour être belle, s'étendait sur le dos, les bras verticalement levés et attachés au ciel de lit. Elle voulait, par ce moyen, obtenir des mains blanches. Elle en mourut, triste conséquence de sa coquetterie.

Quelques personnes se couchent sur le dos et dorment ainsi, les bras croisés sur la poitrine, ce qui leur donne l'apparence calme d'un mort sur son lit de parade, alors que souvent cette position est la cause d'horribles cauchemars.

En somme, la meilleure manière de s'assurer un bon sommeil consiste d'abord à se mettre au lit à une heure raisonnable,

après s'être procuré une digestion facile par un repas léger. On se couchera sur le côté droit, jamais sur le côté gauche, ce qui donne des battements de coeur. On se tiendra la tête bien dégagée, hors des draps et des couvertures. De cette façon, on peut compter sur un sommeil sans rêve. Par-dessus tout, éviter les mélodies hy-



Ne vous est-il jamais arrivé de vous réveiller dans cette position ?

giéniques à la mode. N'imites pas les gens qui, chaque matin, se font frictionner jusqu'au sang, qui font leurs quinze milles par jour, se font cuire dans des bains turcs et croient devoir, quotidiennement, avant déjeuner, soulever des poids formidables, après s'être levés à quatre heures du matin.

Fâcheux procédé!...

Un vieux proverbe anglais, lequel d'ailleurs manque aussi fort à la vérité qu'à la galanterie, prétend bien qu'il faut, par jour, six heures de sommeil à un homme, sept heures à une femme et huit heures à un sot. Or, au risque de passer pour une sottise, nous réclamerons sans honte nos huit heures.

SAVOIR SE REPOSER

Ce n'est pas si simple qu'on le croit, généralement, de se reposer; la plupart des gens ne se reposent jamais véritablement, ils restent un peu contractés, les nerfs tendus jusque dans le sommeil. Ceux qui ont acquis le talent du repos ne vieillissent pas si vite; ils gardent un aspect plus frais, à peine fripé, jusqu'au seuil du dernier âge.

Pour bien se reposer, il faut s'étendre à l'abandon corps et âme, esprit et coeur. Si



Gracieuse sans chercher à l'être.

la pensée veut l'activité malgré la volonté du rêveur de repos, il faut alors lui imposer une ligne, la jeter sur un sujet calme, sans lutte, sans bruit, et, comme toute pensée est un tableau, se le figurer riant, sans nuances vives, avec de longs horizons atténués; il faut absolument que la préoccupation fuse au dehors, laisse le champ libre à l'envahissement du repos. Un être humain qui saurait bien se reposer retarderait presque indéfiniment l'usure vitale et apparente.

La figure est la partie du corps qui sait le moins se reposer. Elle se contracte à propos de tout et de rien, elle reflète l'agitation de l'âme et des pensées suscitées par la vue. Une surprise passe-t-elle, voici les sourcils qui s'élèvent et vont plisser le front. Une admiration va se marquer par l'ouverture des lèvres, une idée méchante par deux lignes partant du nez au menton. Et le sourire, le joli sourire dont on abuse à tout propos, il reproduit justement les mêmes plis que la méchanceté, de chaque côté de la bouche. Le rire large, bruyant, s'en va creuser la patte d'oie aux angles des yeux; de même le rire forcé, si fréquent, si souvent sot, sans



Cette manière de dormir est le signe d'un mauvais fonctionnement du coeur.

valeur, sans poussée interne et uniquement pour être aimable. A quoi servent tous ces mouvements dont le visage garde l'empreinte? Ces mouvements inutiles deviennent les stigmates de la vieillesse. Or, pour les empêcher de marquer, il y a plusieurs moyens que je vais expliquer: ils ne sont pas dispendieux, ils n'ont rien à voir

avec les fards et les crèmes, ils sont d'hygiène pure et de science naturelle, celle que fournit l'observation et l'expérience. Il faudrait souvent, plusieurs fois par jour, s'isoler quelques instants et "reposer" son visage, relâcher tous ses muscles, quitter toute expression, n'indiquer... rien: le calme absolu, clore les paupières afin de distendre les muscles extenseurs, fermer les lèvres sans pression; cesser de contracter les mâchoires, ce qu'on fait dans l'attention, la volonté, le travail; ne pas même agiter la langue; rester inerte, la pensée perdue sur une vue de plaine immense ou de mer azurée. Les quelques minutes passées ainsi, on se sentira tout regaillard. Le matin, il serait bon — ou le soir, si l'on préfère, — de prolonger un peu cette extase de repos; il faudrait la préparer par quelques soins fort simples. Se placer devant sa glace, voir la direction des plis de la peau, les humecter légèrement d'une préparation saine, non chimique, une sève régénératrice de fleurs choisies parmi les plus toniques, puis faire de légers massages remontants, repoussant la peau dans le sens du cuir chevelu.

En examinant la grimace du rire, on verra la direction des rides, et on les com-



Manière de dormir tout-à-fait anti-hygiénique.

batta de lotions et de massages avec les pouces; puis on tâchera de remplacer le rire des lèvres par celui des yeux, bien plus joli, et qui les fait briller et se dilater; de même pour le sourire. Les phases de notre existence se prêtent à une série de mouvements inutiles, souvent laids, très dispendieux pour notre organisme. En parlant, on s'agit, les yeux roulent, le front se ride; on s'imagine persuader ses écouteurs par une mimique fascinatrice. Or, les écouteurs sont, au contraire, distraits par cette collection de grimaces, tandis qu'ils seraient persuadés par une expression de calme sérénité.

Il est assez facile, avec un peu d'étude, de parler sans grimacer; les lèvres s'ouvrent et se joignent sans agitation surmenée, les paupières cillent doucement, les prunelles se tournent avec lenteur. Les mots n'en deviennent que plus précis, leur sens plus clair; mais il ne faut pas tomber dans l'excès contraire et parler comme marche une tortue; la parole doit sortir ainsi qu'une source limpide coulant sur une pente légère.

Parler de l'art de se reposer semble un aphorisme; ce n'en est pourtant pas un, car il est plus difficile de le pratiquer avec fruit, de l'acquiescer et le conserver, que



Position qu'on prend quelquefois pour dormir par les temps orageux.

d'apprendre tous les moyens actifs de réussite. Savoir se reposer, c'est savoir s'empêcher de vieillir, c'est savoir accumuler des forces pour l'occasion; notre machine humaine se recharge d'électricité vitale dans le repos et l'écoule peu à peu dans l'action.

Du repos au sommeil, il y a un échelon; celui-ci est réparateur, s'il est compris par toutes les facultés et goûté par elles; il est nul, si l'âme reste agitée et la pensée vibrante, quoique déformée par le manque de direction intellectuelle. Le moyen de bien dormir, c'est d'avoir l'estomac peu actif, ayant achevé son travail de digestion, et lesté seulement d'une boisson non alcoolisée, prise avant de se coucher. Il faut ensuite s'étendre, le cou à peu près droit, non plié, ce qui gêne la circulation du sang allant du coeur au cerveau. Aucune pression ne doit comprimer la boîte crânienne, parce que forcément le rêve s'évacuerait vers la circonvolution cérébrale intéressée. Aucun vêtement trop étroit ne doit emprisonner le thorax, les membres doivent être doucement fléchis, et, par-dessus tout, la pensée doit s'en aller loin des préoccupations du jour. Plus on songera, au lit, aux soucis du jour, plus on les gros-

sira, sans trouver de solution; tandis que, si on dort calme, sans angoisse, les peines et les difficultés seront plus débrouillées au réveil, plus sagement vues. La paix d'une nuit aura calmé des inquiétudes, voilà de gaze les nuances trop vives.

Les Merveilles de l'Electricité

On s'en sert maintenant pour purifier la farine

Le nouveau procédé permet de faire un pain plus léger, une pâtisserie plus douce, plus blanche et surtout plus facile à digérer.

Nos Canadiennes sont enchantées du résultat.

Qu'est-ce que l'électricité ?

Personne ne le sait, pas même Edison.

Que fait l'électricité ?

Tout le monde le sait.

Elle fait marcher le télégraphe, le téléphone. Elle fournit la lumière, la force motrice, elle soigne et guérit les maladies. En un mot, elle fait des merveilles, et la plus grande, c'est d'être le grand purificateur de la nature.

Car quand la terre est couverte de poussière et que tous les germes de maladies qu'elle porte ont été enlevés par l'air, et se trouvent en suspension dans les nuages, l'électricité passe, éclate, transforme, l'éclat fulgurant des éclairs est suivi des roulements du tonnerre, la pluie tombe à torrents, l'air est PURIFIÉ, et nous nous écrions : "Qu'il fait bon et frais et que l'air est pur."

L'électricité au moulin à farine

Il se passe là quelque chose dans le genre de ce que nous venons de décrire, mais silencieusement, rapidement, sûrement.

L'électricité fait ses miracles dans le moulin où se moule la farine "ROYAL HOUSEHOLD", le seul moulin au Canada où l'on se serve de l'électricité pour la purification.

Quand les meules, les séparateurs, le tamis, ont moulu et remoulu, purifié et repurifié la farine dans les sept étages du moulin "ROYAL HOUSEHOLD", cette farine est aussi près de la perfection qu'il est possible de l'être.

Alors, on fait mieux encore, on applique l'électricité, on envoie à travers la farine une mystérieuse charge

D'air électrisé

et la farine se purifie encore, la moindre trace d'impureté disparaît, elle devient meilleure, en un mot, elle est assez pure, assez blanche, assez douce, pour être digne du nom de "ROYAL HOUSEHOLD", de la farine la plus délicieuse, la plus saine, enfin la farine parfaite.

C'est cette farine qui permet de faire du pain et de la pâtisserie dignes de figurer sur les tables royales.

C'est aussi cette farine dont des milliers de nos Canadiennes se servent pour faire leur pain et leurs gâteaux, et c'est d'elle qu'elles font des gâteaux plus légers, du pain plus sain et meilleur.

Tous les jours, des centaines de témoignages arrivent aux bureaux des moulins de la Compagnie Ogilvie, à Montréal, lettres qui leur sont envoyées par des dames se servant de la farine "ROYAL HOUSEHOLD". Elles ont fait usage des recettes et s'en trouvent enchantées.

Les recettes vous seront envoyées gratuitement, si vous les demandez.

Demandez-les de suite.

Meunier-Sans-Souci.

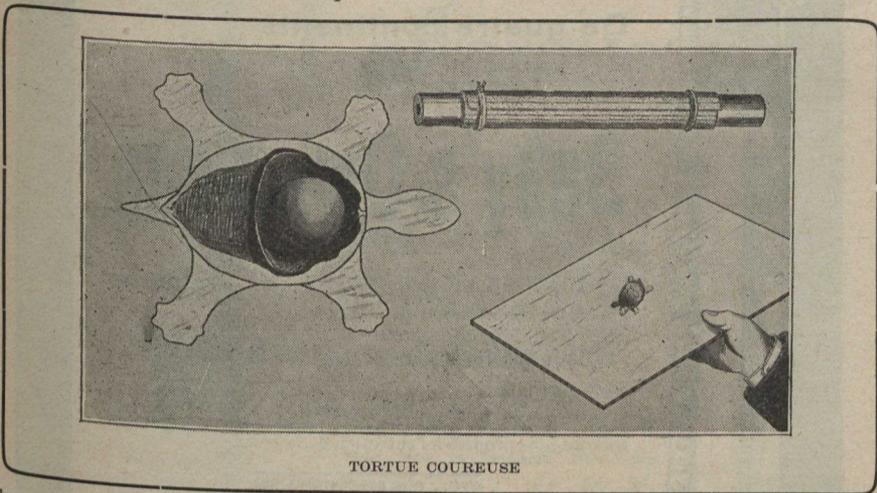
Récréation enfantine

TORTUE COUREUSE

Voulez-vous avoir une petite tortue courant très vite? Notre dessin vous montre comment vous pourrez la faire.

La carapace n'est autre chose que la coquille d'une noix, que vous choisirez aussi grosse que possible. La tête, les quatre pattes et la queue pourraient être dessinées et coloriées sur une feuille de papier qui, une fois découpée, serait collée sous le bord de la coquille.

Mais il est plus intéressant de faire cette tête et ces membres en relief, en les tirant de plaques de liège découpées dans de vieux bouchons. On commence par faire



TORTUE COUREUSE

des plaques de 1 centimètre d'épaisseur au moins; on frotte l'une des faces sur du papier de verre fin, pour la polir, puis on y dessine à l'encre la forme de la tête, par exemple. On découpe le contour avec un canif, puis on arrondit les bords avec une lime demi-ronde, ou, si l'on n'a pas de lime, avec un morceau de papier de verre enroulé autour d'un crayon, comme vous le voyez sur le dessin. Du côté où le cou doit se raccorder avec la coquille, on le lime pour lui donner une forme concave; on essaie si cela va bien, on colle la tête avec un peu de cire à cacheter, du côté de la coquille opposé à la pointe, et l'on dessine les yeux et le museau avec un fil de fer rougi au feu, ou avec de l'encre. On fait de même pour les pattes, en ayant soin que celles de devant soient de même grandeur, ainsi que celles de derrière, qui seront un peu plus longues. Collez les pattes et la queue comme vous l'avez fait pour la tête, en observant que le dessus des morceaux de liège doit être arrondi sur ses bords, mais que le dessous doit être le plus plat possible.

Une fois la tête et les membres bien collés, frottez tout le dessous de la tortue, noix et liège, sur papier de verre fin posé à plat sur une table; vous obtiendrez ainsi une surface bien unie. Voilà notre tortue fabriquée; nous pouvons la perfectionner en touchant le dessus de la noix avec un gros fil de fer ou un tisonnier rougi au feu, de place en place; ces brûlures imitent l'écaillage de la tortue.

Reste à fabriquer le mécanisme moteur; vous allez voir que ce n'est pas long. Il consiste simplement en une bille ordinaire, une balle de plomb, ou encore, une bille de

CHARIOT ET BERCEAU DE POUPEES

Avec les coquilles des noix, nous allons fabriquer le chariot et le berceau que vous montre notre croquis.

Mais, pour percer et couper les coquilles des noix, qui sont si dures, ne croyez pas que j'aie vous conseiller l'emploi d'un couteau ou d'un canif, dont la pointe serait vite cassée; le seul outil nécessaire, que j'ai baptisé du nom de "passe-partout", ne se trouve pas chez les marchands, par la bonne raison que chacun peut le faire soi-même; c'est, comme vous le voyez sur la figure 1 du dessin, un bout de fil de fer emmanché dans un bouchon; une vieille

aiguille à tricoter, en acier, même rouillée, fera très bien l'affaire.

Vous allez me demander par quel miracle ce singulier outil va nous permettre de couper les noix les plus dures, et je vous répondrai qu'il les perce et les coupe en les brûlant. Faites rougir au feu la pointe du "passe-partout", et elle s'enfoncera dans la coquille d'une noix, aussi facilement que dans du beurre. Pour couper une coquille en travers, faites rougir la tige sur une certaine longueur, posez-la en travers sur la coquille, et elle la tranchera en la brûlant; une fois la coquille ainsi coupée en deux, frottez la partie brûlée sur un frottoir en papier de verre, pour faire disparaître la couleur charbonnée; la coquille semblera tranchée par le meilleur outil, et coupée aussi nettement que du papier avec des ciseaux.

Si j'insiste un peu sur ce point, c'est que cela nous servira pour toutes les constructions en coquilles de noix que nous étudierons par la suite. Voyons, maintenant, comment se font les deux joujoux représentés sur notre dessin.

Le chariot se compose d'une coquille de noix entière, sur laquelle on colle, avec de la gomme arabique ou de la cire à cacheter, une demi-coquille, obtenue en coupant une des coquilles en travers, et qui forme la capote.

On perce deux trous vers le bas pour le passage de l'essieu; cet essieu est un bout d'allumette dont on a arrondi les extrémités; aux deux bouts de l'essieu, on place les roues en rondelles de bouchon, de un centimètre d'épaisseur, puis on met contre chaque roue une petite rondelle de carte de visite destinée à maintenir les roues en

place. Le centre des roues aura été percé à l'aide du passe-partout, et ces roues devront tourner aisément sur l'essieu, les rondelles de carton restant fixes.

Un troisième trou, percé à l'avant, sert à recevoir le bout du timon, ce timon étant obtenu à l'aide d'un fil de fer tordu en double; à l'extrémité est un bout de crayon servant de traverse; à l'intérieur de la coquille, l'autre bout du timon est maintenu en écartant les deux bouts du fil de fer l'un de l'autre.

Avant de coller la capote sur le chariot, on peut y intercaler un petit siège en carton mince; on peut aussi y installer une petite couchette, comme pour le berceau.

Ce berceau se fait comme le chariot, à l'aide d'une capote fixée sur une coquille

de noix. Les deux bascules sont en liège et découpées, comme le montre la figure 3 du dessin, dans le bord d'un grand bouchon plat; on pourrait aussi les découper dans du carton; elles se fixent sous le berceau avec un peu de colle ou de cire à cacheter. On garnit le fond d'un peu de ouate, on fait un oreiller en ouate également, et l'on couche, sous une couverture, un bébé minuscule en porcelaine, comme celui de la galette des Rois, à moins que, préférant que la poupée soit aussi votre oeuvre, vous n'y couchiez le gentil bébé en mie de pain, que vous fabriquerez facilement.

Nous verrons bientôt comment les bouchons pourront aussi nous servir à confectionner les plus drôles de poupées, mais nous ne pouvons tout dire à la fois, et je vous demande un peu de patience, certain que vous voudrez bien me l'accorder.

COSMETIQUE D'OISEAUX

Les oiseaux sont encore plus soigneux de leur personne que les mammifères. Tout le monde a remarqué qu'ils sont toujours propres et bien lustrés. C'est qu'ils ont à leur disposition un pot de pommade copieux dont la nature, dans son inépuisable bonté, les a pourvus presque tous: c'est une poche interne s'ouvrant au dehors par un orifice assez petit que le liquide intérieur vient imbibier au fur et à mesure de sa sécrétion.

L'oiseau recueille cette liqueur onctueuse avec son bec et l'étale sur ses plumes, ce qui les fait luire et, de plus, les met à l'abri de l'eau.

C'est grâce à ce cosmétique que les oiseaux nageurs ou plongeurs, — cygnes, canards, goëlands, etc., — ne sont jamais mouillés et conservent la blancheur de leur plumage, même dans les eaux les plus vaseuses.

A part cet onguent, la table à toilette des petits oiseaux est assez mal garnie.

L'oiseau recueille cette liqueur onctueuse avec son bec et l'étale sur ses plumes, ce qui les fait luire et, de plus, les met à l'abri de l'eau.

C'est grâce à ce cosmétique que les oiseaux nageurs ou plongeurs, — cygnes, canards, goëlands, etc., — ne sont jamais mouillés et conservent la blancheur de leur plumage, même dans les eaux les plus vaseuses.

A part cet onguent, la table à toilette des petits oiseaux est assez mal garnie.

L'HOTELIER ET LE VOYAGEUR

Un voyageur avait fait bombance à l'hôtel. Quand le moment de payer fut venu, le voyageur n'avait pas d'argent.

— Je vais, dit-il à l'hôtelier, vous chanter mes plus jolies chansons.

— C'est de l'argent qu'il me faut, dit celui-ci, et non des chansons, car avec cette monnaie-là, c'est moi qui chanterai.

— Mais si j'en chante une qui vous plaise, reprit le voyageur, ne la prendriez-vous pas pour argent comptant?

— A la bonne heure! dit l'hôtelier, mais je vous prévienne que vous allez perdre votre temps.

Le voyageur se mit cependant à chanter, mais, naturellement, à chaque chanson, l'hôtelier, invariablement, secouait la tête en disant:

— Celle-là ne me plait pas.

Enfin, le chanteur mit la main à la poche, comme s'il eût voulu tirer la bourse.

— Pour cette fois, dit-il, je vais vous en chanter une qui sera de votre goût.

Et il entonna la chanson du voyageur: "Mettez la main à la bourse et payez l'hôte."

— Celle-là vous plaît-elle? fit le voyageur, l'air malin.

— Oui, dit l'hôtelier en riant.

— Elle vous plaît? reprend le voyageur. Alors prenez-la pour argent comptant, vous êtes payé!

Et il s'en alla, laissant l'hôtelier tout morfondu.

LA GOUTTE D'EAU

Une goutte d'eau tomba des nues dans les abîmes de la mer; mais en voyant les flots s'agiter dans leurs gouffres béants, elle se dit, saisie de honte et de tristesse: — Hélas! que suis-je en face de cette immensité? Hier, je brillais dans les nuages, aujourd'hui, la feuille légère qui flotte sur ces flots est beaucoup plus que moi.

Mais, le roi des cieux, touché de sa douce plainte, la revêtit d'une robe de noblesse et la déposa dans une coquille, où elle fut changée en perle précieuse; elle finit par briller sur la couronne des rois.

Cette fable, mes chers petits amis, est la fleur des préceptes.

Dieu élève les humbles.

PENSEES

Les aveugles dans ce monde ne sont pas ceux qui ne voient pas le soleil, mais ceux qui ne voient pas le devoir.

* * *

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

* * *

Le grand secret pour faire beaucoup de choses, c'est de les faire une à une.

* * *

Celui qui ne se lève pas assez tôt est tout le jour en retard pour ce qu'il doit faire.

Remède contre les "bleus"

Qui n'a jamais échoué

Santé et joie de la vie retrouvées.

Quand une femme joyeuse, énergique, au brave cœur est soudainement plongée au comble de la misère, les "bleus," c'est un triste spectacle. Cela arrive généralement ainsi:

Elle se sent "toutes choses" pendant



quelque temps; elle a mal aux reins et à la tête; son sommeil est mauvais, elle est nerveuse et elle s'évanouit souvent, elle a des étourdissements et des battements de cœur; puis viennent des pesanteurs et pendant la menstruation elle est profondément abattue. Rien ne lui plaît. Son médecin lui dit: "Du courage; vous souffrez de dyspepsie; vous serez bientôt rétablie."

Mais elle ne se rétablit pas et son espoir l'abandonne; alors arrivent la mélancolie morbide, les "bleus" perpétuels.

N'attendez pas que vos souffrances vous aient conduite au désespoir; que vos nerfs soient épuisés et que le courage vous ait abandonné, mais prenez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Voyez ce qu'il fit pour M^{me} Joséphine Rinvillle, Mastai, Qué. Elle écrit:

Chère Madame Pinkham: — "J'ai souffert pendant quatre ans de troubles féminins— inflammation de l'estomac et des tubes de Fallope qui me causait de violentes douleurs et souvent des tortures tellement cruelles qu'il m'était parfoi impossible d'accomplir mes devoirs quotidiens. Ma vie était devenue misérable. J'étais si triste et si découragée que je ne savais où m'adresser pour obtenir du soulagement. J'ai été soignée par des médecins qui ne me firent aucun bien. L'on me conseilla d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et j'en achetai une bouteille. J'en suis heureuse, car aujourd'hui je suis rétablie et forte et la vie m'apparaît joyeuse, car je jouis d'une parfaite santé, grâce à votre remède."

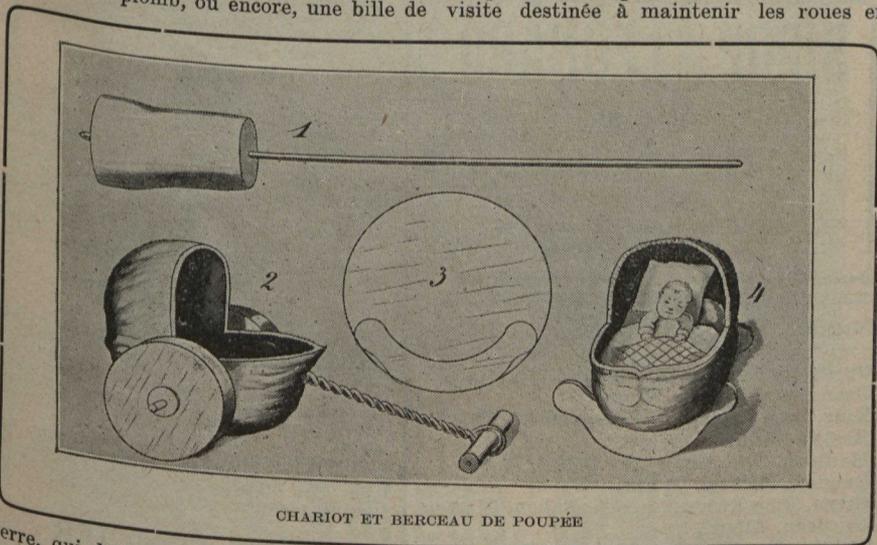
Si vous avez quelque dérangement de votre organisme écrivez à M^{me} Pinkham, Lynn, Mass., pour lui demander conseil.

LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède pût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 Désery, HOCHELAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de l'Illebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'Ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amer — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.



CHARIOT ET BERCEAU DE POUPEE

verre, qui doit tenir sous la coquille sans la soulever. Vous posez la tortue sur une feuille de carton, que vous tenez à la main, après y avoir caché la bille, et, en inclinant le carton dans tous les sens, vous faites courir la tortue, qui va, vient, tourne sur elle-même, etc., de la façon la plus amusante.

Si vous désirez que, dans ses exercices, elle marche toujours la tête en avant, il vous suffira de coller par ses deux bouts, à l'intérieur de la noix, une bandelette de papier formant cloison, qui forcera la bille à rester toujours en avant de la coquille, c'est-à-dire du côté de la tête.

Vous pouvez fabriquer ainsi plusieurs petites tortues et organiser des courses sur une table placée en pente.

Le port de Montréal et ses débardeurs

(Suite)

On a beau le prévenir du danger, multiplier les lampes électriques sur les ponts, l'envoyer se coucher maintes fois dans la nuit, rien n'y fait, le débardeur veut achever sa nuit, et il continue de travailler, appelant pour ainsi dire l'accident mortel qui, dans son foyer, laissera une veuve éplorée et des orphelins désemparés par la mort du chef de la famille.

Que, si vous me demandiez si ce métier de débardeur est chez nous une vocation, je n'hésiterais pas à vous répondre par la négative. Peu de débardeurs montréalais continuent leur genre de travail durant de longues années, et ne font que cela.

Beaucoup d'entre eux sont des terriens à tous crins; c'est tout au plus s'ils sont descendus jusqu'à Québec en bateau, car ce port a ses débardeurs attirés.

Chez nous, le plus souvent, le débardeur est un homme robuste de vingt à quarante ans, qui, voulant travailler, gagne son pain à la sueur de son front.

C'est, par exemple, un cultivateur "en rupture de ferme". Il sait que, sur les quais, en quelques mois, il peut gagner assez pour faire vivre les siens le reste de l'année, et il s'y rend; heureux d'y pouvoir être embauché continuellement, durant l'été et une partie de l'automne, qui représentent, comme l'on sait, notre saison de navigation sur le Saint-Laurent. D'autres fois, le débardeur est un marin débarqué qui aime mieux ce genre de labeur que de faire le quart, ou de manoeuvrer, sur le pont d'un steamer.

Parmi les débardeurs de notre métropole, il se trouve des sujets de plusieurs nations. Bien que les contremaîtres n'aient pas à prendre à leur service les premiers venus, assez souvent, la grande quantité des marchandises leur force la main, et ils se résignent à accepter de la main-d'oeuvre étrangère.

C'est ainsi qu'il y a quelques années, je vis des équipes qui se composaient de Canadiens, d'Anglais, de Français, d'Italiens et même de quelques Orientaux, sans parler des Suédois, Yankees et autres gens de mer.

Pour être exact, j'ajouterai que, dans notre ville, ce rude métier compte en majorité des Canadiens-français. Et, entre nous, ce sont de fiers lurons qui ne bougent pas à la besogne, soit, (comme le montrent nos gravures), lorsqu'il s'agit de manipuler de pesants lingots de fer, de manoeuvrer une grue, ou de mettre à quai les pesants colis qui nous arrivent de tous les points du globe.

Une chose les console et les peine en même temps, c'est que depuis quelques années, l'outillage de notre port se perfectionne à merveille, s'enrichissant sans cesse d'énormes appareils de manutention qui facilitent le déplacement des lourdes marchandises. Il suffit à cet égard de citer les élévateurs, les palans, les cabestans et mille autres moyens mécaniques dont, à cette fin, se servent nos compagnies de navigation, soit qu'il s'agisse de simples barges ou d'énormes transatlantiques.

Je ne quitterai pas les braves gens dont je viens de vous entretenir sans vous dire un mot des naïves et belles chansons canadiennes que je leur entendis souvent chanter à fond de cale; tandis que le clapotis des vagues contre les flancs du navire leur résonnait en sourdine, et rappelait la grande voix de la mer, des calmepats et des tourments indescriptibles.

L'aqueduc de Montréal

(Suite)

L'exécution du projet dont nous parlons ne fut réalisée qu'en 1854. Qu'il suffise de dire que la force hydraulique fut employée pour manoeuvrer 6 pompes qui envoyaient l'eau dans un réservoir situé sur le flanc du Mont-Royal, le long de la rue MacTavish. Ce même réservoir, agrandi, est encore employé comme réservoir de niveau inférieur. En 1854, le réservoir dont il s'agit avait une capacité de 15,000,000 de gallons impériaux. Cette installation devait convenir pendant quelque temps, même pour une population double de celle du Montréal d'alors, bientôt, toutefois, elle devait devenir insuffisante.

Depuis, en effet, la population de Montréal a quintuplé, et des habitations ont été construites plus haut que le réservoir MacTavish, celui-ci ne pouvait donc plus répondre en totalité aux besoins de Montréalais. Cela nécessita la construction du réservoir de niveau supérieur, actuel, qui se trouve à mi-hauteur de la montagne (Mont-Royal), ainsi que celle d'une bâtisse où des pompes envoient l'eau du réservoir inférieur au réservoir supérieur, c'est-à-dire à 422 pieds au-dessus de l'eau du port.

En 1877, les dispositions prises d'après les plans du surintendant, M. L. Lesage, tendaient à faire que l'aqueduc eût son origine à 3,000 pieds dans la rivière, qu'il soit de 130 pieds de large à la surface de

l'eau, de 78 à sa base, et d'une profondeur de 14 pieds. Ces dimensions auraient permis de fournir 30,000,000 de gallons impériaux. Cette même année, on commença les travaux, l'aqueduc fut construit à 130 pieds de large sur une longueur de 4,800 pieds, tel qu'il existe encore. Cependant, le coût du travail en empêcha la continuation, et fut cause de la faveur dont jouit l'installation des pompes à vapeur.

En 1878, le réservoir MacTavish, devenu trop petit, fut agrandi, pour contenir 37,000,000 de gallons impériaux.

En 1889, la population avait augmenté tellement, que pour lui donner assez d'eau on dut acheter une nouvelle pompe pouvant fournir 2,500,000 gallons impériaux. Or, la population augmente sans cesse, et les problèmes du service hydraulique de la métropole, en raison directe, bien entendu.

Enfin, des améliorations successives apportées au service de l'aqueduc, lui permettent de donner actuellement (1903) 24,000,000 de gallons impériaux. Mais la question d'augmenter la puissance des machines motrices est de nouveau à l'ordre du jour.

Description du service hydraulique

Aqueduc. — Ainsi que nous l'avons déjà dit, la ville de Montréal prend l'eau dont elle se sert dans le fleuve Saint-Laurent. L'aqueduc commence à 1½ mille en amont des rapides de Lachine, à 38 pieds au-dessus de l'eau du port. L'aqueduc a une largeur moyenne de 140 pieds et une profondeur de 14 pieds; longueur, 4,800 pieds; alors qu'il se continue par l'ancien aqueduc qui a une largeur moyenne de 30 pieds, une profondeur de 8 pieds, et 26,200 pieds de long. L'inclinaison est de 5 pouces par mille. L'aqueduc se termine dans un bassin de 1,064,885 pieds cubes, où l'eau dépose. Ce bassin sert à distribuer la force aux machines hydrauliques, et il est aussi la source de l'eau qui alimente la ville.

Les appareils du réservoir inférieur. — Il est employé, à cet effet, deux systèmes: l'un hydraulique, l'autre à vapeur. L'an dernier, ces appareils ont pompé 1,167,734,489 gallons impériaux. Plusieurs bâtisses sont affectées au service du réservoir inférieur. Elles contiennent des turbines et quatre séries de pompes.

1o Une turbine "Jouval", avec 2 pompes à double action, donnant 4,000,000 de gallons impériaux par 24 heures;

2o Une turbine "Samson" horizontale, avec 2 pompes: 5,000,000 de gallons en 24 heures;

3o Une turbine "Jouval" avec 3 pompes à double action: 3,000,000 de gallons impériaux en 24 heures;

4o Une turbine "Jouval", avec deux pompes à double action: 3,000,000 de gallons impériaux en 24 heures.

Une deuxième bâtisse contient:

1o Deux machines "Worthington": 2,000,000 de gallons impériaux en 24 heures;

2o Une autre machine du même type: 8,000,000 de gallons impériaux en 24 heures.

Une troisième bâtisse contient les appareils à vapeur, dont les chaudières sont des modèles Henri et Lancashire.

Les autres bâtiments servent d'entrepôts. Des pompes, l'eau passe dans le réservoir inférieur et est canalisée en ville, dans des tuyaux de 30 pouces de diamètre et d'une longueur de 16,102 pieds; et à travers des tuyaux de 24 pouces d'une longueur totale de 27,709 pieds.

Du réservoir inférieur, les pompes élèvent l'eau au réservoir supérieur, situé au coin des rues MacTavish et du chemin Carleton, à 204 pieds au-dessus du réservoir de prise inférieure. La capacité du réservoir principal, supérieur, est de 37,000,000 de gallons impériaux. Au réservoir supérieur se trouvent aussi, en des bâtisses, des appareils aussi importants que ceux déjà nommés. Là, fin 1903, on installait, entre autres, une pompe électrique de 5,000,000 de gallons impériaux. La capacité du réservoir supérieur est de 1,750,000 gallons.

A. GENEUREUX.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 2 juillet 1905.

Rolland, Dame Emile, née Blanchard, 20 ans.

Sanchez, Valdamiro, 34 ans.

Fontaine, André, 48 ans.

Monette, Joseph-Félix, 81 ans.

Sheehan, Patrick, 56 ans.

Sawyer, Narcisse, 81 ans.

Venne, Dme Almanzor, née Casavant, 26 ans.

Desaulniers, Dme Sévère, née Bouchard, 38 ans.

Nosworthy, Dme Fred., née Lennon, 27 ans.

Globensky, Marie-Antoinette, 28 ans.

Chavot, Dme Cyprien, née Dyonnet, 48 ans.

Dunn, Denis, 69 ans.

Aumond, Alfred, 34 ans.

Dupont, Napoléon, 43 ans.

Robert, Vve Narcisse, née Lanctôt, 82 ans.

Suntaag, Dme Chs., née Noël, 36 ans.

Lalande, Virginie, 44 ans.

Sentenne, Vve Trefflé, née Duckett, 68 ans.



BABY'S OWN SOAP

AFRICA

De quatre continents nous viennent les huiles végétales et les essences aromatiques avec lesquelles est fait le

Baby's Own Soap

(Savon Baby's Own)

C'est le meilleur pour la peau qu'il entretient et maintient douce et blanche.

Quatre générations de canadiens en ont fait usage.

L'AFRIQUE.—De l'Afrique vient l'huile palmitique qui est une des principales substances dont est fait le savon *Baby's Own*. On doit remarquer que les huiles végétales sont les plus propres à l'entretien de la peau.

MEFIEZ-VOUS DES CONTREFAÇONS

Le nom "Baby's Own Soap" n'est jamais imprimé en français sur la boîte.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

LES PLAQUES PHOTOGRAPHIQUES

LUMIERE

SONT LES MOINS CHERES, PARCE-QU'ELLES SONT LES MEILLEURES.

LES PLAQUES

SIGMA

MAINTENANT MISES EN VENTE SONT LES PLUS RAPIDES CONNUES.

En vente chez tous les marchands de produits photographiques. Pour renseignements s'adresser à F. Cordon & Cie, 179, rue Berri, Montréal.

Le formulaire Lumière, 100 pages, est adressé gratis à toute personne qui en fait la demande, à

The LUMIERE N. A. CO., Ltd.

BURLINGTON, Vt., U. S. A.

SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des pommuns.

En vente chez tous les pharmaciens. PRIX : 25 cts

Préparé par

La Cie Chimique "Léonard"

3141, rue Notre-Dame, MONTREAL

McGrath, Dme Nicholas, née McCormick, 37 ans.

Ouellette, François, 76 ans.

Desrochers, Eusèbe, 33 ans.

King, Dme Joseph, née Desgagniers, 33 ans.

Holden, William, 47 ans.

Mailloux, Vve Alexis, née Gelley, 73 ans.

Quigley, Michael, 75 ans.

Green, Dme Richard, née McMahon, 63 ans.

Crosseau, Alfred, 59 ans.

Martin, Vve Phil., née Pelletier, 70 ans.

Saint-Aubin, Alice, 20 ans.

Côté, Chs., Edmond, 52 ans.

Hogue, Dme Léon, née Lecours, 37 ans.

Poupore, Dme George, née Coughlin, 25 ans.

Bruneau, Dme Chs., née Vézina, 64 ans.

Vinet, Vve Jos., née Fortier, 74 ans.

Lemarbre, Louis, 66 ans.

Leclerc, Pierre, 48 ans.

Fréchette, Vve J.-B., née Royer, 55 ans.

Hagerty, Suzan, 28 ans.

Caron, Vve Isaïe, née Guindon, 83 ans.

Gauthier, Vve Louis, née Pigeon, 79 ans.

Slattery, Vve James, née Butler, 68 ans.

Mauffette, Dme Eug., née Côté, 35 ans.

Blais, Dme Timothée, née Hart, 59 ans.

DeLadurantaye, Dme Antoine, née Hogue, 79 ans.

Laurin, Dme J.-B., née Lazure, 57 ans.



PRÊT FONCIER
(LIMITE)
CAPITAL
\$1,000,000.

La responsabilité et la sécurité

Lorsqu'une institution nouvelle sollicite le patronage du public, la première question qui se pose est celle de sa responsabilité et des garanties qu'elle offre à l'épargne. Le Prêt Foncier, Ltée, est la compagnie la mieux favorisée sous ce rapport, d'abord par son organisation, ensuite par la nature de ses opérations.

Son organisation

est appuyée sur un capital d'un million de piastres, ce qui en fait une compagnie dont la garantie vaut celle d'une banque d'un capital équivalent. Sur son capital, plus de \$800,000 sont actuellement souscrites — et la liste des actionnaires est adressée sur demande. Si l'on considère que la Banque d'Épargne de la Cité n'a que \$600,000 de versés sur son capital, on ne mettra plus en doute la stabilité du Prêt Foncier, Ltée.

Les opérations

sont celles d'une compagnie de prêt, plaçant de l'argent sur propriété. La propriété foncière étant la base de toutes garanties, c'est sans contredit le placement le plus sûr, et dans le cas du Prêt Foncier, on peut ajouter le plus profitable. Donc, sécurité absolue.

Nous prêtons à moins de 3 pour cent, et nous ne demandons qu'une garantie en argent d'un dixième avant de faire un prêt. Écrivez pour connaître notre système.

PRÊT FONCIER

Limitée

107, St-Jacques, (Suite) Montréal

P. BILAUDEAU, Gérant



PIRE KOENTIG'S TONIC

GRATIS un échantillon de nos produits à ceux qui nous en font la demande, aux pharmaciens.

KOENIG MED. CO., 100 Rue Lake, CHICAGO.

En vente chez les pharmaciens.

Prix: \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



LE PIANO
Laffargue

Ce que dit le *Piano Purchaser's Guide*, de New-York, édition de 1905 :
"M. Laffargue est un fabricant de pianos pratique, avec 30 années d'expérience acquise dans la célèbre maison Erard, de Paris. Le Laffargue a gagné une réputation bien méritée par la qualité de sa construction et la supériorité de son timbre vraiment artistique. Le Laffargue est représenté dans toute l'Amérique par les marchands de pianos les plus réputés.

LAFFARGUE PIANO CO'Y
134ième Rue et Southern Boulevard
NEW-YORK



Vin St. Michel

Le Salut des
Faibles
La Confiance des
Forts

AGENTS: BOIVIN, WILSON & CIE
No 520, rue Saint-Paul, MONTREAL

Bloc Balmoral

UNE VUE DE LA SALLE D'ECHANTILLONS



Harnais, Valises, Selles,
Sacs de Voyage, Etc.

H. LAMONTAGNE & CIE

LIMITEE

1902 rue Notre-Dame,

MONTREAL

LE.....

D & A

est un corset élégant et hygiénique par excellence. ❖ ❖ ❖

❑ C'est un moule parfait dans lequel se modèlent les formes de la femme, dont la santé n'est pas compromise. ❖ ❖

❑ Il donne à la taille la sveltesse rêvée, et fait que la femme qui le porte, possède toute la grâce, et la souplesse qui sont les principaux charmes de sa beauté. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

DOMINION CORSET M'F'G CO.

.....QUEBEC.....

MONTREAL
1802 rue Notre-Dame

TORONTO
78 Bay Street



White Rock Lithia Water

L'eau minérale sans égale, au café, au banquet, et pour l'usage quotidien.
Comme breuvage seul, aussi bien que prise avec un autre liquide,

WHITE ROCK

est invariablement, toujours et partout le choix des palais les plus raffinés.

En vente dans tous les clubs, hotels, restaurants, ainsi
que chez les épiciers et pharmaciens de première classe.

F. X. ST-CHARLES & CIE, AGENTS GÉNÉRAUX
POUR LE CANADA
39, 41, 43, rue St-Gabriel, Montreal